

**A la ville et à
la campagne.
Nouvelles
traduites de
l'anglais, du**

Xavier Marmier

LIREGRATUITEMENT.COM

**A la ville et à la
campagne. Nouvelles
traduites de l'anglais,**

du danois, du suédois et de l'allemand

Xavier Marmier

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LEGENDE ECOSSAISE

PAR M. AL. LEIGHTON

Le pauvre petit Bill Ilalket n'avait jamais connu son père, et il était rudement traité par sa mère. Dès l'âge (le huit ans il commençait à gagner sa vie par diverses commissions qu'il faisait dans les rues d'Edimbourg. Peu à peu, en grandissant, il devint très liabile dans le maniement des chevaux. On l'appelait l'Arabe de la cité. Un aubergiste nommé Ramsay le prit à son service et lui confia son écurie.

Il était là depuis quelques années, très content de son état et plaisant à tout le monde par sa bonne humeur et sa bonne conduite, lorsqu'un matin, dans la remise où il rangeait des harnais, entra une jeune servante nommée Marie Brown, qui lui apportait de la part de son maître un verre de whisky. Elle avait de beaux cheveux bruns et de grands yeux bleus. De plus elle était très douce et modeste. Bill devint amoureux d'elle, et bientôt elle en vint aussi à aimer le brave garçon. Comme ils demeuraient tous deux dans la

/(. A 1, A VILLE m A LA CAMPAGNE:

même maison, ils se voyaient chaque jour et pouvaient souvent sortir ensemble, et plus ils se voyaient, plus ils s'attachaient l'un à l'autre, innocemment et résolument.

Ils devaient se marier dès que M. Ramsay aurait augmenté les gages de Bill. « Je suis sûr, disait l'honnête gargon, que cela me

sera accordé prochainement. Alors nous serons riches : vous rjuiltrez le service, vous irez vivre avec votre mère qui est toute seule, qui sera heureuse de vous avoir près d'elle; moi je travaillerai mieux que jamais, et nous ferons un bon ménage. »

Marie s'associait à tous ces projets et partageait toutes ces espérances.

Mais voilà qu'un jour M. Ramsay, qui à son métier d'aubergiste joignait celui de maquignon, reçoit une lettre d'un de ses clients, un Ecossais, M. Dreghorn, qui a émigré en Améri(jue et s'est fait un très bon établissement de planteur à la Virginie. M. Dreghorn, le prie de lui choisir et de lui envoyer par un bon navire plusieurs chevaux d'Kcosse. H ajoute que le pah'lhînier qui les lui amènera sains et saufs sera généreusement récompensé.

M. Ramsay eut l'idée de confier cette tâche à Bill. « Voyez, lui dit-il, vous gagnerez en (quelques mois une bonne somme. Je sais (que vous avez l'intention de vous marier. Cela aidera à votre mariage. Pendant votre absence, Marie rosten-a dans ma maison à l'abri de tout danger, et à votre retour vous reprendrez ici votre plac(i. »

MAKIK !H(»\VN .•)

Bill comprenait très hici l'avaiitnjirc qu'il y avait pour lui à l'airo ce voyage et très gaillardement était prêt à partir. Mais il voulait avoir le consentement de sa fianccc.

Un dimanche soir, il la conduisit dans le parc, s'assit avec elle au pied d'un arbre et lui communiqua son projet. Comme il l'avait pressenti, elle en fut eflrayce.

« Hélas ! dit-elle en pleurant, l'oiseau qui s'échappe dans les bois ne revient guère à la cage. J'aime mieux avoir une linotte maigre dans la main qu'un gros pinson à distance.

— Mais songez, répliquait Bill, que je dois pourvoir à tous vos besoins et que je reviendrai de ce voyage rapportant des guinées dans mes poches où il n'y a que des pennies* et des polacks', et vous savez le proverbe : Une lourde bourse fait le cœur léger.

— Et inconstant, murmura Marie. De ce lointain pays vous rapporterez peut-être autre chose que des guinées : peut-être une feuuiie.

— Une des noires beautés de M. Dreghorn? s'écria Bill en riant : non, non, j'aime trop les fines tresses de cheveux, les joues roses, les yeux bleus, tout ce que vous avez, chère Marie! Calmez-vous, essuyez vos larmes, et je vous dirai mon projet.

— Restez ici, Bill, nous vivrons et nous mourrons ensemble.

— Écoutez-moi. Je veux jurer sur votre bible que

Monnaie :inj;lai<c ; environ dix centime

"2. Ancienne monnaie écossaise qui équivaut au tiers d'un penuy.

6 A l,\ VILL.E CT A L\ CAMPAGNE

je serai de retour dans un an, et je vous conduirai à l'église, et je jetterai mes guinées dans votre tablier de noces et je vivrai avec vous jusqu'à ce que je meure. »

Le serment fut fait avec une solennité religieuse et Marie enfin consentit au départ. Mais elle pleurait encore amèrement quand elle vit son ami monter sur le navire qui devait l'emmener à Richmond.

Nous ne le suivrons pas dans ce voyage qui, à cette époque, ne se faisait point aisément et rapidement comme aujourd'hui.

Après une longue et pénible traversée, il débarqua dans la capitale de la Virginie, des chevaux si frais et alertes qu'on eût dit qu'ils sortaient du pâturage.

De là, il devait les conduire dans un lointain district, à Peachgrove, la plantation de M. Dreghorn, et comme il avait une année à sa disposition, il était content d'en employer une partie à voir ce nouveau pays.

Il alla de station en station, logeant dans des auberges tout aussi recommandables que celle de M. Ramsay, et partout admirant la fertilité de ce sol d'Amérique, de telle sorte qu'il en venait à songer que volontiers il s'établirait dans cette contrée, s'il pouvait y avoir sa chère Marie.

A Peachgrove il trouva pour ses chevaux une ample provision d'orge et d'avoine, et lui fut si bien reçu par le maître et la maîtresse de maison, qu'il pouvait, selon le vieux dicton, « se croire dans le Irèlle à cinq feuilles ».

Tous deux l'engagèrent à rester avec eux, lui disant qu'il serait bien nourri et bien payé. 11 répondit qu'il

devait retourner en Ecosse dans le cours de l'année. On lui dit alors qu'il pouvait au moins demeurer huit mois en Virginie, et qu'il gagnerait ainsi une bonne petite somme.

A cet argument Bill n'avait plus rien à objecter. Seulement il se proposait de raconter tous ses arrangements à Marie, et il voulait que sa lettre lui fût ponctuellement envoyée. M. Dreghorn se chargea de l'expédier lui-même.

Tout étant ainsi réglé, l'honnête Bill fut élevé en grade. Il fut chargé de conduire au travail les nègres et on lui commanda d'employer le fouet avec eux, comme avec ses chevaux.

A un tel mode d'autorité il ne pouvait d'abord se résoudre. Mais peu à peu, il en vint à faire comme les autres surveillants, et il ne se reprochait plus d'avoir battu pendant le jour les nègres, quand il les voyait le soir se parer d'ornements d'éclatantes couleurs, danser, chanter, manger des gâteaux, savourer du café. Ainsi sa lâche ne lui semblait pas trop pénible, et de plus en plus, il était séduit par la beauté du pays, avec son ondulante surface, ses forêts, ses magnolias, ses tulipiers, ses camélias, ses lauriers, et ses oiseaux merveilleux. Quel malheur que Marie ne fût pas près de lui!

Mais il avait le plaisir d'amasser de l'argent, il attendait une lettre qui lui réjouirait le cœur et bientôt il irait rejoindre sa fiancée.

La lettre n'arrivant pas, il résista à cette déception, et ne se laissa point troubler par M. Dreghorn qui lui disait que peut-être les sentiments de la jeune fille étaient

changés. Il écrivit de nouveau et de nouveau confia sa missive à son maître qui se chargeait de l'envoyer par la voie la plus sûre. Ce maître avait reconnu en lui une adroite, honnête, intelligente nature. Il voulait en faire son teneur de livres et l'engageait à améliorer son écriture et à étudier l'arithmétique. Bill se mit à l'œuvre, et le temps vint où il devait recevoir une réponse de celle à laquelle il pensait nuit et jour. Rien encore. Il écrivit une troisième fois avec un ferme espoir, et ce troisième appel à sa bien-aimée étant également infructueux, il en vint à songer que peut-être Marie était morte ou infidèle. En même temps il était, de différentes façons, peu à peu séduit, captivé par le dieu métallique, par Mammon. A l'aide d'une augmentation de salaire et de quelques avances que son maître lui faisait, il avait entrepris habilement dans les plantations un trafic qui lui rapportait de solides bénéfices.

L'année où il devait rejoindre Marie était passée ; d'autres années s'écoulèrent, et Bill semblait enraciné comme un magnolia dans le sol de la Virginie. Cependant nulle beauté américaine ne pouvait le rendre infidèle à son premier amour, et il se proposait de faire un voyage en Ecosse, lorsqu'un jour M. Dreghorn lui dit qu'il venait de recevoir une lettre de M. Ramsay annonçant la mort de Marie. A une autre époque Bill aurait été accablé par cette nouvelle. Mais il était depuis longtemps réfractaire à quelque sinistre dénouement de ses fiançailles, et de plus en plus il était livré au culte de Mammon. Il devint le régisseur de la plantation, avec un salaire considérable, et des années et des années

JIAUII': IIUOW.N i»

s'écoulèrent lesquelles il ne cessait d'accroître son capital. Puis M. Dreghorn mourut, en lui confiant l'administration

de ses biens, et bientôt la veuve de M. Dreghorn, qui voulait se retirer en Angleterre, lui abandonna tout son héritage pour une rente viagère.

Bill alors était riche, plus riche (que jamais il n'avait osé le rêver. 11 vieillit dans sa fortune, et sa figure, et ses goûts, et ses manières étaient bien changés. Son cœur seul ne changeait pas; rien n'avait pu y effacer l'image de Marie, le souvenir de ses regards, de ses paroles, le charme de ses sourires, l'enchantement de son amour.

Il avait alors soixante-dix-huit ans, et il se sentit saisi d'un mal moral souvent irrésistible qu'on appelle le mal du pays. Il voulait revoir la terre où il était né, il voulait aller au cimetière où .était ensevelie Marie, ériger une tombe à cette douce fiancée, chercher ceux qui tenaient à elle par un lien d'affection ou de parenté, et les enrichir. Il voulait consacrer aux souvenirs de son humble jeunesse sa fortune et sa dernière pensée.

Il vendit sa plantation et partit pour l'Ecosse, emportant une fortune de plus de deux millions.

Cinq semaines plus tard il arrivait dans le port de Leitli*. L'aspect de cette ville réveillait en lui toutes ses junéviles inqiresions. Il voyait là des vieillards qui étaient tout petits (piand déjà il était grand ganjon.

\. Le poi'l d'Kiliubouii^^ à uiuu domi-lieiiio environ de distance du centre de la cité.

A LA VIM !■: U A I,A CAMI'AI.M

Mais là était Marie, ;i l'iicure où il s'embarquait, et maintenant, hélas! cette chère Marie, il ne la reverrait plus.

Il piit une voiture pour se faire conduire à l'auberge de Ramsay. Le cocher lui répondit qu'il ne connaissait point d'auberj^rc de ce nom, qu'il n'en avait même jamais entendu parler et qu'il allait le mener au Cheval blanc, dans la Canongate.

Arrivé là, le vieillard, affaibli par sa longue traversée, ne put descendre de voiture qu'avec l'aide d'un domestique. Le millionnaire entra à l'hôtel et n'avait pas d'autre demeure, et ne savait où il pourrait retrouver un ami.

Le lendemain ! à tout hasard, il se mit en marche et s'en alla, appuyé sur sa canne, dans les rues de la vieille ville. L'aspect des maisons n'était pas très changé, mais aux portes des boutiques et des magasins il ne voyait plus les mêmes enseignes, ni les mêmes noms, et les figures qu'il rencontrait lui étaient aussi inconnues que celles de l'île de Crète à Kpiménide quand il sortit de la grotte où il avait dormi pendant quarante-sept ans.

Comme le cocher le lui avait dit, on ne connaissait plus l'auberge de Pierre Rarasay; un nouvel édifice était élevé sur les ruines des stalles où il se plaisait à soigner ses chevaux, de la chambre où résonnait le joyeux chant de Marie.

Il se ra]pelait le Rihglochend Close où Marie avait demeuré, où elle devait retourner près de sa mère, où peut-cire elle était mûrie. Il voulait rentrer dans ce

quartier, il voulait revoir l'humble foyer où il s'était assis à coté d'elle, où il était si heureux de regarder ses yeux et d'entendre sa voix. Il descendit pas à pas la Ganongate et arriva fatigué au Big Close. Il vit le vieux quartier tel à |)eu près qu'il l'avait vu aulrelois. Il reconnut la maisonnette délabrée et la petite fenêtré où, le dimanche soir, un joli doigt lui faisait signe d'entrer, il y avait soixante ans. A présent la mère et la fdle étaient dans la même fosse.

Il détourna la tête avec une profonde tristesse. Il fit un pas pour s'éloigner, puis se sentit retenu par le désir de franchir le seuil de cette habitation, de pénétrer encore dans la chambrette où il avait passé tant de bonnes heures.

Tout cet argent qui l'avait séduit, qu'il s'était plu à amasser, ne valait jias un de ses tendres souvenirs.

D'un pied chancelant, il s'achemine vers le sombre corridor que jadis il franchissait d'un bond. De chaque côté il y a différentes portes : c'est à la plus éloignée qu'il doit atteindre. Il y est. Il doit frapper et il hésite. Une crainte indéfinissable le saisit. Et pourquoi? Depuis un demi-siècle, les anciens habitants de cette chambre ont disparu. Ceux qui les ont remplacés ne le connaissent pas plus qu'il ne les connaît.

Enfin, il s'avance et frappe d'un doigt craintif. La porte s'ouvre, et devant lui est une femme dont il ne peut dans l'obscurité de la chambre distinguer les traits et elle ne peut le voir.

« Qui demeure ici? » demande-t-il.

Une voix cassée lui répond : « Marie Brown. »

Il A 1,\ VILIK ET A LA CAMI'AGNË

« Marie Browii ! » Il ne peut articuler une syllabe. Il reste immobile et comme pétrifié.

« Eli bien, rei)rend la même voix vieillie, n'avezvous rien de plus à me dire? Mon nom vous a-t-il fait peur?

Il ne peut encore repondre. Il ne peut que répéter entre ses lèvres ces deux mots : Marie Brown.

« Voulez-vous entrer, monsieur? dit celle qui l'a jeté dans un tel état de stupeur. Vous connaissez le vieux dicton : Ceux qui parlent dans l'ombre peuvent man- (picr leur but. Approchez-vous de la fenêtre. Pour moi, J)cu importe la lumière de la fenêtre. Je suis aveugle. »

Machinalement Bill la suit et s'assoit sur une chaise à côté d'elle, et tandis qu'elle attend en silence l'explication de sa visite, il la regarde attentivement, il examine, il scrute chacun de ses traits, et peu à peu il retrouve, à travers l'empreinte de la vieillesse, ce qu'il a connu, ce qu'il a aimé. Oui, les beaux cheveux bruns sont remplacés par (quelques tresses blanches. > Les yeux bleus sont éteints. Une pâleur de mort s'étend sur ces joues si roses, et ce corps droit, si ferme et si gracieux, apparaît à présent comme un spectre. Cepcn dant, c'était Marie Brown.

Bill la contemple avec une profonde émotion. Si ravagée ((u'elle soit, il l'aime. C'est une relique de son idole, c'est le seul être (pii l'intéresse en ce monde. Il voudrait la serrer dans ses bras, et l'inonder de ses larmes. Mais il craint de lui faire mal par une trop |tromple lévélaliou, el il lui dit :

MMilK liKOWiN ir,

« Auli'ot'ois, il y avait une Marie Browa à l'anljer^c de Pierre Ranisay?

— Qui se souvient de cela? reprit-elle en tournant vers Bill SCS yeux morts. Vous êtes donc bien vieux! Oui, le temps dont vous parlez était un temps heureux, le seul bon temps que j'aie eu en ce monde.

— Kt il y avait là aussi, un i,[^][^]r(;on qu'on appelait Bill llalket?
»

A ces mots les paupières de Marie s'ouvrirent comme si la lumière y rentrait et tous ses membres tressaillirent.

« Ne prononcez plus ce nom, dit-elle. Celui qui le portait a fait mon infortune, il était mon fiancé. Il devait revenir et se marier avec moi. 11 n'est pas revenu.

— Et il ne vous a pas écrit?

— Non, jamais. J'aurais donné toutes les richesses de la terre pour une ligne de lui. Maintenant c'est fini. Je pense qu'il est dans un monde où l'on ne se fiance pas, où l'on ne promet pas de se marier, et moi, je ne tarderai pas non plus à mourir. »

Bill alors songea que très probablement M. Dreghorn, pour le retenir à Peachgrovc, n'avait envoyé aucune de ses lettres, et regardant de nouveau Marie :

« Qu'avez-vous fait, dit-il, quand vous avez vu que Bill manquait à sa parole et pourquoi l'accusez-vous de votre infortune?

— Parce (que mon cœur était lié à lui de telle sorte (que je ne pouvais aimer un autre homme. Ma mère est morte et je me suis

mise à travailler dans cette chambre, tant que j'ai pu ; voilà cinquante ans. et je

li A I.A VII.I,E l'i A I.A CAMPA(iNE

suis (levcnufi aveugle et je ne vis que des charités de la paroisse;.

— Marie, dit Bill en lui prenant la main, une main pâle et décharnée, Marie, votre Bill vit encore. Il a été tralii. Il vous a écrit trois lettres qu'il a confiées à son mnltre, et son maître les a gardées pour le retenir à son service. De plus il lui a annoncé que vous étiez morte, et Bill s'est mis à gagner de l'argent, mais jamais il n'a oublié sa fiancée, sa chère Marie.

— C'est Bill lui-même qui me parle, s'écria la pauvre recluse, je reconnais sa voix, je la reconnais à la façon dont elle a prononcé mon nom. C'est ainsi qu'elle l'accentuait autrefois dans les champs de Saint-Léonard. Laissez-moi mettre ma main sur voire lête et passer mes doigts sur votre visage. Oui, oui, oh! Dieu de miséricorde !

— Marie, Marie, venez dans mes bras, laissez-moi vous serrer sur mon cœur. Je n'ai pas senti une telle joie d(!puis soixante ans. »

Marie tomba dans les bras de son fidèle ami avec une si vive émotion qu'elle chancela comme si elle allait s'évanouir.

« Oh! Bill, nrmure-t-elle, toute l'affection d'une vie entière, pour vous comme pour moi, toute une vie perdue!

— Non, s'écrie-t-il, notre existence n'est pas finie. Nous avons bien encore ([uel([ues jours à passer en ce monde, et ji; veux

(qu'ils soient agréables. Vous êtes la seule créature vivante dont j'aie à m'occuper. Je j'ossède plus de livres sterling (pie vous ne pouvez l'ima-

MAïui': iiiiw.N i:,

gincr, cl tout cela est à vous. Nous nous marierons, et pendant l'espace de temps que nous avons encore à vivre, vous vous promènerez en voiture comme \me grande dame, vous aurez votre maison, vos domestiques, et tant que je le pourrai, pas un souille de vent fâcheux ne vous atteindra.

— Trop tard, Bill. Je vous dis encore Bill, quoique vous soyez un monsieur. Mais je ferai ce que vous voudrez, et le bonheur qui nous a été refusé en ce monde nous l'aurons dans un autre.

— Et qui sera témoin de cet extraordinaire mariage? Je ne connais plus personne à Edimbourg, et plus personne ne me connaît. Y a-t-il quelques gens qui aient été bons pour vous?

— Pas beaucoup. J'en puis citer trois.

— Dites-moi leurs noms. De ceux qui ont rendu service à ma chère Marie je suis doublement l'obligé. Chaque schelling qu'ils vous ont donné leur sera rendu cent et cent et cent fois.

— Il y a John Gilmour, mon propriétaire. Quoiqu'il ne soit pas riche et qu'il ait une nombreuse famille, il n'a point exigé le loyer de ma chambre quand je ne pouvais pas le payer, et plus d'une fois il m'a apporté un flacon de vin quand j'étais malade. Il y a mistress Paterson, qui, n'ayant que trois schellings pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants, m'en a donné un me voyant en un grand dénuement. Il y a mistress Galloway, qui m'a donné de la farine, un jour que je n'avais plus rien.

^ - Ces trois charitables voisins seront à notre mariage

l(i A I.A VIM.i: 1:T a la (:AMI»A(iNE

(Il habillés de telle sorte qu'ils n'en croiront pas leurs yeux. John Gilmour recevra un amas de livres sterling pour les mois de loyer qu'il vous a abandonnés. Le schelling de mistress Paterson se transformera en une somme énorme, et comme l'huile de la veuve dont il est parlé dans la Bible, la farine de mistress Galloway deviendra inépuisable. »

Marie leva la tête, et sur sa face amaigrie et dans ses yeux éteints rayonnait un sourire.

Au même instant une jolie petite fdle entra en saut dans la chambre et s'arrêta à la vue d'un étranger.

« C'est Hélène Kemps, dit Marie, je la reconnais à ses mouvements, et j'oubliais de vous en parler. C'est elle qui vient allumer mon feu et qui, en été, me conduit au parc, quand je peux marcher.

— Hélène, mon enfant, dit Bill en lui prenant la main, il faut que vous soyez plus que jamais gentille pour Marie. Voyez cette pièce d'or : c'est pour vous. Parce que vous avez eu soin de Marie, vous aurez de ces pièces-là pour votre dot, une belle (piantité, je vous en réponds. »

Le lendemain, Bill loua une grande maison et la meubla richement. Il choisit un bon nombre de domestiques et fit tous ses préparatifs pour ses prochaines noces. John Gilmour, mistress Paterson, mistress Galloway et la jolie Hélène y furent seuls invités.

Ils étaient magnifiquement vêtus et ils avaient une fortune.

Mais la pauvre Marie, affaiblie par tant d'années de

MAHIE LUUIW.N 17

souffrance, ne pouvait résister à de telles émotions. Elle s'évanouit après la cérémonie. On la porta dans un lit superbe. Elle y mourut en murmurant : « L'amour de toute une vie perdu ! »

MISTRESS MAOFERLANE

MISTRESS MAGFERLANE

NOUVELLE ECOSSAISE

Autrefois, en Ecosse, les chefs de famille, en se rendant à l'office du dimanche, emmenaient avec eux toute leur maisonnée, tous leurs gens de service. Nul domestique ne restait au logis pour préparer le dîner, car ce jour-là on n'allumait pas le feu de la cuisine. Les petits enfants eux-mêmes, excepté les enfants à la marmelle, étaient conduits à l'église. S'ils ne comprenaient pas le sermon, du moins ils étaient à côté de ceux qui désiraient l'entendre; et, de plus, ils commençaient ainsi à entrer dans le bon chemin.

Un dimanche, dans l'automne de 1719, sir John Swinton, de Swinton, en allant à l'office, selon sa pieuse coutume, fut obligé de laisser sa fille Marguerite au logis. Elle était assez souffrante pour ne pouvoir, ce jour-là, accompagner ses parents au temple, pas assez cependant pour qu'on crût devoir lui laisser une servante.

Son père, en sortant, ferma avec soin la porte extérieure du vieux manoir, et Marguerite resta seule dans une des chambres à coucher. Elle n'avait pas plus de

" A FA VIF.F.E i:T A I,A CAMPAGNE

dix ans, mais elle était intelligente et ferme. Elle ne fut nullement troublée à l'idée de passer six heures dans une complète réclusion, et elle songea qu'elle emploierait agréablement son temps à lire un nouveau livre, *Pikjrinis Progressa*.

Aussi longtemps qu'elle entendit les pas et les voix de ceux qui venaient de la quitter, elle n'éprouva aucune inquiétude. Mais, en réalité, cette sorte d'emprisonnement dans une solitaire habitation était une trop rude épreuve pour une enfant de son âge. Le son de la porte extérieure qu'une main vigoureuse fermait avec une grosse clef se répercuta dans les corridors et retentit d'une façon sinistre à l'oreille de Marguerite. Ensuite elle entendit ce bruit vague de la maison inhabitée qui, de même que certains coquillages, semble conserver dans son inanimation les rumeurs du mouvement et de la vie.

Elle savait bien qu'elle n'avait à redouter aucun péril; elle savait bien aussi que le matin n'était pas le temps des apparitions surnaturelles. Mais le sentiment de sa solitude et les vagues sonorités des appartements déserts produisaient en elle un malaise indéfinissable. Par la fenêtre, elle ne voyait qu'un ciel bleu sans nuages. Peu à peu, le triste vent d'automne se leva et s'engouffra dans chaque crevasse. En écoutant sa voix plaintive, reniant songeait aux forêts dépouillées de leur verdure, aux feuilles llétries emportées de côté et d'au-

\. Le Progrès du Pèlerin, par Buni:in, l'un des livres les plus populaires du protcslanlisine anglais.

MISTRESS MAGFERLANE ->:,

tro et roulant dans los ravins. Le vent devint plus l'ort, plus impétueux, et l'on eût dit un ennemi qui tournait autour du manoir, cliorchant une ouverture pour y entrer, quelquefois s'éloignant comme s'il reconnaissait l'inutilité de ses efforts, puis revenant avec une nouvelle rage. En même temps, dans l'imagination de Marguerite surgissaient les êtres étranges, les figures fantastiques, enfantés par les ballades et les contes qu'elle avait entendus auprès du feu, dans les longues veillées. Elle pensait au taureau noir de Norvège qui s'en va bouleversant le monde et détruisant la vie humaine, à la source mystérieuse par laquelle on entre dans les régions inconnues d'où nul voyageur ne revient. Elle pensait aux fées du voisinage, à ces créatures surnaturelles qui souvent visitent la demeure des hommes et peuvent faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Des personnes encore vivantes lui avaient raconté que dans leur enfance elles avaient été emmenées par les fées dans les bois et nourries uniquement de baies sauvages et de noisettes. Puis un jour, grâce à la puissante évocation d'un prêtre, elles avaient été rendues à leurs parents. Marguerite avait entendu parler de la reine des Elfes, qui se plaisait à prendre des jeunes fdles à son service, et elle se disait que, les fées ayant la faculté de passer par la plus petite fissure, elles pouvaient bien tout à coup entrer dans la maison.

A la fin, Marguerite résolut de quitter cette chambre oti elle avait tant d'appréhensions et de se retirer dans une autre où elle serait plus tranquille. En descendant au salon du rez-de-chaussée, elle se rapprochait du

chemin des vivants, et par la fenêtre elle pouvait voir au loin ses parents, dès qu'ils reviendraient de la messe. Le salon (|iii lui olîrait cette heureuse perspective était à roxtréinité d'un long corridor qui traversait toute la largeur de la maison. Elle s'engagea résolument dans ce passage, non sans crainte de se sentir tout à coup saisie par quelque fée ou quelque lutin. En arrivant à la chambre où il lui tardait de se réfugier, elle en ouvrit la porte avec un cri de joie, puis la referma soigneusement à clef, et quels ne furent pas sa surprise et son émoi lorsqu'en tournant ses regards de côté et d'autre, elle vit, en face de la fenêtre, une femme d'une telle élégance et d'une telle heaulé, qu'on pouvait aisément la considérer comme une reine enchantée! La petite fdle resta un instant immobile et muette devant cette singulière apparition, mais un affectueux sourire la rassura ; une douce voix l'engagea à s'approcher, et elle s'avança pas à pas. La belle dame, après lui avoir adressé amicalement quelques questions, lui dit :

« Marguerite, écoutez-moi, et souvenez-vous de ma recommandation. Vous pourrez dire à votre mère que vous m'avez vue, mais à aucune autre p(!rsonne. sinon vous feriez l;i j)lns grande peine à cette bonne mère que vous aimez, et maintenant, mon enfant, allez voir à la fenêtre, si l'on sort de l'église. »

Marguerite obéit, et quand elle se retourna, l'inconnue avait disparu. Évidemment c'était un être surnaturel, et la gentille Mniguerite aurait eu bien peur si, au même moment, elle n'avait entendu les aboie-

MISTUKSS MACI'KRLAM: t.»:.

iiients des eliens qui annonçaient le retour dtî ses parents.

Elle fut, à leur arrivée, très vivement réprimandée de sa capricieuse émigration et condamnée à rentrer bien vite dans sa cliaudjre; mais, avant d'y remonter, elle trouva le moyen de glisser à l'oreille do, sa mère qnidqucs mots sur son a'venture.

Lady Swinton renvoya aussitôt la domesti((U(! qui était là et, prenant Marguerite parla main, l'interrogea d'un ton à la fois tendre et sérieux. Marguerite lui raconta candidement ce qu'elle avait vu et la promesse qu'elle avait faite.

« Vous êtes une bonne petite, lui dit sa mère, et puisque l'on peut se fier à votre prudence, vous saurez quelque chose de plus de la reine enchantée. A présent, je ne puis vous révéler son histoire. »

A ces mots, lady Swinton pressa un ressort qui ouvrit ' un panneau, et par là entra avec sa fille dans une chambre où la mystérieuse étrangère était assise devani une table, avec un livre de prières à la main. Lady Swinton lui raconta l'impression qu'elle avait produite sur Marguerite et la pria de lui adresser encore quelques mots, pour affermir sa discrétion.

« Ma chère enfant, dit la belle recluse, je suis dans une situation douloureuse, poursuivie avec acharnement. Si vous le disiez à (luebpi'une de vos conqjagnes, il n'en faudrait pas plus pour me perdre, et vous ne voudriez pas exposer la reine enchantée à un mortel péril. »

Marguerite, tout émue, répondit en pleurant qu'elle

•2(1 A I.A VII,1,E ET A l,A CAJII'AGNH

se garderait bien de prononcer une parole imprudente, et, après un moment d'entretien, elle se retira avec sa mère.

Elle ne revit plus celle qui lui était apparue comme un être ré(Mi(pie; mais, un jour, elle a|)iiril la dramali(jue hisloic (pi'on n'avait pu lui dire (juand elle était petite et (piand la moindre révélation était encore très dangereuse.

Celte femme était mistress Macferlane. Son nom a retenti dans toute l'Angleterre. Elle était la fille d'un gculilliomme de Roxburglishire, qui périt dans l'insurrection de 1715'.

Ses amis s'efforcèrent de sauver ses biens d'un arrêt de confiscation, mais toutes leurs requêtes semblaient inutiles, et son unique enfant, sa fille, sa chère Elisabeth, se trouvait ainsi dans un complet dénuement. Quelques-uns de ceux qui s'intéressaient le plus vivement à elle se réunirent pour aviser au moyen de lui venir en aide et convinrent de la recevoir et de l'héberger tour à tour dans leur maison. Un tel arrangement lui était fort pénible, mais elle dut s'y soumettre.

Dans cette triste déj)endance, elle fut demandée en mariage par M. Macferlane, un respectable homme de loi, qui avait été employé par son père, et elle accepta cette j)roposition, malgré les tentatives de ses parents pour la détourner d'une alliance au-dessous de son

\. L'insurrection commander' J)ar le conilcMlc Mnr, qui pro-chima \c fils (le Jacques II roi irixosse sous le nom de Jacques VIII, el roi d'AngleleiTu et d'Irlande sous le nom de Jacques Ili.

MISTICESS MACI LIUANt: '27

rang. A collo époqiio, l'ospril de caste était encore très ardent en Ecosse. Elisabeth, élevée par une mère hautaine, avait été, dès son enfance, imbue des idées les plus absolues sur la suprématie

de la noblesse. Sa pauvreté la déterminait à épouser un plébéien; mais quand elle entra dans la demeure de son mari, elle se sentit humiliée et dégradée. Peu à peu cependant son amertume pouvait s'adoucir, et les qualités sérieuses de M. Macferlanc pouvaient lui donner un honnête contentement. Par malheur, elle vit tous ses parents et ses amis s'éloigner d'elle. Toutes les réunions auxquelles on l'invitait autrefois lui furent interdites. Au lieu de dédaigner cet outrage, elle en éprouva un sentiment de révolte qui dénatura son caractère, qui lui mit dans le cœur des haines violentes dont elle aurait rougi en un autre temps.

Dans l'aristocratie d'Edimbourg, il y avait pourtant toute une société qui ne voulait point fuir la jeune déshéritée. C'était cette cohorte de jeunes gens de bonne famille qui, dans le jour, paraissent sur les places publiques avec des perruques flottantes et des cannes brillantes, qui, la nuit, se plongeaient dans de vulgaires orgies et quelquefois ne s'éveillaient le matin que pour se battre en duel. Ces débauchés étaient les successeurs et quelques-uns même les descendants en ligne directe des cavaliers d'un autre règne. Ils répudiaient toutes les vieilles coutumes de la cité et, par leur tapage, scandalisaient tous les citoyens de bonnes mœurs. Le gouvernement avait contribué à les jeter dans cette vie oisive et déréglée, en les écartant de

•2S V I \ V,I I.K 11 A l,\ CAMPAGNE

loulé pnrliciiKilioii aux nLTaires, en donnant tous Ici emplois à ses adluTonts. Vn écrivain presbytérien de cette époque raconte que ces désordonnés pectifs' maîtres demandaient régulièrement à Londres les nouvelles modes et les nouveaux jurons.

Ils allaient, par leur naissance, à l'aristocratie jacobine, (qui condamnait la mésalliance de mistress Macferlane. Tandis que leurs mères et leurs sœurs s'éloignaient de la jeune femme, ils admiraient sa beauté et se plaisaient à la louer dans leur langage relierché, maniéré, boursoufflé. « Ses yeux, disait l'un deux, aident le soleil à éclairer le monde. » Elisabeth n'était point insensible à ces hommages. Quand elle se promenait avec son mari, elle éprouvait une secrète satisfaction à entendre les compliments (qui lui étaient adressés et y répondait par un mot si fin ou par quelques jolies courtoises. A aucun des étourneaux qui cliquaient à s'approcher, jamais elle ne donna le moindre encouragement. Cependant leur galanterie nuisit à sa réputation et fut une des causes de son infortune .

Deux années après l'insurrection de 1711, arriva à Edimbourg un jeune gentilhomme anglais nommé George Cayley, qui était membre du comité de confiscation. Mais il avait bien d'autres titres à l'attention des jeunes fous de la cité : il avait beaucoup d'argent; il jurait d'une façon extraordinaire, il portait un vêtement fait à Paris, copié sur un habit du Hégéant; enfin, il était très hardi et très dissolu.

Quelques jours après son arrivée à Edimbourg,

MISTRESS MACFERLANE; 'U

Mistress Macferlane n'avait pas perdu tout espoir de recouvrer (un jour ou possession de ses biens de son père. Cayley, en sa qualité de conseiller spécial du gouvernement, pouvait l'aider dans cette revendication.

Dès la première entrevue, sans effort aucun, tout simplement par l'effet de sa grâce naturelle et de sa beauté, elle lui inspira une

ardente passion. Il parlait d'elle en termes extatiques. Il ne comprenait pas ipi'une si nieiveillcuse créature lut destinée à vivre dans la maison d'un obscur procureur. 11 aurait voulu l'enlever, fuir avec elle dans le désert. Il gémissait de la barbarie des lois sociales cpïi encliaînent le sort d'une femme à un homme indigne d'elle, et condanment à une éternelle séparation deux êtres faits l)our s'aimer tendrement. Jusque-là, ce qu'il appelait l'amour n'avait été pour lui qu'un caprice, un jeu passager. Cette fois, il se sentait pénétré d'un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé. Il adorait Elisabeth.

S'il l'eût rencontrée avant qu'elle fût mistross Macferlane et s'il eût pu l'épouser, très probablement son amour l'aurait éloigné de ses habitudes perverses. Maintenant, il ne pouvait, sans une sorte de désespoir, songer que cette feuuiic inconq)arable appartenait à un autre; mais il voulait la revoir, la revoir souvent, la revoir sans cesse, et il fut aidé dans ses vœux par M. Macferlanc, qui, à l'aide de ce zélé counuissaire, espérait recouvrer l'héritage de son beau-père.

Cayley vint se loger en face de la maison (jui occupait toutes ses pensées. Dans la journée, il restait des heures entières à sa fenêtre pour voir passer sa chère

idole. Le soir, sa mission officielle lui donnait constamment de nouveaux prétextes pour retourner près d'elle. Le bonheur de la contempler absorbait toutes ses pensées.

Naturellement, ses assiduités furent remarquées. L'innocente Elisabeth fut vivement blâmée par les femmes qui avaient déjà, sans pitié, condamné son mariage, et les hardis cavaliers, qui se contentaient de lui adresser leurs compliments quand ils la ren-

contraient à la promenade, apprirent, avec un sentiment d'envie, que le nouveau venu était admis chez elle.

La passion de Cayley s'accroissait par toutes ses visites et ses entrevues. Bientôt elle devait éclater. M. Macferlane fut appelé à se rendre chez un client à une assez longue distance de la ville.

Pendant ce voyage, qui ne pouvait durer moins d'une semaine, Elisabeth ne voulait pas recevoir rempressé commissaire. Un soir, comme elle était seule dans sa chambre, tenant son petit enfant sur ses genoux, il entra, malgré les ordres qu'elle avait donnés. Il entra, et il était dans un état visible de surexcitation. Elle sonna sa domestique, et il lui dit :

« C'est inutile; j'ai donné une commission à votre servante. Elle est sortie.

— Au nom du ciel, s'écria la jeune femme alarmée, à (|ioi pensez-vous?

— Je pense, madame, répliqua-t-il, à avoir avec vous un entretien sur une question très importante ((itiir vous comme pour moi et cpie y. voudrais traiter complètenienl sans être interrompu. Sachez que. dès

MISTRESS MACrERLANE ."1

\o moment où je vous ai vue, je suis devenu ;unoureux de vous. Il ne m'est plus possible de vivre sans vous, et c'est à vous de décider si je dois être le plus heureux ou le plus misérable des hommes.

— Monsieur Cayley, répondit froidement Elisabeth, vous n'avez pas votre raison, vous avez bu. Retournez chez vous. De-

main matin, vous aurez oublié vos folles idées de ce soir.

— Oublier! s'écria-t-il, non, jamais. Quand je dormirais pendant des siècles, à mon réveil je retrouverais votre image gravée dans mon cœur, et maintenant il n'y a rien au monde que je ne fasse pour vous obtenir. Écoutez-moi un instant. Près d'ici est une voiture préparée pour nous emmener où vous voudrez. Consentez, et je vous fais rendre les biens de votre père, les domaines où vos aïeux ont vécu honorés, et où vous avez passé les belles années de votre jeunesse. Si vous refusez, demain je raconterai une histoire que chacun croira, et vous êtes perdue de réputation.

— Infâme ! s'écria la malheureuse Elisabeth ; qui pourrait croire à une telle monstruosité? Regardez donc cet enfant; si mes principes de vertu ne me prescrivaient pas de rejeter avec un souverain mépris vos propositions, croyez-vous que je pourrais exposer cet enfant à languir, à mourir, en l'abandonnant à des étrangers, et penser que s'il vit, il souffrira toute sa vie du déshonneur de sa mère? Si j'étais la femme la plus dégradée de la terre, la nature me permettrait-elle une telle violation de ses lois? Si je quittais mon enfant, ne serais-je pas aussitôt frappée par la foudre? Vous me

.-'2 A I A VILLE ET A LA CAMI'ACiNE

fuites une menace Icirible ; mais, si impudent que vous soyez, je ne puis encore vous supposer capable de flétrir une femme pour vous venger de n'avoir pu la corrompre.

— Ne vous altnez pas, rrplicpia Cayley d'un ton résolu. Tout raisonnement est inutile. Je ne me possède pas. Je suis emporté par la passion, et puisque vous ne voulez pas accepter ma propo-

sition, je vais dès ce soir composer mon récit. Demain vous serez diffamée dans toute la ville, et alors il faudra bien vous décider à fuir avec moi. »

A ces mots, il sortit. Elisabeth tomba dans une sorte d'anéantissement.

Le misérable s'en alla tout droit dans un café où les roués ses amis buvaient du vin de Bordeaux à pleins verres. Il y avait là aussi quelques paisibles citoyens qui, près des tables bruyantes, essayaient de lire un journal ou de continuer un entretien.

« Eh bien ! vaillant amoureux, s'écria un des jeunes roués en voyant entrer Cayley, dis-nous où tu en es de ton entreprise. L'absence du mari doit aider à ton succès.

— Je suis content, » répondit le misérable d'un ton expressif qui ne devait laisser aucun doute. Cependant, (quelques jeunes gens affolés de ne pas le croire, il raconta à haute voix, en termes explicites, son triomphe. Les honnêtes citoyens assis à quelque distance (qui entendirent cette narration, se levèrent et sortirent indignés.

Bientôt l'horrible imposture se répandit dans toute la ville. La lénacité de l'infâme était accomplie.

MISTUKSS MACI I.KIAM': Tm

Elle, Elisabeth ne pouvait réellement, comme elle l'avait dit, imaginer (qu'un être humain pût commettre un tel crime. Le lenloupain pourtant, en se appelant les l'urieux transports de Cayley, elle se sentit inquiète, et elle sortit pour se rassurer. Elle voulait faire une visite à une personne qui lui avait conservé un sentiment de bienveillance. Chemin faisant, elle remarqua

pia que les hommes la regardaient d'une façon singulière et que les femmes se détournaient d'elle avec m air de mé[]i's.

Celle qu'elle allait voir et dont elle espérait avoir un K)n accueil, la reçut avec un visible eud)arras et, après le di'l'ieiles préliminaires, en vint à lui dire la confession de Cayley.

Par ses larmes, par ses sanglots, par ses cris de colère et de douleur, Elisabeth protesta contre l'horrible calouiiie, et s'aperçut qu'elle ne parvenait point à effacer rimpression produite par cette imposture.

Elle se retira avec mi indicible saisissement de cœur seule dans sa cluunbre ; elle se rappela tout ce qu'elle avait souffert en peu de temps, la perte de son héritage, les rigueurs de la pauvreté, les injurieuses commisérations, puis son mariage sans amour, puis l'éloignement de ceux qui devaient lui rester fidèlement attachés, puis le mortel outrage qui lui était iniligé. Ces souvenirs l'indiurnaient, la révoltaient.

Sa révolte enfanta sa résolution désespérée.

Elle écrivit à Cayley pour lui assigner chez elle un rendez-vous.

« Ahl se dit Tamoureux conunissaire en recevant

cette iivilation, la lirre rebello n'a pu faire une plus longue résistance. Elle se rend, elle est à moi. » Alors, il s'habilla avec soin comme pour un jour de fête, et à l'heure indiquée arriva à la porte de mistress Macferlane, comme un triomphateur. La domestique le conduisit au fond de la maison, dans une chambre où il n'était pas encore entré. A l'une des parois de cette pièce était appendu un portrait d'Elisabeth, peint par un Italien, avec un re-

marquable talent et une vérité parlaite. C'était bien la belle Elisabeth, dans la fraîcheur de sa jeunesse et la sérénité de son innocence, son front j)ur comme un ciel sans nuages, ses yeux intelligents et gais et son fascinant sourire. Cayley contemplait cette suave image avec l'effervescence de sa passion, et tout à coup Elisabeth entra. Il rêvait au bonheur de s'élancer vers elle ; il s'arrêta stupéfait, atterré. Avec ses lèvres frémissantes, sa figure pâle, ses regards enflammés, elle était vraiment effrayante à voir.

« Misérable, lui dit-elle, vous avez cru au triomphe de votre infamie, vous vous êtes trompé. »

A ces mots, elle tira sur lui un coup de pistolet et le mancjua; mais elle n'était point désarmée, et avant qu'il pût faire un mouvement pour se défendre, elle le visa avec un autre pistolet. Cette fois la balle l'atteignit en pleine poitrine : il tomba sur le parquet raide mort.

Elle retourna dans sa chambre, écrivit à son mari, embrassa ses enfants et partit.

Les Swinton étaient ses j)arents. Ils eurent pitié d'elle et lui donnèrent un asile. Elb; resta là mystérieusement

MISTI'vF.SS MAC.I'IÛH.I.AM: 30

enfermée jus(pr;iii jour où les gens de justice, iatigués de leurs inutiles investigations, renoncèrent à les continuer.

Elle s'en alla alors en pays étranger, et Ton n'a point su ce qu'elle était devenue.

UN HEUREUX DINEU

UN HEUREUX DINER

NOLVEI.I.E ANGLAISE

TAR MADAME ILOWITT

M. J(is('|»li Ililyard était un riche manufacturier, très actif et très habile. Il ne manquait pas une bonne chance. Un jour, pourtant, il commit une fatale erreur. Il aimait Hélène Slrellon (pii n'avait rien, et il épousa une héritière qui, par son méchant caractère, le fit cruellement souffrir.

Hélène se maria deux ans après et fut aussi très malheureuse. Son mari, nouuné Trevisham, demeurait dans la même ville (pie Joseph Ililyard et faisait avec ardeur le même conuncrce; mais il n'avait point la même intelligence, et sans cesse il s'engageait dans quelque fâcheux procès. Il en eut un avec son concurrent Ililyard, qui peu à peu prit d'énormes proportions. Il y dépensa beaucoup d'argent, il le perdit, et il mourut, laissant ses affaires dans le plus mauvais état. Sa succession ne suffisait pas pour payer ce qu'il devait. Sa femme restait avec une lille unique, sans ressources aucunes. Mais elle inspirait par ses vertus

H) \ I.A VII. IF, r.T A l,\ CVMl'AIINK

une U'ilt' syiii|);illiie, que les ni'anciors de son innri. malgré leurs peiles, si; réunirent pour lui constituer une rente annuelle de soixante-quinze livres sterling (mille huit ocnt soixante-quin/e IVancs).

liien humble était cette nouvelle situation. Heureusement, Hélène était douée d'une bonne santé et d'un bon caractère. Elle était pieuse. Elle aimait tendrement sa fille et pouvait elle-même

très bien l'élever. Enfin, elle avait dans sa cliétive fortune la paix du foyer.

Hilyard avait gagné sa cause. « H réussit, disait-on, dans toutes ses entreprises, il triomphe. » En réalité, pourtant, sa joie n'était pas si complète. Lorsque, en vertu de la sentence juridique, il eut pris possession des terrains que lui dis]u(aïl son adversaire, et lorsque cet adversaire fut moit. il ne pouvait sans une pénible réllexion songer aux deux innocentes créatures ruinées par le procès qui lui donnait à lui un surcroît de fortune. Sa méchante fennne étant morte, il se demanda s'il ne pourrait pas réaliser le rêve de sa jeunesse, épouser la douce Hélène, et réj)arer ainsi envers elle les rigueurs de la fortune.

Depuis]l)Msi curs années, il ne lin avait pas j)arlé, il n(! l'avait pas vue, et bien qu'elle résidât dans la même ville (pie lui, il ne pouvait même]l)lus la rencontrer. H occu|iait une grande et belle maison dans \m élégant (|uartier et la pauvre veuve s'était retirée dans un Inunble cottage à l'extrémité d'un faubourg. Sans la voir, îi tout instant il songeait à l'épouser, il se comj)laisait dans cette idi-e, il voulait espérer. Puis

't 1 N IIKI UF.rX 1>IM M 'il

il rrnt'c'Tiil, (|io celle dont il .iv.iit j;i(lis coimiiiIs l'alTerlion no pouvait \)Ju» (Mre ynmv lui rr. (m'cllc! avait ('IV', qno sans (loute elle avait ccssi' de, raimer. (iii'clle l(j haïssait |)ciit-èlrc pour toutes les al'lictions (|n'ell(! avait subies. Il se dit qu'il ne devait plus penser à se marier, et à le voir avec sa redingote boutonnée, passer gravement dans les rues, ou si activement s'occuper d(! ses affaires et encaisser ses bénéfices, personne ne pou-

vait deviner le tendre roman qu'il venait de faire au fond de son cœur.

In jour, au mois de novembre, il s'achemina vers le faubourg où demeurait Hélène. Il ne voulait pas se hasarder à lui faire une visite. Non : il voulait seulement regarder son habitation, et il l'examina attentivement. « Vnc petite maisoitnette, se dit-il, une cuisine, un salon, deux chand)res à coucher, un lavoir, cela ne doit pas coûter plus de cent soixante ou cent (piatre-vinj^ts francs par an ; mais tout cela est très proj)rement tenu, et un jardin y est joint. Hélène a toujours aimé les fleurs : c'est un de mes agréables souvenirs. Elle a sans doute une femme de ménage; son cliélif revenu ne lui permet pas de payer de gros gages. Les parents de son mari n'ont pu lui venir en aide, ils ne sont pas riches et nullement généreux. »

En continuant ses réflexions, il fait le tour du cottage, séparé des autres par une haie, et il regarde de plus près. Dans la cuisine, une petite servante met sur le feu qu'elle vient d'allumer, la bouilloire à thé; dans le salon, Hélène est assise au coin du fovor, l'aiguille à la main, travaillant à une couture: près d'elle,

'.-' A 1 \ VII.I.K KT A l.\ CAMI'AlìNK

CalliPiiuo, sn lill<% une jolio personne d'unnn .quinzaine d'années, lui l'ait nnc leclurc.

La laitière vient frapi)er à la porte. M. Ililyard s'approclio |)our voir qui ouvrira. C'est la petite servante. La jeune iniss n'a jioint interrompu sa lecture, ni Hélène son travail.

Sans (ju'il jinisse être vu, l'ancien amoureux contemple avec une émotion de cteui" celh» qui lui lui jadis si chère; le riche né-

gociant s'attendrit en se représentant les soucis matériels qui souvent doivent atteindre cette innocente femme, et il retourne tout l'ensif dans sa grande maison.

Bientôt voici venir la joyeuse Clirishnairi, la Nativité, l'heureux jour, le saint jour. M. Ililyard songe au cottage où, avec un revenu de soixante et dix livres, on ne peut guère avoir un beau dîner de Noël, et, sans en rien dire à personne, il organisera lui-même ce festin.

L'avant-veille de la Noël, un messenger remet dans la cuisine de la maisonnette un panier, sur lequel est très nettement inscrit le nom de Mme Irevisham avec ce mot (pii disj)ensc de tout conquête : franco.

La servante appelle sa maîtresse, et l'on coupe les cordes qui entourent le panier, et on l'ouvre, et on y trouve, ô merveille!... Comment énumérer toutes ces richesses! un jambon, une dinde superbe, des pâtés de différentes sortes, des amandes, des raisins, divers autres fruits et douze bouteilles de vin

Mais d'où cela venait-il? A qui devait-on ce magnifique envoi? Toute la soirée, Hélène et Catherine es-

IN IIKI'UKI'X ILINKIt /,;.,

saycreiit, de irsoudro cctlo (jiiestion sans pouvoir y parvenir. Quant à l'emploi du mystérieux j)r<"scnl, c'était à honorer ollivs chose imcilo : olles en donnèrent la plus grande partie aux pauvres; le vin fut par leurs soins délicats distribué aux vieillards et aux malades. Ainsi elles célébrèrent heureusement la fête de Noël. A pareil jour, pendant plusieurs années, les mêmes provi-

sions leur furent remises avec la même discrétion, et elles en eurent par leur bonté d'âme la même joie.

M. Illyard, qui s'occupait ainsi d'elles sans se laisser deviner, voulut revoir leur cottage avec son petit salon et sa petite cheminée. Un soir, il s'en va à pied vers cette humble habitation, dont il a gardé un si constant souvenir. Chemin faisant, il rencontre un médecin du faubourg, un bon et brave homme, et se met à causer avec lui.

L'honnête manufacturier, qui réalisait périodiquement de beaux bénéfices, croyait accomplir pleinement son devoir en donnant chaque année une certaine somme pour l'entretien de quelques institutions philanthropiques. Il fut un peu troublé dans sa placide satisfaction, lorsque, dans le cours de la conversation, le médecin en vint à parler des pauvres, que bien il connaissait et pour lesquels il éprouvait une profonde sympathie. « La plupart des riches, disait-il, n'accomplissent pas les obligations que leur fortune leur impose. Souvent ils oublient le pauvre, ou ne lui donnent qu'un secours insuffisant. Souvent les meilleures charités sont faites par des gens dont les ressources sont

li A l.\ VIM.r, r.T A l,\ (: \MI'A(iNK

très limités. Tenez, je puis vous en citer un notable exemple. Près d'ici demeurent deux de ces généreuses créatures, une veuve avec sa fille. Leur revenu ne s'élève pas à cent livres ; mais, et bien elles font ! Comme elles soulaient, et comme elles consolent ceux qui souffrent autour d'elles ! Cette veuve, c'est elle Mme Trevisham, est pour moi le modèle de la femme chrétienne, et sa fille le modèle des jeunes filles. Je crois qu'elle

tâche, ainsi que sa mère, de gagner par un travail manuel quelque argent pour pouvoir faire plus d'aumônes, et elle trouve encore le moyen de donner ellomême des leçons dans une école de pauvres que, sans elle, nous n'aurions jamais pu conslитуer.

« Ah! dit M. Ililyard tout énm, celle école m'iiih'resse : voulez-vous bien joindre aux dons qui lui sont faits, celle offiande d'un inconnu très touché de voire entretien? »

A ces mots, il tira de sa bourse cinq guinée*. les remit au doct(ur, lui serra la main (!t continua sa rouê, l'espiil tout ocupe d'i(l("es de bieid'aisaïice.

Au moment où il arrivait près du cottage, Catherine en sortait, et il remar(|ue (pi'elle a une douce et riante ligm-e, ^]cn yeux (pii expriment la bonté, une gracieuse démarche, un joli pied. Avec sa simple robe de mérinos noii-, son tartan, son chapeau de |)aillc orné d'un ruban bleu, elle est charmante. A la fenêtre est sa mère, velue aussi d'une robe nuire. Toutes les dmix se font un cordial sigm; (h; tcle. Toutes les deux vivent l'une poi'u' l'autre en un entier dévouement, en un tendre accord.

.M. Ililyard regarde, admire, et se dit que celui-là

IN MM iii:i \ DiM.i; /;,;

sci'a licMiroux qui ("ixiiiiscia colle liello el vciIikmis»! |i(mso-nio. l'oiif liii-iiièiie il ne poul avoir iiuu! IcUe preluuilion; mais uni' idée subite le saisit. Il a uuq sœur mariée avec un pauvre instituteur de village, et cette sœur a un lils dont elle lui a souvent parlé, dont elle se plaît à louer les qualités de cœur et d'esprit. Jamais lui, si riche et sans enfants, n'a rien l'ait ()our ce neveu doiil il (li>vait être l'auxiliaii'c et l'appui. Il n'en a j)as eu le moindre

souci. Mais il vient d'être atteint jusqu'au fond de l'âme par l'entretien du docteur. En faisant un retour sur lui-même, il s'accuse d'avoir vécu si longlens dans un si froid égoïsme ; il a honte de penser (pTil pouvait soulager tant de misères et qu'il a seulement, d'année en année, augmenté sa fortune; mais un autre horizon s'ouvre devant lui : désormais il vivra d'une autre vie. Et dahord il va faire venir son neveu, si longtemps délaissé. Il l'adoptera elle mariera avec Catherine. Quelle lumineuse idée! Il en est déjà tout réjoui.

En passant près de ce promeneur inconnu, la candide Catherine ne se doute pas (pi'il fait pour elle de si beaux projets. Elle va à son institution de charité cl ne pense qu'à ses jiauvres petits écoliers.

Quelques semaines après, M. Illyard installait dans sa demeure son neveu Edouard Grey, un beau garçon qui, de prime abord, plaisait par sa physionomie ouverte et ses bonnes façons. Dès son début, il conquiert l'estime des employés de la manufacture par la délicatesse de ses sentiments et son aptitude aux affaires; mais il n'était j)(»iit souple et docile, comme l'aurait voulu son oncle, habitué à tout couuander. Il était au contraire

50 A i.A vii.i.i: i:t a i,a c.ami'aïim;

d'un cai'aclôro iiKlrpcndaiit. ii'solii, un J)oii i\ov, o(il semblait l'orl indilTérent à l'Iéiitage .(|iril pouvait espérer, de telle sorte que M. Illyard n'osa, comme il y avait songé, lui faire i)art de ses projets, craignant qu'ils ne fussent aussitôt rojetés.

Edouard était un de ces hommes qui ne recherchent point les rigoureuses protections, qui se sentent en état de l'aider eux-mêmes leur chemin.

Il avait l'amour du travail, et l'intuition et le désir des choses utiles. En peu de temps il parvint à organiser une société de tcm])érance et un enseignement pratique pour les ouvriers. M. Ililyard applaudissait à ces bonnes œuvres; mais il était choqué (que son neveu les Ht sans le consulter. Il remarqua' aussi avec une secrète jalousie que ce neveu prenait bien pronq)temeiit une notable importance et attirait particulièrement l'attention des philanthropes de la cité.

Un petit accident aigrit encore sa susceptibilité.

Edouard avait reçu de lui une montre avec une chaîne en or, et tout à coup> il se trouva déj)ossédé de cette iiKinlie. Mlle lui a\ait été, pendant tpi'il se baignait, enlevée par un voleur dont il chercha vainement la trace. Il l'ut très cbagrinc de cette perte, et n'osa l'apprendre à son oncle, qui, depuis quelque temps, se montrait un peu l'roid envers lui.

Mais voilà (ju'un matin, un messenger inconnu entre dans les bureaux de la manufacture et, s'adressant à Edouard, lui demande s'il n'a l'ien perdu.

« Mallieur(!usem(!nt, réjxjiid Edouard, j'ai j)erdu, il V :i huit jours^ ma montre cl ma chaîne.

I .\ iii;rii:r\ dim-i

M. Ililyard riait l;i, cl il s'rciio : « Iliiil jours, ol)iis no m'en avez rien dit! AllacIio/.-vous donc si pou 3 prix à nn prôsent vonant do moi? Je n'ai jamais rien :rdu do soimblahlo; si cela m'olait airivô, j'en aurais i plus de souci. »

Kdouard, froissô do ces reprochos injustes, dédaigna i se disculper ol J)arlit avec lo messenger, qui devait le)nduir(> à la maison où olaient les ohjols volés. Il tra- !rso on silence la ville dans tonte sa loii'Miour, il arvo à l'oxlrémilé d'un faubourg, et le guide s'arrête 3vant un lunuble mais joli cottage, l'habitation de me Trevisham. C'était dans l'après-midi d'un jour été; le polit jardin était tout plein do (leurs. La rose

lo jasmin décoraient la fenêtre du salon. A cette fe* Hre sont assises Mme Trovisham avec son vêtement î veuve, et Catherine avec sa simple toilette journa- 2re, SOS beaux cheveux noirs réunis en un seul nœud,

nul ornement, mais son doux sourire, ses yeux afl'occux, sa grâce exquise.

Lo jeune homme la regarde dans une sorte d'enchanment, et il va la voir de plus près; il entre dans le odestc salon où elle lui apparaît avec l'éclat d'une fée. est elle qui a retrouvé les doux objets ([u'il a perdus, le lui raconte comment, on s'en allant un malin avec

servante chorcher des champignons dans les prés, le vit briller, en touchant du pied à une motte de rre, cette montre que le voleur inquiet avait sans)nlc cachée là, dans sa prudence de voleur. Elle dit isuito quel souci elle et sa mère avaient eu de cotte ouvaille, no sachant connnont découvrir celui à qui il

48 A l,\ VILLE LT A LA CAMPAGNE

fallait la leslilucr. y\i)îès de loiiijnfucs délibérations, l'idée l(\ii- vint de s'adicsser aux liorlouci's de la ville, l/un d'eux reco- niuil au j)renner coup d'œil la montre et la chaîne et se souvint

d'avoir vendu ces deux objets à M. Jilyard qui voulait les donner à son neveu, et la bonne veuve, réjouie de faire avec sa fdie un acte de justice, se bâta d'expédier le messenger au comptoir du manufacturier en lui rconnnant seulement de ne j)as la nommer.

<(J'ai connu autrefoisM. llilyard, dit Mme Trevishani, et je me rappelle le temps où je le regardais comme un ami. Mais entre lui et mon mari il y a eu un cruel procès. »

Edouard saisit avec empressement cette occasion de faire l'éloge de son oncle, pour lequel il avait un sincère sentiment de gratitude et d'affection. Mme Trevisham l'écoutait avec une visible satisfaction. Elle gardait en effet un bon souvenir d'un autre temps.

Catberine, travaillant à côté de sa mère, assiste en silence à cdt entretien. Edouard tient sa montre, qui maintenant lui semble si précieuse que pour rien au monde il ne consentirait à s'en dessaisir. Il aurait voulu baiser la petite main Jdancbe qui la lui a remise. Il est dans une telle émotion (pii a peur de fa iie des folies et il ne peut s'tnipécber de dire (jue le lilou «pii lui a dérobé sa monti'e et l'a cachée près du cottage, lui a })ar là donné un boid-jeur inimaginable, il n'explique pas plus clainîment sa pensée. Mais Mme Trevishani la comprend, et j)robablement aussi sa fille, ipii s'incline sur son ouvrage en rougissant.

IN lll-l ur.IX niNEU AU

Kdouard avait fait aioncor dans les journaux (lu'il Innncrait dix i,niinées à la personne (jui lelrouveiait sa iioiilre. Il Ml! s'avisera certes jvis d'olîrir cette somme

ridc'ale (laliieine. Mais il lui remet nue ^féncrusc écompense pour son messai^cr et, ajirès avoir pris le hé, l'ait une promenade dans lejardin, et aidé Catherine

relever ses giroflées, il s'en va à regret en demandant a permission de revenir prochainement.

A son retour au logis, son oncle lui dit sèchement :

J'espère que vous ne perdrez pas de nouveau ce que ous avez heureusement retrouvé. »

L'Mouard haisse la tête et va reprendre sa place à son ureau sans rien répliquer.

De plus en plus, son oncle devient froid envers lui,)ut en rendant justice à quelques-unes de ses quatés : « Un travailleur, se dit-il, et une tête intelligente, e qu'on appelle un hrave garçon. Mais ils ne sont pas imables, ces braves garçons, et celui-là n'est décidélent pas un mari convenalde pour la charmante Calei'inc. Faudra-t-il que je l'épouse moi-même? » et '. Hilyard se met à rire. Mais il s'intéresse sérieuxclent à Catherine, et un jour il s'en va à l'école du fan jurg, espérant l'y rencontrer. Elle est là en effet, gaie)imne une alouette, fraîche comme une rose, chérie et ispectée de tous ses pauvres petits élèves. L'honnête anufiicturier la contemple avec bonheur, et en se rerant l'ait un nouveau don au charitable établissement. Edouard est retourné plusieurs fois à l'attrayant cotge. Il a révélé ses sentiments de cœur, et ses vœux it été exaucés. Ln soir, il est sorti de cette maison

;;,, A I.\ VII.LR i:r \ 1,A CAMI'AGM'

bcnio, riioiiroux liancé do Callieino, el il nttond lo inomcnf où il verra son oncle dans uno. bonne disposition d(esi)rit pour lui

annoncer son projet de mariage. De son côté, l'oncle se propose d'amener le jeune philanthrope à un entretien sur les écoles des pauvres, de l'intéresser aux jeunes filles (qui se dévouent à ces œuvres de bienfaisance et d'en venir par là à lui inspirer un sentiment de sympathie); pour ("alherine.

Avec cette secrète pensée, l'oncle et le neveu se rapprochaient peu à peu l'un de l'autre, et ce cordial rapprochement leur donnait à tous deux une telle satisfaction, (qu'ils craignaient de la troubler par une confiance inutilement. Ils passèrent ainsi l'automne, attendant une occasion favorable à)Our se révéler leur

secret.

Edouard continuait assidûment ses visites au bienfaisant cottage. Un soir, Mme Trevisham lui dit : « Vous viendrez dîner avec nous le jour de Noël. Peut-être aurons-nous (encore notre superbe panier. Si cette fois il n'arrive pas, nous tâcherons d'y suppléer. » Le jeune amoureux sait d'où vient ce message et ne peut pas le dire. Mais peu lui importe cet envoi gaspillageux. Il accepte avec bonheur l'agréable invitation, et en retournant au logis il prend la ferme résolution de révéler à son oncle, ce soir-là même, son engagement matrimonial.

Ce soir-là, son oncle a expédié à Mme Trevisham une corbeille plus belle (encore que celles des années précédentes, et celle-là avec une lettre. Il est content de ce (qu'il vient de faire, et son neveu le trouve en robe de

IN iirriu;r\ i>im;i; ;i

cliiiiiltre cl en iiiiiloilles, assis [sur d'un lion l'en, cl la lani])c <|ui l'imlaie olla lionilloi-c à thé qui siffle joyeusement sur la

lahle e(>iii|)lèli'n(son hien-èlro.

(((Juelle lionne occasion! se dil Kdouar»!, je vais lui ainionccr mes liançailles.

— H nu^ scndile ImMi disposé, se dil M. Ililyard. Je veux en venir à la grande (jueslion. »

L'un et l'autre savourent leur tasse de (lié, puis se regardent en silence.

« Mon oncle balbutie enfin lùlouard.

— Mon ami. ball)utie l'oncle, je ciois.... Mais non, dites d'abord ce (pie vous vouliez dire.

— Pardon — je n'oserais — c'est à vous à parler le pnMiiier.

— Soit. Eh bien! sachez (jne j'ai grande envie de vous voir marié.

— Ah! s'écrie Edouard avec joie, quelle heureuse emncidence. Je voulais justement vous dire cpie je désire me marier.

— Comment! reprend M. Ililyard d'un ton aigre, auriez-vous déjà quelque inclination?

— Oui.

— Vraiment? A quoi donc songez-vous? Je ne sais (pi(dle personne vous avez choisie — et quel droit avezvous de choisir vous-même?

— Mais il me semble que personne ne peut avoir si bien que moi un tel droit.

— Monsieur, réplique l'onde en se levant et d'une voix irritée, avant de vous voir, j'avais trouve pour vous une femme, et je ne vous aurais pas fait venir, si

A LA VII.I.r. KT A I\ f.AMI'ACM

je n'avais ou besoin d'un maripour cette excellente fille. Ce n'est point votre mérite qui m'a décidé à vous adopter, mais mon admiration pour elle, et maintenant, je vous le déclare, vous l'épouserez, ou vous ne serez pas mon héritier.

— Permettez-moi de vous dire que vos idées sont jiion arbitraires. Je suis venu à vous de bonne toi, ne sachant rien de vos conditions. Je voulais avoir pour vous l'affection et la déférence que l'on a pour un père. Mais un père impose-t-il, selon son autorité personnelle, un mariage à son iils? et d'ailleurs, èles-vous sûr que je convienne à la personne sur laquelle vous avez fixé

votre choix?

— Oui. Elle a les mêmes idées que vous. Elle aime comme vous les écoles de pauvres et les sociétés de

tempérance.

— Eh bien ! la jeune fille que je désire épouser aime aussi les écoles de pauvres et les sociétés de tempérance.

— Que le l)on Dieu la bénisse! s'écrie avec colère M. Hilvard pensant que cette jeune fille appartenait à (pielqu'une de ces familles de philanthropes pour lesquelles il avait peu de goût.

Ainsi finit cette soirée, dont le commencement semblait si pacifique.

Le lendemain matin, cependant, l'oncle était apaisé cl, d'un ton de voix conciliant, il dit à Edouard :

« Demain jour de Noël, vous viendrez dîner avec moi dans une maison où je vous ai annoncé.

— Excusez-moi, répondit Edouard, demain il ne

r.N iii:i'i;i;r\ dinkh sr»

m'est pas possililcdo vous accompagner. J'ai un aulic engagement. »

Ce refus inattendu, c'était la goutte d'eau (pii taisait déborder le vase.

M. Ililyard, en expédiant à Mme Trevisham, lui avait écrit que l'ami inconnu qui, depuis plusieurs années, lui offrait ce présent lui demandait la permission d'aller dîner chez elle le jour de Noël, (!t d'amener avec lui un jeune parent.

Cette lettre causa un grand émoi dans le paisible cottage. Elle n'était point signée, et Mme Trevisham n'en connaissait point l'écriture.

En tout cela, il n'y avait pourtant aucun sujet d'inquiétude. Au contraire. On verrait enfin l'ami inconnu, et on lui dirait les belles fiançailles de Catherine.

Il s'était annoncé pour cinq heures; mais dès les deux heures Edouard était dans la chère maisonnette, aidant Catherine à décorer le salon avec des branches de houx parsemées de leurs

baies rouges, et d'autres verts arbustes. Pour ce solennel dîner de Christmas , la bonne veuve s'était fait assister par un de ses voisins jadis cuisinier dans une grande maison, et quand la fable fut mise, c'était vraiment superbe. Une nappe blanche connue la neige, plusieurs pièces d'argenterie, derniers débris de l'ancienne fortune, des verres brillants, des bouteilles de vin du Rhin, de vin de Bordeaux que l'on avait trouvées dans la riche corbeille, et les pâtés, et le jambon, quel festin pour un si petit cercle !

A cinq heures, un cab s'arrête à la porte. La cour-

bi A LA VILLi: Kl A LA CAMI'AGNE

toise maîtresse de maison s'empresse d'aller au-devant de ses deux invités. Un seul se présente, un gros homme boutonné Jusqu'à la ceinture, le col enveloppé dans un shawl, qui lui cache la moitié de la figure. Il entre, il ôte son chapeau, il ôte son shawl, et Mme Trevelyan reconnaît celui qui l'avait aimée, celui qui devint l'adversaire de son mari, celui de qui dépend la fortune du fiancé de Catherine.

« Excusez-moi, madame, dit-il, je vous avais demandé l'autorisation d'amener un jeune....

— Ah ! mon cher oncle, s'écrie Edouard en se précipitant vers lui. Tous ici ! que Dieu soit loué !

— Et vous ici ! » dit M. Illyard très troublé. Mais

Edouard soudain a tout compris : l'entretien inachevé

de la veille, les tendres souhaits de son oncle; et il

s'écrie : « Bonté divine, quel beau jour ! que je suis

heureux! »

Puis il va prendre Catherine, qui est restée au (bnd
du salon, et l'amène près de celui (pii a pour elle une
si grande sympathie, et elle s'incline devant lui avec
un doux sourire, en reconnaissant le généreux visiteur
de son école.

« Mon cher oncle, dit-il, nous ne jtouvons plus avoir de secret
jjjour vous! Voici ma fiancée. Donnez-nous votre bénédiction. »

Le bon négociant prend la main du jeune liomme et celle de la
jeune fille, les serre toutes deux dans les siennes sans prononcer
un mot, et deux grosses larmes coulent sur ses joues. Puis,
comme s'il av;iil honte de son émotion : « Allons dîner, dit-il. ji'
iiiieus de

i;.N iii;i i;r;i \ iti.M.r, 55

l'aim ! » ol peiulnnt l(' ilïiier il imcoiiIc coiiiincil, après son
enlrelieii avec le docloir et après sa J)ronic'ia(lc autour du cot-
tage, l'idée lui est venue de marier son neveu avec Catherine.

((Mais je vous en préviens, ajoutc-t-il en s'adrcssant à elle
avec une franche gaieté, c'est un méchant garçon, très volontaire,
très o[]iniâtre, et, songez un peu! 1res rehelle envers moi qui
n'avais pour lui que les meilleures intentions. »

A son tour, Edouard raconte comment, grâce au vol de sa
montre, il est entré dans la demeure de Mme Trevisham, et
comment hien vite il y est reveini, et quelle heureuse existence il
aurait eue sans les exigences et la tyrannie d'un oncle terrible. Et

l'oncle, et le neveu, et Mme Trevisham, et sa fille rien de bon cœur de ces plaisanteries, et la causerie devient de plus en plus expansive et affectueuse. Ces quatre bonnes âmes sont si bien d'accord ! Quel heureux dîner de Noël ! Y en eut-il nulle part un si heureux ?

Au mois de mai, Edouard épousa sa chère Catherine. Le jeune ménage s'installa dans une jolie maison près de la manufacture. Mme Trevisham garda son cottage ; mais souvent elle était avec ses enfants, soit dans leur habitation, soit dans la sienne. Souvent aussi M. Hilyard allait la voir. Enfin, il lui dit le tendre sentiment qu'il lui avait gardé, et l'année suivante il célébrait son mariage en un autre heureux dîner de Noël.

MADAME ! A III E I ! LEUE

MADAME BAK I I E BLEUE

L'AR \ \ . T I I A C K E R A Y

Après le fatal événement qui l'avait privée de son mari, Mme Barbebleue resta, comme on peut le voir, en un profond chagrin.

Pas une veuve, dans le pays, n'eut de tels vêtements de deuil. Ses beaux cheveux étaient cachés dans de sombres bonnets, et les longues bandes noires, qu'on appelle des pleureuses, tombaient sur ses épaules. Elle n'avait pas d'autre société que sa sœur Anne, qui lui rappelait encore de douloureux souvenirs. Quant à ses frères, leurs goûts et leurs habitudes de caserne lui avaient toujours été souverainement désagréables. (Ils lui inquinaient leurs plaisanteries sur les médecins écossais ou le major et la façon dont le vin leur était servi à table ! Leurs histoires de chasse,

d'écurie, de parades lui étaient odieuses. De plus, elle ne pouvait supporter leurs impertinentes moustaches ni leurs vilains cigares.

De tout temps ils lui avaient paru grossiers et mal élevés ; et maintenant, après ce (pii s'était passé, leur aspect lui faisait horreui'.

oo A LA \ll,i; ET A LA CAMI'ACi.Ni:

Klf |)ciis;iit :iii ihIjIo éj)oux ("gorgé par ces sabres de ciivii-crie, son ("j)oux, son aini, le généreux gcnllionnnc, l'excellent juge de paix. Deux ol'liciers de dragons étaient intervenus brutalement dans ses aiTaires de famille, et l'honinie sans tache était tombé victime de leui' violence.

Sur le caveau de famille des 15arbebleues, elle lit élever un monument superbe à la mémoire de son mari. Le docteur Sly, dont il avait été le disciple en ses années de collège, composa pour lui une touchante épitaplic en latin. Au-dessus de cette épitaphe était l'image de la Vertu explorée et le buste du cher défunt avec les médaillons de ses femmes. Jl n'y mancpiait qu'un nom, celui de sa pauvre veuve, et elle disait (ju'elle ne serait consolée (pie lorsque ce nom serait gravé aussi sur celle tondje, et elle levait ses beaux yeux au ciel, en répétant la devise des r)aiijel)leues : In cwlo quies.

Dans son château, tous les domestiques étaient en grand deuil. Le garde tuait des oiseaux avec un crêpe il son bras, et les épouvantails placés dans le potager et le jardin étaient peints en noir.

Anne, cependant, ne voulait pour ('ll'-'m(~'rn(! aucun de c(!S signes de deuil, et sa sqmu' était si iiritéc d'un lel refus, (pi'elle songeait ;i la (pn'lter. Mais elle n'avait ponil danlres i'(!;ilions d(! sa l'amille. Sun jx're sélait remarié avec une femme (ju'elle détes-
tait, et elle ne pouvait avoir avec les Barbebleues aucun amical rapport. Tous rahhoiraient, parce que son mari lui avait légué le lichii' liéritagi; au(piel, en \ (Miu de leui' parenb', tous croyaient avoir droit.

MADAMi: i!\uii:i!i,i:i'r. m

Ainsi, pour no pas ivslor alisolnnient scmiIo, la inal-
licuivuso veuve lianlait près d\\U\ la Jemuic revolléc. Les
doux sœurs conservaient ohstinéuicut leurs idées. « Non
oerlcs, s'écria Ann(\ un malin, non; ponr
rien au monde je ne voudrais poilcr h' deuil de ce mi-
séi'aide.

— Mademoiselle Anne, répli(|ua la veuve afl'liirée, je vous prie d'employer d'autres termes <piand vous pailez du meilleur des maris, ou sinon, d(! (piiller cello cliamhro.

— Très volontiers; on n'y a pas grand agrément dans cette chambre. Je suis suiprise que vous n'occupiez pas le cabinet où sont les autres dames Ijarbebleue.

— Impertinente! Elles ont été embaumées par M. Gaunal. Comment pouvez-vous rappeler encore de monstrueuses calomnies? Prenez le Mémorial de ce saint homme et voyez ce qu'il a lui-même écrit de sa main :

« Vendredi 50 juin. — J'épouse ma bien-aimée a Anne-Marie Scrogginsive. »

« Samedi 1" août. — Dans mon cruel abattement, « j'ai à peine la force d'écrire que la plus chère des « épouses, Anne-MariQ, est morte aujourd'hui d'un « mal de gorge. »

Et plus loin :

« Mardi 1" septembre. — Aujourd'lnii, je conduis « à l'autel Louise-Mathilde Hopkinson, la bénédiction ((de mon àme. »

((Mercredi 7) octobre. — o Dieu! ayez pitié du

(j'j A i.A VII. ii; i;r a la cami'Ac.nk

« innlliciirciix (|ui inscrit encore ici la ruine de ses « es]) ('r;ni('es et tle ses affections. Anjonitriuii, mon « adoD'c I. Oiiise-.Matliil(l(! llopkinson a snccombé à des « iianx lie trie, et nml honnne ne jieut être si désolé « (jue moi. »

« Tontes ses femmes sont ainsi remémorées en termes lou-chants, avec une tendre pensée et un religieux sentiment. Croyez-vous, mademoiselle Anne, que ce soit le lan^a^^e d'un miuirtrier?

— Et croyez-vous îjue ces femmes regrettées n'aient pas été tuées?

— Tuées! Juste ciel! Elles sont mortes de mort naturelle. Mon cher mari était pour elles un ange de douceur et de bonté. Est-ce sa faute si les médecins n'ont pu les guérir? Il les a bien pleurées, et les a fait embaumer |)Our les garder près de lui.

— El jtourquoi vous avait-il mise dans la terrible toui? Pourquoi étiez-vuus si pressée de voir arriver nos frères? Pourquoi ce bon mari aiguisait-il son couteau en vous ordonnant de descendre?

— Il ne songeait, ce doux cher homme, qu'à me puiiii' de ma curiosité.

— Je regrette d'avdir été si prompte à faire venir mes frères.

— Ali! ne me iap|ielr/. point ce joui" fatal, ce jour horrible. Sans votre précipitation, mon cher Barbebleue serait encore la joie de sa pauvre Falhma. n

Si les fcnnnes adorent leurs maris i|uand ils ne sont jdus, ou si la croyance de Eathma était vi-aie, si réelle- UK-iil lî;iil)cbl(MH' avail él(' alximinablciieit ralonmié,

MAKAMK i;\i;in;i;ir.rK ir.

s'il n'n point cnniiiiis plus de moiirlrc.s que vous ot moi, c'ost co (lui n'est point oncoro dénionlrô. On dira pculôlr qiiio llailx'h-lenc, en léguant totis ses biens à sa fcnnne, ne l'aisail (iiiMnc mystinealidii, puis(|ii'il ûlail dc'ciilé à lui couper la tête à la fin de la lune de. miel. Mais la profonde douleur qu'elle manilesla quand v.We le perdit doit cependant doinier ime autre idée de lui. Le fait est qu'elle clail en possession d'un joli héritage et qu'elle tenait à le garder.

Les Barbebleues, oncles, cousins, neveux, lui disaient :

« Vous savez bien, madame, que votre mari ne songeait point à vous faire jouir de sa fortune, puisqu'il devait vous égorger.

C'est à nous qu'elle était destinée, à nous ses proches parents, et vous êtes, en conscience, obligée de nous la rendre. »

Mais elle ne voulait rien rendre, et elle exalta les qualités de ce mari mécoimu.

Si quelque millionnaire me léguait ses capitaux, quel éloge je ferais de lui!

Le château de Barbebleue, construit dans une campagne lointaine, était solitaire et triste. Après la mort de son époux, la sensible Fathina ne pouvait plus y rester. La fontaine, les allées, les clairières du parc lui rappelaient sans cesse son bien-aimé. Naguère, par les beaux soirs d'été, elle se promenait là avec lui. Elle voyait encore l'endroit où, un jour, il s'arrêta pour indiquer au garde le cerf qu'il fallait tuer.

« Hélas! s'écriait la tendre veuve avec des larmes dans la voix, il fut tué ce superbe animal, et rôti, et

r.i \ l.\ VII.I.E ET A l.A C.AMI'Ar.M-

nssnisoniK' avec les groseilles du jardin. Mais mou clicr mari \w goûtla point de celte venaison. »

Elle ne pouvait traverser la fri-niule sal!(> du rliàlenu sans être également saisie i)ai' une Coule de réniinisreuces.

« riegarde/, disait-elle à sa sœur: voilà ses porliiiiils de iM-Miille et ses tropln-es de chasse. Très du foyer, sa eravaclic; sus éperons, à côté du crochet avec leipiel il enlevait les mauvaises plantes en se promenant sur la terrasse; dans un tiroir, les cartes de visite sur lesquelles est gravé son noble nom. Voici encore son tire-houton et la patère à laquelle il suspendait son chapeau. »

La malheureuse veuve alors pleurait, sanglotait, et la raison lui ordonnait de (juitler un lieu où, à tout instant, sa douleur s'accroissait par le souvenir.

En la voyant partir, les sots, les envieux disaient peulèlre qu'elle était lasse de sa solitude champêtre et ennuyée de son veuvage. Mais elle dédaignait ces méchants j)ropos, et Aime, qui n'avait nulle envie de retourner près de son père depuis qu'il s'était remarié, se décida aisément à la suivre dans la Cilé, où elle allait prendre possession d'une giande, vénérable maison appartenant depuis longtemps aux Barbebleues.

Dans cette nouvelle résidence, comme dans la première, les deux sœurs souvent se querellaient, et quel- (piefois Aime déclarait qu'elle voulait s'en aller vivie (|iir|i|iic pinl dans mie pension; piii^, après tout, il lui |)araissail j)lus convenable de rester dans une aristociatiijiKī maison, d(! se promener dans une. voilure arino-

ii\h\ui, i;\ni;i:il i r.i i; c.;

ri(".", d'nvoir pliisiciii-s (luiiicsrKjiics à son sffrvicc, cl elle restait vu iiiaiiii^réaiit.

\,Q l'ait est (jtie, par sa stnctiirc et sa situation, rii("itel où Katliiiaa voulait dciiieurer n'était pas fait pour é^fayer une jeinie (ille. Souhies étaient ses larges inulailles en hiiqnes; sombres ses petites fenêtres, sombre la grille en l'or cpui s'étendait le long de sa faeadc, et cela touchait au cimetière, où, entre deux ifs, s'élevait la tombe des Barbebleues. De sa fenêtre, la pieuse veuve voyait le monument construit par ses ordres. Dans le silence des nuits, la lune éclairait de ses pâles rayons l'image de la Vertu en pleurs et le buste de l'époux aimé. Diverses Heurs s'épanouis-

saient autour du marbre sépulcral. Malheur à l'enfant qui aurait dérobé ou brisé (quelque linge, il courait risque d'être assommé par le bedeau.

Au-dessus du luff('t de la salle à manger était le portrait de M. Darbebleue, de grandeur naturelle, dans son uniforme d'officier, regardant d'un air morne les couteaux, les fourchettes et les plateaux en argent. Audessus du manlea\i de la cheminée, il était en cosluuie de chasse, sur son cheval. Dans la chambre à coucher était sa statuette en plâtre, et dans le salon une miniature où il était représenté tout jeune, avec lliabil d'étudiant de l'université de (lambrfdge.

« Ali! disait Anne, mieux valait resler au village. Là, du moins, on respirait un bon air, et la vue d'un parc est plus agréable que celle d'un cimetière.

— Vous êtes folle, » répondait l'athnm avec un accent plaintif.

(50 A l.A VII. I.K KT A i,A CAMI'Ati.NK

A la ville comme à la campagne, elle voulait conserver son deuil. Elle ne recevait que le docleur Sly, et comme il était plus que sepluiit;énaire, la jeune Anne ne pouvait songer à flirler avec lui, et ses visites ne pouvaient alimenter la médisance.

Pour tout autre que lui, porte close; Fatma vivait dans la retraite la plus absolue. En vain le directeur d'une troupe d'acteurs avait essayé de l'intéresser à quelques-unes de ses représentations. En vain on la priait de participer à des hais, à des concerts organisés par souscription. Les officiers eux-mêmes, ces conquérants, ces héros, qui ravagent tant de cœurs de feuunes, avaient vainement tente d'être admis chez la belle veuve. Le capitaine

AViskerfield parada pendant plus de trois semaines sous ses fenêtres sans produire le moindre effet. Le capitaine O'Grady, d'un régiment irlandais, tenta de corrompre les domestiques, et une nuit escalada le mur du jardin. Mais il eut le pied pris dans un piège, tomba sur une vitre qui lui lacéra la figure, et désormais renonça à toute aventure d'amour. Enfin le capitaine Baibenoire, dont les favoris rappelaient, par leur lustre et leur ampleur, ceux de Uarbebleue, le beau capitaine s'en alla chaque dimanche dévotement à l'église, lui qu'on n'y avait pas vu depuis dix ans. Et de sa piété, il ne retira nul profit. L'austère Fatma ne daigna pas même tourner les yeux vers lui.

Le vieux Sly applaudissait de tout cœur à cette rigoureuse contenance envers les officiers; mais connue il était d'une nature sociable et qu'il avait du goût pour les bons dîners, il le présenta à sa belle amie que, pour

-MAiiAMi; i!AKiii;iti,i:ii'; o7

se distraire convenablement de sa douleur, elle lui fit bien d'avoir de temps à autre, chez elle, quelques agréables réunions. Lui-même se chargeait de lui faire - jios(M' un cercle agréable. Elle accepta avec plaisir, et il lui amena successivement plusieurs personnes de sa connaissance, choisies parmi les plus respectables, tous gens mariés, ce qui écartait de la (idèle veuve tout jnotii" d'appréhension.

Le docteur avait un neveu étudiant en droit à Londres. Un jour, il demanda à Fatima la permission de le présenter.

« C'est un jeune homme, lui dit-il, mais un doux, modeste et sage jeune homme. Ce cher Frédéric fait la joie de sa mère et de

ses sœurs. Il ne boit jamais une goutte de vin, et depuis vingt ans il n'a pas manqué trois fois à la messe du dimanche. »

Le modèle des neveux fut reçu dans la grande maison. Il n'était pas beau, non, pas du tout. Mais qu'importe. disait son brave oncle, il est bon, il est vertueux; la vertu vaut mieux que la beauté de tous les dragons de la reine.

Frédéric fut invité à dîner et à prendre le thé. Il monta dans la voiture armoriée; il accompagna la noble veuve à l'église, et il avait pour elle toutes les attentions qu'on pouvait attendre d'un jeune homme si poli.

Alors de côté et d'autre, dans la ville, on se mit à faire des réceptions charitables. On disait que le docteur éloignait de la maison de Mme Barbebleue tous les célibataires pour laisser le champ libre à son vilain neveu.

Aune, ayant appris ces méchants propos, en profita

, et alla à la ville comme à la campagne.

pour engager sa sœur à voir un peu plus de monde et des gens plus gais que les amis du docteur.

Après bien des résistances et bien des soupirs, Fathma se résolut à suivre ce conseil et en vint même à remplacer ses sombres vêtements par une toilette de demieuil qui parut charmante. Connue comme elle le complimenterait de ce changement :

« Ah ! dit-elle, je porte le souvenir de mon cher mari dans mon cœur, et quand le cœur est ainsi occupé, peu importe le vêtement extérieur. »

Elle fit alors des invitations, qui lurent très bien reçues. Plusieurs des meilleures familles de la ville et des environs vinrent chez elle prendre le thé et souper. Le succès de cette première réunion la détermina à en offrir une autre, puis une autre, et enfin on vit apparaître dans ses salons le capitaine Barbenoire en habit bourgeois.

Le docteur et son neveu détestaient ce brillant officier, et un soir, en son absence, ils ne purent contenir leur animadversion.

« N'est-ce pas lui, disaient-ils, dont on raconte de si étranges histoires à la caserne? N'est-ce pas lui qui, séance tenante, boit ses trois bouteilles et qui fait tant de tripotage aux courses de chevaux; et n'est-ce pas à cause de lui qu'une jeune et jolie personne, Dorothée Coddlin, est subitement partie?

— Ah! le coquin, s'écria Fathma, de ma vie je ne lui pailerai. »

Sly et Frédéric lurent ravis de cette vertueuse indignation.

MADAMi; i;Aui;t;i!i,rj"i:- 69

Oh ! innocent docteur ! Oh ! aveugle étudiant ! pensez-vous qu'elle aurait eu un tel accès de colère, si elle n'avait été jalouse? Et pensez-vous qu'elle aurait été jalouse, si elle n'avait —

« Non, ajouta-t-elle; je ne me soucie pas plus de lui que du dernier de mes valets, et la première fois qu'il viendra ici, on verra comme je le traiterai. »

Quelques jours après le capitaine, rencontrant Anne à un bal, lui demanda pourquoi il était si mal reçu par sa soeur.

« C'est l'histoire de Dorothée Coddlin, répondit la jeune fille. M. Sly a tout raconté, et vous voyez l'effet qu'il a produit.

— Le misérable! s'écria le capitaine; son insinuation est une abominable fausseté. »

Puis, il se remit à danser; mais il commettait tant de bévues, que sa danseuse dut croire qu'il avait perdu la tête, et il lançait vers son calomniateur des regards terribles.

Dès que la valse fut finie, il se dirigea vers lui et lui marcha sur le pied de telle sorte, que le pauvre vieux poussa un cri de douleur et se hâta de quitter la salle.

Barbenoire s'avança ensuite vers la rigide Fathma pour lui présenter ses respects. Mais elle ne daigna pas lui répondre, pria un autre officier de demander sa voiture et disparut.

Le lendemain, Sty vint la voir avec une figure bouleversée.

« Oh! chère madame, lui dit-il, le vice et la cruauté

s'accroissent chaque jour. Quels scélérats, quels êtres sanguinaires nous avons près de nous! Ce matin, au moment où mon neveu déjeunait tranquillement, un des bandits de la caserne est venu le provoquer en duel de la part de Barbenoire.

— Oh ciel! s'écria Fathma, est-il blessé?

— Non, chère dame, mon bon Frédéric n'est pas blessé, et avec quelle joie il apprendra votre tendre sollicitude.

— J'ai de l'estime pour lui, » répliqua Fathma, dont l'exclamation ne s'adressait nullement au jeune étudiant.

Mais le docteur voulait tout interpréter en faveur de son neveu.

« La crainte, dit-il, que vous venez de manifester pour lui m'encourage, m'autorise, me décide à faire une déclaration à laquelle vous avez déjà peut-être songé. Le jeune homme auquel vous témoignez tant d'intérêt ne vit que pour vous. Oui, toutes ses affections sont en vous. Que je suis lier d'aller lui annoncer qu'il ne vous est pas indifférent!

— Ils vont se battre! reprit Fathma avec un accent de terreur. Au nom du ciel, prévenez cette horrible rencontre. Adressez-vous aux magistrats; enfin faites tout pour empêcher ces deux jeunes gens de se couper le col.

— Je cours, je vole et je reviens! » s'écria le docteur, de plus en plus convaincu de la tendresse de la riche horitièr(; jioui' son neveu.

Lorsqu'il fut sorti, Fathma, pour plus de sûreté, alla

-^UDAMi; i;Aîîi;i;i!i,i;rK "i

clle-mcinc à la j)(ilicc, et en (l)liiit l'ordre d'arreler l'éludiant et le caj)itaine; et cet ordre aurait été mis à exécution si Frédéric, après la visite du léinoiii de fiarhenoire, n'avait quitté la ville.

Hieiiôt le bruit se répandit dans divers salons que Mme IJai-hebleue aimait le jeune étudiant, qu'elle s'était évanouie en aprenant son duel , et (ju'elle devait l'épouser dès qu'il auraitterminé son alTaireavec le capitaine.

Ouand on interrogeait le docteur sur ce mariaire il [Drenait un air réservé et ne répondait ni oui ni non, mais semblait assez content pour qu'on ne doutât plus du fait: et le journal de la localité publia l'annonce suivante :

« Nous apprenons que la belle Mme B se dispose

à convoler en secondes noces avec notre distingué con-

citoyen Frédéric S Ce jeune gentilhomme a quitté

la ville par suite d'une querelle avec un galant fils de Mars. Tous deux devaient se battre en duel; mais, en vertu des dispositions prises par les magistrats, le capitaine s'est engagé à ne pas donner suite à cette affaire. »

Dès que Barbenoire eut pris cet engagement, Frédéric revint chez son oncle, disant qu'il n'était point parti pour éviter le duel, mais pour échapper au mandat d'arrêt; qu'il avait toujours été prêt à répondre au défi du capitaine, et que ce n'était point sa faute si d'autres avaient été plus prudents. Et il s'en allait d'un air déterminé, le chapeau sur l'oreille, et tous les clerks des cabinets de légistes s'enorgueillissaient d'avoir dans leur corporation un tel héros.

72 A I A Ml.l.i; I;T a I.A CAMI'Ad.NE

Oiiiiit à Barijenoire, on j)oiit se figurer sa rage : son rêve {l'ainour anc-anli, son lionneur mis en doute par un laid, eliét'il cludiant.

Il eut une fièvre violente. Le médecin lui enleva mie quantité de sang, et l'implacable malade jurait d'en enlever dix fois plus aux veines de l'alfreux Sly.

L'annonce du Mercure indigna également Fathma.

« Comment, dit-elle, moi, la veuve du noble Barbebleue, j'épouserais ce petit bonhomme (qui demeure à Londres dans un taudis? Quelle indignité! (Ju'on appelle le docteur. »

Et elle le tança vertement, le vieux docteur. Elle lui demanda comment il osait propager des nouvelles qui la révoltaient; elle lui déclara que, s'il tenait à la voir, il renverrait immédiatement son neveu et mettrait fin à toutes ces stupides rumeurs de mariage.

« Obéïssante dame, reprit Sly d'une voix douloureuse, vous serez obéïssante. Le malheureux garçon saura quel fatal changement s'est fait en vous.

— Un changement! . .

— La ruine de ses espérances. Dieu veuille (qu'il ait la bonté) de supporter le coup (qu'il le frappe si subitement. »

Le lendemain. Amie entra dans la chambre de sa sœur d'un air consterné et s'écrie :

« Ah! votre pauvre amoureux....

— Est-ce (que le capitaine est malade?)

— Je ne parle pas du capitaine, mais de Frédéric. Il a fait un testament par lequel il vous lègue tout ce qu'il possède, sauf la somme de (cinq) livres sterling, réservée

Mais. i;ah; i; i. i !■; i:>

pour sa sœur. Ayant entendu cela, il se coucha hier soir tendrement son oncle, puis s'est retiré dans sa chambre; et ce matin son domestique, en lui apportant de l'eau pour faire sa barbe, l'a trouvé pendu à la corde de son lit. « Qu'on m'enfouisse, » disait-il, avec la pelote qu'elle m'a donnée et le nœud- « daillon qui renferme ses cheveux. » Lui avez-vous donné une pelote, un médaillon?

— Un petit objet en argent doré, murmura Fathma d'une voix plaintive; mais, à ciel! penser que je l'ai tué!

— Tué? Non pas. D'abord son valet a coupé la corde au moment où il avait la figure toute noire; et vous pouvez vous imaginer son émotion et celle de son oncle, quand ils se sont rejoints.

— Tant d'amour! Quel malheur qu'il soit si laid. Si seulement ses yeux n'étaient pas tant de travers, je pourrais peut-être — »

Mais quelques instants après le docteur du régiment racontait à Fathma la maladie du capitaine; et ce récit pathétique anéantit le sentiment de commisération qu'elle avait eu pour l'étudiant.

Lorsque le docteur vint lui demander si elle voulait bien recevoir le jeune amoureux, elle répondit d'un air distrait qu'elle s'intéressait à lui et faisait des vœux pour son bonheur, mais que le mieux serait qu'il ne la revît que lorsque l'effervescence de ses idées serait apaisée.

« Pauvre garçon! Pauvre garçon, murmura Sly, pourra-t-il supportoi' une telle infortune? Je lui ai en-

74 A I, A VII. I. K KT A I. A CAMPACNK

levé ses rasoirs ut Sambo ne doit j)as le perdre un instant de vue. »

Le lendemain, la bonne veuve voulait envoyer un amical message au docteur pour lui demander des nouvelles de son neveu. Mais au moment où elle allait donner ses ordres à son valet de pied, le caï)ilaine entra, et le valet fut renvoyé à rantiçiaubre.

Il avait l'air si intéressant, le capitaine, avec son bras en ée-liarpe et sa figure pâle eilcadrée dans ses larges favoris noirs.

Fatlnna se mit à causer avec lui et l'engagea à dîner. Avec lui fut invité son ami l'enseigne Briskett, et le dîner fut très gai. Les deux officiers rirent aux éclats de l'histoire de Frédéric, pendu à la colonne de son lit et sauvé par son nègre. Tous deux firent sur cette scène dramatique de telles plaisanteries, que Fatma en vint à penser qu'il n'y avait eu au(Miue réelle tentative de suicide, et elle se sentit un peu choquée de ce simulacre de désespoir.

Mais, tandis qu'elle réfléchissait aux perfides mano'uvres des hommes, on lui remit un billet de Frédéric qui devait de nouveau bouleverser sa pensée.

« Je viens de vous voir à travers vos fenêtres, disait l'amoureux étudiant. Je viens d(! vous voir causant avec le capitaine! llarbenoire. Vous étiez riante et animée, et vous buviez gaiement du vin de Chanq)agne :

« Riez, soyez heureuse.

« La raison m'abandoime (juand je songe que vous j)Ouvez être heureusi! avec un autre. J'ai la tête perdue. Je lie |Miis rester en ce monde.

« Quand vous receviez cctle lettre, je serai plongé

MADAMi: i:\i'.i;i:i!M:rF. tô

(Iniis l'claiig qui os! au bout de la ville. Sauljn doit luc suivre par l'ordre démon onde; uuiisSauibo périra s'il essaye de s'opposer à mon dessein. Rien ne peut m'arrêlcr dans ma résolution. Le pauvre homme n une fennue et sept enfants. Soyez charilalile [tour eux eu mémoire de moi. »

Le capitaine et l'enseigne savouraient lui bon vin de Bordeaux pendant que Fatlnua lisait celle lamonlable missive.

« Grand Dieu! s'ccria-t-clle. partez, |)artez, hâtezvous; Frédéric! Noyé. L'étang au bout de... »

Elle ne put en dire plus. Elle s'évanouit.

Les deux oiTiciers ([uittèrent à regret la table, qui leur plaisait fort, pour s'en aller à la recherche d'un écervelé qui ne les intéressait nullement.

L'enseigne, cependant, se dirigea d'un pas raj)idc vers l'étang.

« Pas si vite, lui dit le capitaine. C'est malsain de eoui'ir après dîner; et, si ce coquin d'étudiant reste au fond de l'eau, cela ne m'empêchera pas du tout de dormir.

— C'est juste, » répondit liriskett en ralentissant sa marche.

Chemin faisant, les deux camarades virent leur ami le major fumant un cigare à sa fenêtre, et pensèrent qu'ils devraient le consulter en buvant avec lui un verre de liqueur.

Pendant cette conférence, Fathma, relevée de son évanouissement, s'écriait avec angoisse :

« Ils ne reviennent pas. O ciel! sauvez Frédéric.

70 A LA VILLE ET A LA CAMI'AtiNE

Anne, ma sœur Anne, monte au haut de la maison et

dis-moi si tu ne vois rien venir. »

Aime monte jus(ju'au grenier, et crie à sa sœur : « Je vois le petit domestique du docteur Drench,

qui porte une ordonnance et une médecine à miss

Molly.

— Clière Anne, ma chère sœur ne vois-tu rien venir?

— Je vois un tourbillon de poussière — non, un troupeau de moutons; non, c'est la malle-poste arrivant de Londres au grand galop. Il y a trois voyageurs sur l'impériale, et le conducteur remet un paquet à la servante de Mrs. Jenkin.

— Regarde encore, chère sœur.

— Je vois un rassemblement, un brancard, un]bedeau, une troupe d'enfants. Bonté de Dieu, qu'est-ce (pie cela? »

Et Anne descend précipitamment et vient se mettre à côté de sa sœur, à la fenêtre du salon. Dans la rue défile le rassemblement qu'elle avait vu de loin j)ar la lucarne du grenier.

D'abord le bedeau écartant une bande de galopins, puis un brancard porté par quatre "houmies et sur ce brancard, Frédéric, ses vêtements collés sur son corps, l'eau ruisselant de ses cheveux, la figure mortellement pâle. Cependant il n'était pas mort, et en passant d(!vnnt Mme liarbebleue il jeta sur elle un regard qui lui alla jusqu'au cœur.

Derrière le funèbre cortège venait à pied Sambo. Ses vctemenls étaifut, cihihiuu' ceux de son nuiîlic, tout

MAiiAMi: i; \iii;i'.i!M;ri; 77

ti-ompôs. Il j(>ta Mussitùl, un regard à la (rcMiihlanhĩ vciivo, un regard lorrihlc, en lui montrant du doigt le l)rancard.

Thomas, le valet de pied, reçut l'ordre d'aller immédiatement demander des nouvelles du pauvre étudiant. A son retour, il raconta que Frédéric s'était précipité avec Sambo dans l'étang et ((u'on avait eu beaucoup de peine à le i-épêcher. 11 venait de se m(!ttre au lit, après avoir bu une pinte de J)etit-lait, et il était en assez bon état.

« Dieu soit loué ! » s'écria Fathma en donnant à Thomas, pour le remercier de ce bon renseignement, une pièce de sept shillings.

Elle se sentait l'âme soulagée, et elle se mit à table pour prendre le thé.

« Quel homme de cœur ! murmura-t-elle, et quel malheur qu'il soit si laid ! »

Pendant ce temps, les deux officiers étaient restés chez le major, savourant son flacon de liqueur.

« Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin , disait Barbenoire. Ce Sly, ce mauvais garnement, n'aura pas le courage de se noyer. »

Puis il revint avec son ami près de MmeBarbebleue, ne sachant ce qui s'était passé, et lui dit hardiment :

« Nous avons en vain fouillé l'étang. Pas le moindre vestige de M. Sly; et les pêcheurs nous ont affirme que, de tout le jour, ils n'avaient point vu le neveu du docteur.

— Impudente fausseté ! s'écria Fathma. Comment pouvez-vous ainsi vous jouer des sentiments d'une

femme respectable sans prolecion? Aile/, homme sans cœur, vdiis êtes l'ail j)our rauioiir d'une Dorothée Coddiiii. »

Elle prononça ce nom de Coddlin avec un accent sarcastique qui déconcerta totalt^ment le capitaine, et elle quitta la salle.

O vous, j^entils lecteurs, (pii ('onnaisscz le cœur des femmes, vous n' imaginez j)as qu'un ètie raihi! et sensible puisse passer impunément par les événements que nous venons de passer, subir tant d'explosions de passion, tant de violentes douleurs, tant d'éclairs lumineux et de lucuu's sinistres. Non. La souffrance tue comme la joie. Le boulon de rose péril par l'ardeur du soleil, connue i)ar le v(Mit froid. « Le cœur, dit Mis. Sigourney, est une douce et délicate chose ; le cœur est un luth avec une corde saisissante et un souffle aérien... » Tel était le cœur de Falhma. Toutes ses émotions ébranlèrent son système nerveux. Son habile médecin, le docteur Glunbar, lui prescrivit le repos et le sel volatil.

Ne devait-ell(! j)as être énme jusqu'au fond de l'âme en songeant qu'elle était si ardemment aimé(^ que Frédéric avait voulu deux fois mourir j)our elle? Oui, elle était très touchée de; l'amour, des vertus cl des douleurs de l'étudiant. Mais il était si laid, si horriblement laid, qu'elle iw pouvait s(! résoudie à l'épouser.

Elle fd, venir le, doclnr, cl lui dit :

« J'ai une giande eslinu! poui' votre neveu. Mais ma résolution est prise. Je veux rester fidèle à la mémoire du noble époux dont vous voyez là, sous mes fenêtres,

MAIIA.MI. IIAIUIElil.LirK 7!)

le monument. Laissez mon ()iuvie cœur en j);iix. Il a tk^à souffert plus que d'autres ne pourraient souffrir. J(^ veux reposer près de cette enceinte sacrée, juscpî'à ce que Ton me mette dans celte tombe, à côté de mon cher Barbebleue. »

En descendant au cimetière, elle l'emarkna que les plantes qui entouraient le précieux mausolée étaient en mauvais état. Elle se dit qu'elle avait eu tort de ne pas les examiner plus tôt, et reprocha vivement au bedeau de les avoir négligées.

Le brave homme, ayant reconnu sa faute, se mit à l'œuvre pour la réparer. De plus, comme il avait la clef du caveau, il y entra pour nettoycîr les lombes (pii y étaient enfermées.

Le lendemain, Fathma apparut au déjeuner, pâle et défaite. Elle avait passé une mauvaise nuit; elle avait eu des rêves affreux. Trois fois, à minuit, une voix l'avait appelée.

« Bah! dit la sceptique Anne, un effet nerveux. »

Au même instant, Thomas vint annoncer que le bedeau était dans l'antichambre avec une figure étrange. Dès le matin il errait autour de la maison, et demandait à voir Mme Barbebleue.

« Faites-le entrer, » dit-elle avec un triste pressentiment.

Il entra, tout échevelé, pâle comme un mort, et, tombant à genoux devant Fathma :

« Hier, dit-il, selon les ordres que vous m'aviez donnés, j'ai repiqué les plantes languissantes, puis j'ai ouvert le caveau; j'y suis descendu avec le sacristain.

S(1 \ 1 \ VII.IJ-: KT A LA CAMI'ACM-;

Tous deux nous avons nettoyé les tombes et poli les plaques qui les décorent. Puis nous sommes sortis; et, comme je voulais corriger deux enfants qui jouaient sur une tombe, je me suis aperçu que j'avais oublié ma canne. Le sacristain m'avait quitté, et je n'osais redescendre seul dans le caveau. Ce matin, ayant retrouvé mon compagnon, je l'ai emmené avec moi, et qu'ai-je vu? Le cercueil de M. Barbebleue renversé, et ma canne brisée en deux morceaux. Les voilà.

— Enlevez-les! enlevez-les! s'écria Fatlima avec effroi.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Anne. Tout simplement que quelqu'un a remué le cercueil et cassé la canne.

— Quelqu'un? » reprit le bedeau en promenant un regard effaré autour de lui.

Puis tout à coup il s'écria d'une voix terrible : « Le voilà ! c'est lui! Oui, ajouta-t-il en désignant du doigt le portrait de Barbebleue, voilà l'homme que j'ai vu, la nuit dernière, se promenant autour de; son monument; puis il s'est arrêté à la porte de fer du caveau, et à l'instant cette porte, que je venais de fermer à double tour, s'est ouverte devant lui.

— Peut-être, murmura sœur Anne, lui aviez-vous donné la clef?

— Elle ne me quitte jamais. La voilà! s'écria le bedeau; je ne veux plus m'en servir. »

Et il la jeta par terre.

« A quelle heure, demanda Mme Barbebleue, vousest-il apparu?

— Vers niinuil.

— C'est à celte heure-là aussi (juc j'ai entendu la voix.

— Quelle voix? demanda sœur Anne.

— Une \oix qui m'aj)pclait : Kallnua! Falhiiiiii ! Fat lima!

— 11 ne m'a pas parlé à moi, reprit le bedeau. 11 m'a seulement l'ait un siunc. J'ai vu qu'il secouait la tête et j'ai vu ondoyer sa]arl)e.

— Bleue? nuu'mura Fathma.

— Parfaitement bleue, aussi vrai que j'ai une àmc à sauver. »

Le médecin l'ut immédiatement appelé. Mais à quoi pouvaient servir les médicaments en une telle crise morale, quand les morts sortaient de leurs tombeaux? Le docteur Sly apporta à la malheureuse veuve ses consolations. Il croyait aux esprits. Il raconta que sa grand'mère était apparue à son grand-père plusieurs fois avant qu'il se remariât.

« Mais, dit Fathma, s'il m'apparaissait à moi quand je serai seule, je mourrais de frayeur. »

Sly répondit :

« Ce qu'une femme dans votre situation a de mieux à faire, c'est de prendre un nouvel époux. Le premier ne la poursuivrait plus. »

Le rusé docteur ayant prononcé cette sentence se retira, en songeant avec une joie secrète que la belle héritière en viendrait

au mariage qu'il souhaitait.

Elle y songeait, en effet, et elle se disait :

« Ccrlainement, le capitaine serait un meilleur pro-

82 A LA ViLLi; KT A LA CAMI'AGM': .;

tecleur (|iic son rival IV'liuliaiit. Mais le pauvre éliidlaiit se
tuerait jxiur moi, et le eapitaine ne nie donnerait pas une telle
preuve de sa passion. 11 a aimé, il aime peutêtre encore Dorothée
Coddlin. Ali ! Dieu! comment tout cela finira-t-il?

Elle "alla se coucher toute tremblante, et à minuit, elle enten-
dit crier : « Fatlmia! Fathma! Fathma! » Les portes s'ouvraient et
se lermaient avec Tracas; les sonnettes étaient toutes en mouve-
ment; les servantes montaient et descendaient les escaliers avec
des exclamations de terreur. Thomas, éliaré, déclarait qu'il avait
trouvé sm- le parquet, hors de son fourreau, l'épée du défunt, et
sa miniature retournée contre la muraille.

« C'est quelque tricherie, disait l'incrédule Anne. La nuit pro-
chaine, j'irai, ma sœur, coucher dans votre chambre. »

Quelle nuit terrible ! Le vent courbe en mugissant les vieux
arbres qui entourent les vieilles églises et fait craquer les fenêtres
de la chambre à couclir. Par ces fenêtres, on voit les tombes du
cimetière, sur lesquelles la lune projette une lueur blafarde, et les
ifs qui, dans un mélange d'ombres et de lumières nocturnes, ap-
paraissent avec des formes fantastiques. A minuit, drelin, drelin;
toutes les sonnettes secouées par un ressort invisible, et clic-clac,
toutes les portes qui s'ouvrent cl se ferment avec fracas. Puis une
voix crie :

« Fathma! Falhma! Fathnui! regarde, regarde la londjc, la tondje. »

Elle regarde. La porte du caveau est ouverte, et à la clarté de la lune apparaît Barbebleue, tel «pi'il était

MADAMi; i;\i;i;i.i.i.K S3

ri'')rcsentc dans son giind poilrail, avec son nniforiic et sa longiK^ harho azurée lldllaïl snr sa poilriiie.

Sd'ur Anne voit connne sa stvuv celle linièhie vision, elnous n'essayerons pas di; décrii'e leur (erreur. CJose singulière, Plio-mas, le valet de pied, qui couchait dans une mansarde au-dessus de la cliaud)rcde sa maîtresse, déclara qu'il avait veillé toute la nuit et n'avait rien vu et rien entendu.

« Mais pourquoi, se disait la malliein'euse veuve, pour(|uoit tout ce mouvement? Pourquoi est-il agite dans sa tombe? Que me veut-il? »

Thomas, en ces graves événements, avait une idée qu'il communiqua au sommelier, lequel en fit j)art à la feunne de charge, et celle-ci la confia à la femme de chambre de madame. Cette idée, c'était de consulter un habile homme, un sorcier, bien coïmu de Thomas. 11 avait prophétisé le mariage d'un de ses cousins. 11 avait guéri tout un bétail frappé d'un mauvais sort. Il pourrait évoquer les csj)rits et les faire parler.

De la cuisine à l'office, de l'office au salon, l'idée de Thomas arriva à Falhma, qui d'abord la rejeta connne une sottie erreur, puis rélléchit, puis enfin se détermina à consulter le nécromancien. Elle voulut aller le voir elle-même dans la sondjre rue où il deuieuiat, et le soir, elle y alla accompagnée de sa sœur, (jui, en

une si chanceuse entreprise, ne voulait pas l'abandonner. Thomas les Ç'Jiudisait, une lanterne à la main.

Ce qui se passa dans cette mystérieuse entrevue, on ne l'a jamais bien su. Le fait est que la nuit suivante tout fut paisible dans la maison. On n'entendit aucune

,s4 A 1 A Mii.i; i:t a la (;a.mi'A(;.m-:

voix sépulcrale et on ne vit aucune apparition dans le cimetière. Fathnia attribua cette heureuse tranquillité à une branche de romarin que le devin lui avait remise et à un l'er à cheval qu'elle avait, selon les instructions de ce même devin, jeté près du caveau des Barbebleues pour les obliger au repos.

Le lendemain Anne, en allant chez sa couturière, rencontra un gentilhomme dont nous avons déjà fait mention, le jeune enseigne Brisketl, et, s'il faut dire la vérité, elle le rencontrait chaque jour de la semaine.

« Eh bien, lui dit-il, quelles nouvelles du revenant? Les cloches ont-elles encore sonné, et M. Barbebleue est-il encore venu épouvanter sa veuve?

— Ne plaisantez pas, répondit Anne gravement. Grâce à la science d'un sorcier, le défunt ne sort plus de sa tombe, et ma sœur a appris des choses incroyables. Elle a même vu l'homme qu'elle doit épouser.

— A-t-il des favoris noirs et un habit rouge?

— Non, répliqua la gentille Anne en soupirant. Il a des favoris rouges et une robe noire.

— Elle ne peut épouser ce coquin de Sly.

— Holà! dit Anne avec un nouveau soupir, le capitaine n'a plus rien à espérer. C'est à lui à se pendre.

— Auparavant, il coupera le col de ce maudit Sly.

— La chose, reprit Anne, n'est pas encore décidée. Ma sœur ne peut se résoudre à se marier avec l'étudiant. Elle ne s'y décide que par un ordre décisif. Son mari sera évoqué par le sorcier. Il se montrera à Fathma et lui désignera son second éjoux, probablement Frédéric.

— (i'esl imc ;il)(iiiiiialtli' trorii|)(ii' », s'éci'i;i r.iiii (lu capitaine.

Mais Anne était encore sous Timpressinn de l'iiffroi (luClle avait ressenti. Elle croyait au revenant et elle (lit en secouant tristement la tête:

« C'est cette nuit que l'ai-rèt viendra du tombeau. »

A minuit, trois personnes sortaient de riiùtel de Barbebluc et pénétraient dans le cimetière.

« Évoquer un mort, disait le sorcier est chose grave. Le faire parler, c'est terrible. Songez, madame, que cette curiosité a souvent eu de funestes l'ésultats. J'ai connu un nécromancien arabe (jui, pour avoir voulu faire parler un espi'it, est tombé mort sur-le-champ; une autre personne est restée sourde et muette; une autre...

— N'importe, répbqua la jeune veuve, je veux le voir et je veux l'entendre. Ne l'ai-je déjà pas vu et entendu ?

— Oui; mais quand vous l'avez entendu, il était invisible, et, quand vous l'avez vu, il ne proférait pas un mot. Avez-vous au

moins bien déterminé la question que vous voulez lui faire? Les esprits ne souffrent pas l'irrésolution. J'ai coimu un homme qui hésitait et qui fut précipité...

— Je voudrais, balbutia Fathma: je voudrais demander...

— Avec (pii, lui unuMiun-a Anne, vous devez vous remarier. »

Fathma rougit et serra la main de sa sœur sans répondre.

xr. A i,A VII. i.i; i;t a i.a cami'acm-;

Nulle étoile, nul rayon de la lune ne luisaient dans les ténèbres. Les deux femmes avec leur compagnon trébucliniunt à clmcjue pas sur les tombes. Un liibou gémissait sur la tour de l'église ; un chien aboyait dans une rue voisine; un coq comnien-railà chanter.

« Êtes-vous bien décidée? demanda le nécromancien. Répondez oui ou non.

— Viens, dit Anne, retournons à la maison.

— Non, réj)li([ua Falhma ; je veux tenter l'épreuve, dussé-je en mourir.

— Eh bien, dit le sorcier, voici la porte du caveau; mettez-vous h genoux. »

Les deux sœurs obéirent.

« Voulez-vous voir d'abord votre premier mari ou le second?

— D'abord Baibebileue. Je saurai par lui si tout ceci n'est pas un jeu, si vous avez vraiment le pouvoir que vous vous attribuez.

»

Alors le sorcier commença une incantation en des termes incompréhensibles, que nul mortel ne peut répéter. Puis il appela JJarbcbleue, et I)nrbel)l(!U(! ne répondit point. On n'entendit que le souffle du vent dans les arbres et le cri du hibou sur la tour.

Nouvelle incantation et nouvel appel. Le coq chanta, le chien hurla; un gardien de nuit annonça l'heure. Dans le caveau retentit un gémissement, puis une voix dit:

c((Jiii m'appelle? »

Agenouillé devant la tombe, le nécromancien fit sa troisième évocation. Alors, de divers côtés du cimetière

MAiiAMi: iiAi;i;i;i;i'; s?

(les figures lilanclics. sciiilhlcds à dos spectres revclus ele Il-mus lincuiils, se iiiiiniit on silence autour du groupe aicnouillé devant le monument funèh'e.

Tout à coup, la porte du caveau s'ouvrit, et à un jet de lumière ijleiiâtre, on vit llarbebleue, revêtu de son uiiiiforme. Iiiandissanl son épée et roulant autour de lui des regards llandioyanis.

« Parlez à présent, dit le nécromancien àFathma: parlez, ou vous êtes perdue. »

Mais, pour la première fois de sa vie, Fallima ne pouvait prononcer un mot, et sœur Anne était glacée, de terreur.

F.arlteltlcue s'avança hors du caveau, en disant d'une voix ibri-niidable :

« Fathma, Fathma ! pourquoi m'avez-vous appelé? »

Et voilà que soudain son épée tombe sur le sol. Lui-même tombe à genoux, et s'écrie en joignant les mains:

« Grâce, grâce! ayez pitié ! »

Les six spectres venus du l'ond du cimetière s'approchent de lui.

« Grâce ! dit-il encore, ayez pitié !

— N'ayez peur, » murmura un de ces spectres à Anne.

Et elle reconnaît la voix deBriskett.

Mme Barbebleue reconnaît aussi la voix de celui qui lui adresse quelques mots courtois.

Les deux galants spectres aident les deux sœurs à se relever, les deux autres s'emparent du faux Barbebleue.

Le nécromancien s'enfuit à toute hâte. C'était le ré-

ss A i,\ VII. m: kt a i.a <;ami'A(;M':

«nssoiir du Uic'àlre, et le terrible revenant était tout simplement Frédéric. Il s'était fait une belle barbe postiche. Thomas lui avait prêté les habits de son maître, et c'était ce même Thomas qui faisait claquer les portes et vibrer les sonnettes.

Le malheureux Frédéric, si cruellement déçu dans tous ses stratagèmes, alla cacher sa honte et ses regrets dans sa chambre d'étudiant, à Londres, et ne pensa plus à étudier.

Bientôt Falhma apprit que l'histoire de Dorothee Coddlin n'était qu'une affreuse imposture. Après cette découverte, plus

l'icn ne l'empêclKiit d'épouser le beau capitaine, et sa sœur, en même temps, se réjouit d'épouser raiiiiablc enseigne Briskett.

Ainsi finit l'histoire dont la première partie nous a si vivement émus dans notre enfance.

LE MIROII!

NOUVELLE DANOISE

PAR M. L. BUDDE

Au fond de la provincn, an delà d'un grand lac, il y avait dans un humMc village une vaste habitation autour de la(|ucll(' on voyait de vertes prairies et des champs de blé, et tout ce qui peut aider au bien-être et à la sécurité de la vie.

C'était l'unique domaine considérable de la paroisse, et son propriétaire, M. Lassen, avait aussi une importance unique.

Gros, gras, fleuri, heureux en toutes ses entreprises, il s'était habitué d'année en année à se considérer comme le centre de gravité autour duquel devait se mouvoir, selon les lois de l'équilibre, tout ce qui l'entourait.

Sa femme était une de ces douces, généreuses créatures (|ui ne demandent qu'à se donner. Elle ne voyait rien au-dessus de ce glorieux maître. Elle adoptait respectueusement toutes ses opinions et se faisait un précieux devoir de se conformer à tous ses penchants.

W'I \ I \ Ml.l.i; 1,1 A l\ CAMI'ACM'.

u C.'fsl |tiir lui, disail-elle, que nous vivons. Il ImiiI donc nous nj))li(|uer à lui rendre la vie agréable. »

Lassen se félicitait d'avoir épousé la boinie Marthe, qui lui était si dévouée, et se laissait lian(|uillenient choyer et soigner.

U jouissait d'un grand nombre de privilèges tout à fait i)ersoniels. A chaque repas, des mets d'une saveur particulière et des vins de choix lui étaient exclusivement réservés. Quand il faisait sa sieste après diner, tous les domestitiues prenaient des chaussons de lisièie s'ils devaient passer près de sa chaudjre. S'il avait un accès de mauvaise humeur, toute la maison était consternée. S'il éjirouvait quelque contrariété, il gourmandait aussitôt plusieurs de ses gens, ce qui prouvait bien la justesse de son luécontentenient. Un jour, il avait mal aux dents, lui (jui n'était jamais malade. Quelle inconcevable rigueur du sort! A voir sa stupéfaction el l'euibai-ras de son entourage, on eût dit que la nature était bouleversée.

Dans le village comme dans son domaine, Lassen était un personnage de premier ordre. H avait de rargenl. Il j)ossédait \ui fructueux domaine sans hypolhè(pit', sans redevances. Il payait à lui seul |)lus d'inij)(jls que tous les ii.ihitails de In |)aroiss('. Pour un tel honnne, ne devait-on J)as avoir la j)lus |)arfaite âvï-vrence? Il jouissait de cette déférence à tout instant. S'il s'agissait de procéder à une élection, de réparer un chemin, de mettre un nouveau poêle dans la maison d'école ou de jjrendre (pielque autre grave détermination, on attendait (pic Lassen eût parlé, et (juand il avait j)arlé, tout cl.iil dit.

i.i; Mii'.diit 'JTt

liCS questions (riiilôirl, piihlic ri, (riiih-icl inivr, t'I.iit'iil |t;ir
lin i("S(»liu's. \J\\ ;ni(uni! occasion, le ricliu j)i'(i|tii('l;nrt; ne
pouvait se lioniprr. Sa grandeur et son anloile s'cicndaient siu'
lonle la |)aroissc. Ce (|ui (existait au delà, il iiavait point à s'en
occuper et ne s'en occu|)ait nulleniont. Oue si parfois la nouvelle
do quehpie révolution d'un autre pays arrivait jusqu'à lui, il j)id-
nonçait sur cet événement une de ses sentences, et dès lois la
chose était jugée. On no devait plus en parler.

Ainsi, il était airivé à l'ago mûr, plus heureux, assurément,
(|u'un roi; car il n'avait point à craindre nn attentat ni un houle-
versenient. Son trône reposait sur une hase solide, l'ctit, à la véri-
té, était son royaume. Mais qu'importe? C'était son monde tout
entier. Ou ['prouvait un sentiment d'orgueil et do satistaction à le
voir passer dans le village avec sa belle tenue et sa supériorité. Il
semblait l'ait pour être le modèle de riionnue et l'exenqile de son
prochain.

« Connais-toi toi-même, » dit un ancien philosophe. Poui' se
connaître et se voir toi qu'il était, Lassen mrait dû se regarder
dans un vrai miroir. Mais, comme la plupart des souverains, il
n'avait que des miroirs idèles en apparence, trompeurs eu réalité,
des miroirs |ui, en s'inclinant devant lui, amplifiaient ses qualités
>ii atténuaient ses erreurs.

De jour en jour, il en était venu ainsi à se consilérer comme un
hoinine parfait de toute façon, et à se croire pleinement eu droit
de gourmander à droite et i gauche les pauvres gens qui ne pou-
vaient avoir la même perfection. Ses doniestiques lui semblaient
tous

'li A i.A Vil. m: i;r a i,a cami'acm;

ii'iiplis lit; (U'iauls. Un grand lutiil^rc de maîtres du maison ('prouvent la même rigoureuse impression. Mais le sagacc l.assen fit une autre remar(|U(' (jui lui était plus seiisil)le. Il avait mie lille uui(|U(; qui, dès son bas âge, a|t|H il (pTclle devait dévouer toutes ses pensées à son père, et rester uniquement oecupée du bien-être de son père. Cejiendanl, lors(ju'elle grandit, la docile Ida, elle s'abandonna j)eu à peu à des rêveries oiJ son vénéré père n'avait pas la première place.

Elle s'en allait J)nr la pensée au delà du grand lac, vers la capitale, dont cl le n'avait (ju'une vague noti(Uî, vers un jeune homme (pie bien elle connaissait. Il avait été le compagnon de son enranre. Elle l'appelait son ami CJiristian. 11 avait (juitté le village pour entrer au gymnase, puis à l'Université, et, à la lin de son cours de droit, il avait été appelé à un honorable emploi dans un ministèie.

Dans sa nouvelle situation, Christian se souvenait aussi du passé. Il avait revu avec une émotion de Cd'ur la belle et gracieuse Ida.

Un jour, après divers préliminaires, il vint résolument la demander en mariage. M. Lassen éprouva une singulière surprise en songeant (pi'un étranger pouvait tout à couj) prendre un liaiil rang à côté de lui dans sa maison. Il n'était j)as Halle non j)lus de donner sa lille à un bureaucrate; il aurait j)réréié un propriétaire.

Mais elle aimait Christian; il se dit (jue la vocation de la lemme était de se consacrer à son époux, et il accorda généreusement la sanction rpii lui était demandée, et bientiH on lemanpia dans r;illitude et le langage du jeune mari un liiand changeuieut. .lusipi'au

! i; Mlliollî !i5

jour décider, il s'etMil iiiuiliic pli'iii de l(tiiiceir, de drlV'it'iicc, de rcs[]e(*l envers son Iteau-père. Après les noces, (luelle dift-V'ionce ! Souvent lorsque Lassen, avec son assurance lialiiluelle, exprimait sa pensée, Christian n(! craignait pas de Iraliir, par Texprcssion de sa physionomie ou [tar ses yestes, son dissentiment. Il en vint même à la l'ornielle contradiction et, chose plus grave, il entreprit de soutenir ses idées par des arguments. Et Lassen ! Il lui suffisait d'émettre simplement son opinion. Elle était dans toute la paroisse acceptée sans réplique.

Christian ne comprenait pas un tel privilège, et, dès qu'il était entré dans la controverse, il s'animait, s'échauffait et développait jusqu'à leurs dernières limites ses raisonnements et ses objections. Sa belle-mère, dès qu'elle se trouvait seule avec lui, en vain lui adressait de vives remontrances ; en vain aussi sa jeune l'emme le conjurait de garder pour lui ses démonstrations. Parfois, il promettait de se maîtriser et de s'amender. Puis bientôt, par l'effet peut-être de son éducation de lé'ûste, il se lan(;ait audacieusement dans de nouvelles discussions. Peut-être aussi se sentait-il blessé parce que souvent on lui rappelait la distance qu'il y avait entre le maître absolu d'un beau domaine et un simple employé de ministère. Enfin les choses en vinrent à ce point que le beau-père et le gendre étaient l'un en face de l'autre connue la poudre et le feu, et qu'ils devaient être séparés par une grande masse d'eau.

« Quel bonheur de revoir le vaste espace, de respirer le grand air après avoir vécu dans la lourde atmo-

<)6 A I.A VILLi; KT A LA CAMI'AG.NK

sphère d'un étroit appartement ! N'est-ce pas, ma bien-aimée, vous appréciez ce changement ? »

Ainsi (lisait Christian à Ida en se promenant avec elle sur le bateau qui le ramenait à sa demeure, Ida fixa un long regard sur la c(Mc, qui peu à j)eu, au loin, disparaissait, puis se retourna vers son mari et s'appuya avec joie sur son bras.

« Non certes, je ne lui céderai pas. Voilà ce dont il sera convaincu, s'il s'avise de revenir. Mais le mieux est qu'il ne revienne jamais. »

Ainsi disait le propriétaire à sa femme quand il se trouva seul avec elle; et la douce Marthe songeait avec tristesse à sa fille, qui s'en allait si loin ; puis réfléchissait qu'elle devait être plus que jamais occupée de son mari, lui faire préparer un plus grand nombre de mets choisis, et protéger plus soigneusement son sommeil.

Cependant, les mois et les années s'écoulaient, et, le soir, quand Marthe est seule avec son mari, dormant sur un canapé en attendant (qu'il se mette au lit, elle se sent (quelquefois troublée dans sa tendresse conjugale. Elle ne pense plus uniquement au vénéré propriétaire; elle pense à sa douce fille qui ne revient pas, et au petit garçon que cette chère fille a mis au monde et qu'elle voudrait tant voir. De l'opulente maison de Lassen, des quantités de corbeilles pleines de fruits on d'autres j)rdnctions clunupétrcs partent mystérieusement pour la ville lointaine, connue de muets témoignages des sentiments que la craintive Marthe n'ose exprimer, car le rigoureux propriétaire ne pouvait sans colère enlendre seuleini;nt prononcer le nom de son gendre.

I.K Ml lui m 'M

El voilà (ju un jour loule l:i |iaroisse est eu fuioi. riïo cluiiso (le posle conduil(> par un coclier eu livrée traverse le village et s'arivie à la poi'te de Lasscu. De cette voiture descend un enrant de ((ualre à cinq ans et une jeune ienuiie. Tous les gens de la maison accourent avec curiosité, et à cette curiosité bientôt succède un sentiment de douleur et (reffroi. La jeune i'emme, qui est la sœur de Christian, raconte qu'une épidémie a éclaté dans la capitale. Ida en a été atteinte. Dans sa souffrance mortelle, elle a voulu préserver son lils du même péril ; elle a voulu (pi'il fût amené chez ses grands parents.

Alors il se lit dans le ((eur de Marthe un grand cliangement. Elle ouhlia le mari qui, depuis tant d'années, avait été l'objet constant de ses tendres attentions. Toutes ses pensées se fixèrent sur sa (ille. Pâle et tremblante, elle avait écouté le récit de la jeune voyageuse; soudain les larmes jaillirent de ses yeux, et il semblait que ce flot dégageât une puissance de volonté longtemps comprimée.

« Je vais partir, dit-elle ; je veux aller au secours de ma tille. »
^

Lassen se promenait gravement de long en large dans sa chambre. En entendant ces mots, il s'arrêta stupéfait. Etait-ce bien sa feuune, sa femme toujours si humble et si soumise, qui, subitement, osait formuler une telle résolution? Il était parfois assez avisé et ne doutait pas de la rectitude de son jugement dans les occasion^ les plus difticiples. Mais cette soudaine volonté de la craintive Marthe lui eideva sou assurance.

'js A LA VILLE ET A LA CAMI'AG.NE

« Une épidémie, jjalbutia-t-il, une maladie conta gieiisc.

— Peu m'miporlc, rei)rit Marthe. Il y a des amices que je n'ai vu ma fille. Elle est malade ; je veux aller près d'elle et la soigner eomme je la soignais dans son enfance. Je veux m'établir près de son lit, et si je ne puis la sauver, je lui fermerai les yeux. Son fils restera ici. Soyez bon pour lui. Pensez à sa mère. »

En parlant ainsi, la bonne aïeule prenait le petit garçon dans ses bras et le serrait vivement sur son cœur; puis elle alla faire ses préparatifs de départ. Son mari, tout troublé, la suivait du regard en silence, ne sachant (juc dire. Un instant après, la chaise de poste, avec son cocher en livrée, traversait de nouveau le village, emmenant Mme Lassen à la rade où elle devait s'cm-

Son mari continuait à se promener tristement à travers son salon, et dans un coin, sur un escabeau, était assis le petit gart^on, qui le regardait avec de grands yeux étonnes et semblait étudier tous ses mouvements.

Sans qu'il s'en doutât, le superbe jpropriétaire était en ce moment curieux à étudier. A l'étonnement manifesté par sa physionomie succédait une, expression de dépit, de chagrin, puis de consternation. Ce (pi'il n'avait d'abord entrevu (pie d'une fa(;on un peu confuse lui apparaissait i)eu à peu clairement. Sa fennne s'était vraiment émancipée. Sa femme, sans lui avoir demandé la permission de partir, s'en allait à présent loin de lui. Ses domestiques n'étaient occupés (jue de ce départ subit, et lui, le maître, lui (pii décidait tout, ordonnait

I.i: MIIUIII! |):I

total, on It! I.iissail seul. ,l;iiii;iis il n'avait ou l'idée d'un tel abandon, et plus il y songeait, plus il se sentait attristé et oïïensé.

Sa léninio ne devait-elle pas s'inquiéter de lui avaiil tout? Sa iille était malade, e'est vrai: mais lui, ne pouvait-il pas aussi toud)er malade? Il se mit à tousser et à craelie eoumie s'il se sentait déjà j)ris à la gorge, et songea qu'il était honteusement délaissé.

« Seul avec cet enfant, murmurait-il ; que vais-jc en l'aire? Faudra-t-il (jue je le lave et rhabille? Ce gargon me déplaît. Il est là assis comme un employé de bureau. Son père était assis de même quand il se préparait à me lancer son torrent d'arguments. lié! Martin, que lais-lu là? A quoi songes-tu? »

A cet appel, l'enfant se leva brusquement et, se dressant de toute sa hauteur et plongeant ses mains dans ses poches, se mit à se promener de long en large dans le salon et à. cracher comme son grand-père.

« Eh bien! s'écria Lassen en colère, en voilà un gaillard bien élevé. C'est sans doute ton père qui t'a donné ces belles habitudes
1 Mais ici, mon gar(,'on, il faudra en prendre d'autres. »

L'enfant, sans rien répliquer, s'arrêta; mais il y avait sur ses lèvres et dans son regard une exj)ression de nudice et de secrète ironie. Le mouvement de ces lèvres, la lixite de ce regard eud)ar-rassaient et irritaient le vénérable propriétaire. Il ne pouvait ce-|)endant, en conscience, s'euq)orter contre un enfant qui se tenait en silence assis sur son escabeau, et il sortit pour faire tomber sur quelque autre innocent

le poids de sa colère et envoyer un de ses yens près de Martin.

Après celte première entrevue, il était convaincu (pf il y avait dans la tête de son petit-fds quelque déransenient, soit par un défaut de nature, soit par l'elTet de l'éducation. Pour s'épargner de nouvelles contrariétés, il voulait l'abandonner aux soins de ses gens et s'occuper de lui le moins possible.

Bientôt, il aurait à subir bien d'autres ennuis. Par le départ de sa femme, tout était dans son logis désorganisé. De jour en jour, il constatait avec douleur qu'elle avait manqué :i tous ses devoirs en s'en allant. Il n'était plus soigné connue il l'avait été, comme un homme de son importance devait rèlre. Ses repas n'étaient plus servis réf^ulièrément comme par le passé. Ses mets favoris étaient préparés avec une telle négligence, que, plus d'une fois, il fut obligé d'y renoncer et se leva de table avec une juste indignation. Enfin sa sieste n'était plus protégée. On marchait près de lui sans précaution, lise lcvait^'pour réprimander le maladroit qui l'avait réveillé et ne pouvait plus sans peine se rendormir. Quand il était en colère, quand il gourmandait ses gens, la (idèlc Marthe n'était pms là pour le soutenir et lui donner

raison.

Fallait-il dans toutes ces souffrances être obligé encore de prendre soin d'un sot enfant? Non, le pauvre délaissé ne jiouvait accomplir une telle tâche. 11 voulait l'abandonner à ses gens.

Mais ce n'était pas chose facile. L'enfant semblait èlre allirè d'une faroiï irrésistible vers son aïeul. Il le sui-

1 1; Mii;iiii; loi

v;ul. parloul coiiiiiiio son oiuhic en lixaill siii' lui un ivi^iird scrutateur.

((l'oni"(noi (l(»iic. lui dit Lassoii avec impatience, cs-Im lou-joiis sur mes iaionsV

— l*(Mir(|uoi, i^i'aii(l-p(''i'e? rt'pli(pia Martin, parce (pie c'est si j)laisaiit de le voii! »

Lassen n'était nullement satisfait d(! celte réponse, et à tout instant son petit-lils le surprenait désagréablement par un air sardonique. Cependant, il se rappelait ces dernières paroles de sa femme : « Prenez-en soin, pensez à sa mère. » Et il tâchait de réprimer son mécontentement.

Mais voilii ([u'un joui", à fable, Martin enleva l'assiette que la domestique allait présenter à son maître, et, la tenant des deux mains, s'écria :

« C'est à moi, je la veux. »

Le grand-père se fâcha, et l'enfant posa franqmillement ses-coudessurlalable, puis, avec un gestede dédain etune expression de mauvaise humeur, repoussa son assiette.

Ainsi fait Lassen (piand il est mécontent des mets qu'on lui a servis; mais il n'admet pas rpic le petit prenne la même liberté.

« Polisson! s'écria-t-il, tu as grand besoin de sévères leçons. Qu'on l'emmène! Je ne veux pas le voir tant (ju'il n'aura pas une meilhnu'e attitude. »

Martin sortit, un peu confus de la réprimande, mais assez satisfait cependant de sa singerie.

Quel(|ues jours après, son aïeul, voulant faire sa sieste, le trouva éMendu sur son canapé, dormant et ronflant.

IO'J A LA VII.Li; ET A LA CAMI'AGNi;

Réveillé par le bruit qu'il a entendu, l'enCant se lève et dit d'un ion de colère :

« Silence! Ne savez-voiiis pas qu'à cette lieurc j'ai]]esoin de dormir? »

Puis ii se remet de tout son long sur le canapé et continue son sommeil.

Lassen le regarde tout ahuri. Cet enfant devient pour lui une sorte d'énigme incompréhensible.

Le petit diable s'est exercé à prendre une physionomie rigide comme son grand-père; connue lui, de temps en temps, il s'en va à travers la ferme, les mains dans les poches, les coudes en dehors et, fronçant le sourcil, semble dire : « Prenez garde, on ne se joue pas de moi. » 11 visite l'écurie, la remise, examine les chevaux et les voitures comme un connaisseur, puis réprimande rudement les valets. Eux-mêmes l'encouragent à ces malicieuses parodies. Leur figure s'épanouit quand il commence sa tournée, surtout quand il prend ses grands airs de maître, et par la violence de ses reproches semble vouloir terrifier tous ceux qui l'écoutent. Puis, soudain sa colère s'apaise; il abdique son pouvoir, et son regard malin rencontre d'autres regards qui indiquent l'accord de ses spectateurs avec ses plaisanteries.

Tous les gens de la maison l'aiment et le grand-père est de plus en plus irrité contre lui. Mais, au moment où il se prépare à lui adresser une verte semonce, il le voit tout à coup prendre un air si doux et si innocent qu'il en reste confondu.

In iricidciil mil le comble à ses griefs. Une des choses

\.K Mllldlll 10."

(ju'il ;iim,iit le |)liis, c'rl;iil. iiiio j)i|)o e.n (M'iinic de inei-, 11110 pipe iinjeslueuse, un des sigiios de sa <;raMd(Mii', un joyau vénéré. 11 la tenait dans sa main droite solennellement, et, par la façon dont il en usait, on pouvait avoir d'intéressants pronostics. La fumée s'échappant de ses lèvres par bouffées épaisses et impétueuses annonçait une agitation intérieure, un orage prochain. Si, au contraire, cette fumée s'élevait doucement dans l'air comme un léger nuage, ses sujets pouvaient se réjouir. Tout était calme dans son royaume.

Martin n'avait pu voir cette pipe magirpie sans éprouver l'ardent désir d'y mettre aussi ses lèvres. Mais comment faire? Elle était constamment entre les mains de Lasscn ou enfermée dans sa chambre, et l'entrée de cette chambre était rigoureusement interdite à tout le monde.

Voilà (pi'un malin le maître est appelé à une réunion où l'on devait discuter les affaires de la paroisse, et, par une étrange distraction, en sortant il oublie de prendre sa chère pipe.

Heureuse distraction jjour l'enfant terrible, qui entre aussitôt dans la chambre interdite, s'empare du précieux instrument, puis descend dans la cour. L'un après l'autre, les gens de la maison se rassemblent autour de lui. 11 imite tant qu'il peut avec sa petite

taille la grave attitude du maître, et, de la pipe non allumée, il tire solennellement des bouffées imaginaires. Tous les assistants le regardent en riant.

« C'est ma pipe, dit-il ; c'est moi qui suis le grandpère. »

104 A l,\ VI M. E F/r A LA CAMPACISI".

Soudain relenlit une voix forinidablo, la voix dt; Lassen. H re- vient chagriné de son oubli, et d'un coup d'œil voit ce qui se passe. Il se J]rccipite sur reniant, lui arrache la pi[]e des mains et d'abord l'examine attentivement. Par bonheur elle n'est pas en- dommagée. Mais Martin n'en est pas moins condamné à un ri- goureux séquestre, et quelques instants après le redoute proprié- taire écrivait à son gendre :

« Vous me ferez plaisir de me délivrer le plus tôt possible du garron ([ue vous m'avez envoyé. Depuis le jour où il est entré dans ma maison, il n'a cessé de me révolter par sa mauvaise édu- cation et ses grossières habitudes. 11 crache, il jure comme un va- let d'écurie. Il est si gourmand, qu'il ne peut se contenter des mets qu'on lui sert, et si égoïste, qu'il voudrait que tout le monde fût occupé de lui. Enfin, aujourd'hui, il s'est emparé de ma pipe. Je vous prie donc de le reprendre le plus tôt possible. Jusque-là, il restera strictement enfermé. Comme je n'ai plus de nouvelles de vous, je suppose que ma fille est guérie, et je vous prie de me renvoyer ma femme. Son absence m'est à tout instant très pé- nible. Cela faisant, vous obligerez votre beau-père.

« Lassen, »

Au moment où il achevait ce réquisitoire, son domestirpic lui i-emit une lettre que le facteur venait d'apporter.

« 1)(; mon gendre, dit-il; voyons un peu ce qu'il raconte.

I.E MIUOIII IO.T

a (J\\cv l)(;iii-père,

'(Ma femnic hien-aimôe a ôlt" pondant plusieurs joins entre la vie et la mort. Nous ne vous en avons rien dit, ne voulant pas vous el'i'raye. Grâce au ciel, elle est maintenant sauvée. Que de remerciements je vous dois pour la bonté que vous avez eue de vous priver de votre si généreuse, si excellente femme. Elle a été dans nos jours d'angoisses notre consolation et notre soutien. Je suis bien profondément touché des services que vous nous avez ainsi rendus, et si j'ai eu quelques torts envers vous, je vous en demande instamment pardon.

« Nous avons heureusement échappé à l'épidémie, mais ma pauvre Ida est si faible, que je vous conjure de lui laisser encore quelque temps sa mère. Toutes deux iront ensuite vous rejoindre; et si vous voulez me le permettre, c'est moi qui les conduirai près de vous. »

« Oh! oh! quelle politesse! » murmura Lassen.

Mais il essayait en vain de garder sa rancune; il se sentait attendri par le ton de cette lettre, par le souvenir de sa femme et de sa bile. Il continua sa lecture avec une émotion de cœur.

« J'espère, ajoutait Christian, que Martin ne vous aia pas été à charge. C'est un bon garçon, d'uncî nature enfantine, peut-être parce qu'il n'a pas vécu au dehors avec les enfants, mais toujours

avec nous, dans notre intérieur silencieux. Il a un goût singulier poiu" imiter l'attitude et les gestes des personnes qu'il rencontre habituellement. Je l'ai peut-être, sans le vouloir.

IL (i) A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE

ennuragé moi-même à ces petites singeries pour lo plaisir qu'elles me donnaient. Je me suis amusé de le voir s'asseoir coumie moi sur un tabouret, devant un bureau, de l'air d'un bonhomme très affairé, la plume à la main et les cheveux ébouriffés. Je pense qu'il fait près de vous les mêmes innocentes plaisanteries.

« Adieu, mon cher beau-père. Merci encore pour tout le bien que vous nous avez fait.

« Votre gendre dévoué. »

Lassen, après cette lecture, se mit à songer. Une lueur nouvelle éclairait sa pensée :

« Le petit diabolin, se dit-il, voulait imiter son père. Il a peut-être voulu m'imiter aussi. Voyons si je me reconnais dans le portrait ([ue]j'ai fait de lui. »

Le vieillard reprit la lettre qu'il écrivait un instant auparavant à son gendre, et lut :

« Il crache, il jure comme un valet d'écurie » —

Eh! eh!... deux très vilaines habitudes. C'est dur, et malheureusement on a le droit de me les reprocher.

« Il est si gourmand, qu'il ne peut se contenter des mets qu'on lui sert. » — C'est ce qui m'arrive souvent, je dois l'avouer.

« Et si égoïste, qu'il voudrait que tout le monde ne fût occupé que de lui. — C'est ainsi que je suis, murmura Lassen. En vérité, et par la lettre que je viens d'écrire, je faisais moi-même mon acte d'accusation, et l'enfant s'est moqué de moi. Il faut que je lui parle. »

Martin, appelé à comparaître devant son aïeul.

Li; MIKOLL 107

s'avnnra ItMitcMuont, lo visage. Irislo, les yonx |)I(;iiis de larmes, iinrclianl iruii pas craintif, cl on nièiie temps remuant les lèvres eomiiiiî s'il aspirait à solliciter son pardon pai- un baiser.

« Petit co(piin, lui dit Lassen, tu as l'audace de te railler de ton grand-père?

— Me railler! répéta Martin avec un visible étonnement.

— C'est bon. Je vois que lu ne comprends pas ce mot, et je n'ai nulle envie de te l'expliquer. Mais réponds-moi, voudrais-tu me ressembler?

— Oui. »

Ce oui fut prononcé avec un si franc et si joyeux accent, que Lassen en fut touché.

« Et pourquoi voudrais-tu me ressembler?

— Parce que vous êtes grand, parce que vous gouvernez toute chose.

— D'où te vient celte idée?

— De mon père. Quand il m'a envoyé près de vous, il m'a dit :
« Ton grand-père gouverne tout autour de « lui. Il est très bon, il t'aime, et tu dois faire tout ce « (ju'il voudra. »

— C'est très bien de la part de ton père. Mais, si tu étais le maître comme moi, que ferais-tu?

— Ce que je ferais Écoulez : si j'étais à table à
côté de vous et si j'avais quelque bonne chose dans mon assiette, je vous en donnerais une partie; pas tout, mais une partie.

— Tu as raison, mon enfant, répondit Lassen d'un ton embarrassé.

KIS A l.\ VII.IK r.T A l,A CAMI'ACNK

— El joii (IniiiKM'.iis aussi aux iions do la maison. Cela les réjouirait, et ils n'auraient pas peur do moi, ci ils m'aimeraient. »

Le vieillard baissa la Icle eu silence, sonj^catit qu'il avait ou peu de souci du hien-èlre de ses gens.

« Et, reprit Martin, j'a]]))cllerais ici ma mère et je ne penserais qu'à lui faire du bien, car aWo. est si malade, ma pauvre mère ! »

A ces mots, l'enfant éclata on saniilols. L'aïeul le prit dans ses bras et lui donna amicalement une pelite tajie sui' la joue.

En ce moment, une servante vint lui demander s'il n'avait pas qu('l(|ue chose à remettre au facteur.

« Ma bonne Stina, répondit-il, priez-le de vouloir bien attendre quelques minutes. »

Slina sortit toute surprise de cette douceur de langage.

Il s'aj)pru(lia de son bureau vl, à la j)lac(! de la lettre qu'il avait préparée dans sa colère, il écrivit :

« Mon cher gendre,

« A tout instant je désire avoir ma femme près d. moi, mais je ne veux pas vous l'enlever, lorsiprolli accomplit dans votre maison une tâche si essentielle. Garde/.-la donc tant qu'elle vous sera nécessaire , puis revenez gaitsment ici, et (jue Dieu soit a\e(vous. Le petit va bien. Il est bien genlil. Vous h; verrez en bonne sanlé, j'espère, et content.

« Votre dévoué père. »

Il, Mij'.dii; III'.)

l/lioïuîèlc |iri)|>i icliiic iivnil ciiliti liuuvt'; smi iiiiioir, son \i;ii iiiiioir. Il iiv.iil reconnu ses défauts d'égoisnic, ol il vouhiit ivso-lumcul s'en corriger.

L'AGENT D'AFFAIRES

L'AGENT D'AFFAIKES

>oi;vi;i.i.E iiANOisr:

L'AR L'AUTEIR DE VHISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE

Il est dehoiit devnnt une glace, examinant sa lan- ;4ne, ce |)oint essentiel d'oljservation, et sa figure et son leint. C'est ce que font ordinairement les gens qui lelèvent d'une longue mala-

die. Il n'est plus jeune. Mais avant la crise (juil vient de traverser, il avait l'air d'un homme bien conservé. A présent, ses clicveux sont gris, un Irait plus marqué s'allonge de chaque côté de sa boiu-Jie et de ses yeux : des rides sillonnent son iront. Il l'ait tristement ces remarques, puis, laissant retomber le long de la fenétie le rideau de soie qu'il avait soulevé, et se promenant de long en larjje dans son élégant cabinet : « Allons, dit-il, i'ai vieilli, c'est sûr. Je dois m'y résigner. » Puis il sonne, et vers lui s'avance une servante d'une trentaine d'années, un peu raide dans ses mouvements, avec des joues rouges, et des yeux gris auxquels vainement elle essaye de donner une expression de douceur.

« Il ne i'ant |>ms laiic lanl de feu, Mademoiselle

Catherine, dit-il. Ce soleil de printemps est déjà cliaud. J'ai ici dix-huit degrés. Apj)ortez-moi une tasse de bouillon et deux œufs.

— Quel bonheur, répond Catherine d'une voix aiguë, rpie l'appétit revienne, et monsieur aujourd'hui a si bonne mine! C'est une joie de le voir. »

Frédéric, le riche, le fier agent d'affaires, ne regarde pas ses domestiques. Mais il a examiné Catherine comme il s'est examiné lui-même et, à travers le langage doucereux et l'obséquiosité de cette fille, il a découvert une âpre cupidité et un secret ressentiment. « Et voilà, se dit-il, la créature à laquelle il a fallu me confier dans mon état de souffrance et de laiblesse! Mais plie sera déçue dans ses calculs. Jamais je ne lui ferai une situation meilleure. »

Il s'assoit dans un fauteuil, avec le sentiment qu'on éprouve dans une convalescence; sentiment agréable, mais mobile et

tournant aisément à l'irritation.

Au-dessus de lui est le portrait d'une jeune femme à laquelle il ressemble. C'est sa mère, qu'il a perdue quand il était enfant.

Sur sa table sont étalés les journaux du matin. 11 parcourt la liste des prédicateurs de la semaine : l'un d'eux réveille en son esj)rit une fâcheuse réminiscence.

C'est celui dont il a riïcu la visite quand il était alité. Frédéric alors essayait de se montrer calme et résolu. Mais il ne pouvait dissimuler ses faiblesses au r(!ligieux missionnaire (pii linlerrogeait avec douceur (!t l'observait avec une persj)icace intelligence. Après un lon'f entrelieu. Frédéiic lui dit :

LAGEINI DALL'AIUES 11.)

u Jti VOUS remercie. Votre voix m'a consolé.

— Cher monsieur, lui répliqua le pasteur, ne nous abusons pas. Je ne vous ai point console. Tant que l'homme n'a pas du fond de l'âme proféré ce cri : Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pécheur, la sainte Kcriture ne peut le consoler. »

((Voilà, murmurait André avec amertume, les paroles que ce prêtre m'a adressées, et son interrogatoire, son air de commisération étaient également olTensants. 11 a été autrefois aumônier des prisons. Il continue ses sévères remontrances. Mais je ne suis pas de ceux que l'on traite de cette façon. Un homme (jui en ce temps pervers occupe une situation élevée et se conduit honnêtement mérite l'éloge et la considération. »

Tandis que l'opulent capitaliste se rend ce témoignage, un coup sec et dur retentit à sa porte.

« Entrez, » dit-il, et devant lui apparaît un jeune homme remarquable par sa haute taille, son épaisse chevelure, son regard sérieux, sa vigoureuse expression de physionomie.

« Vous m'avez fait appeler, dit-il, en s'inclinant modérément.

— Moi?... ah! oui, je vous reconnais. Eh bien, mon garçon, vous ne devez pas être surpris que...

— Nullement. Vous êtes dans votre droit et je ne viens pas vous demander un délai. Je veux seulement vous dire pourquoi depuis trois mois je n'ai pas payé mon loyer. Kcoutez-moi patiemment une minute. Je suis orphelin sans fortune. Un homme généreux m'a

116 A LA VILLE KT A (,A CAMPAGNf:

(lonnô co. qu'il me fallait pour l'aire mes éludes, et il est mort. N'ai-je pas quelque chose encore à attendre de ses affectueuses dispositions? Je ne sais. Certains mots

qui lui sont échappés m'avaient fait espérer Mais

c'est trop incertain. Je dois quitter votre maison. Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir interrompu les harangues que vous aviez l'intention de m'adresser. Il est des choses qu'on veut bien reconnaître soi-même et qu'on ne peut s'entendre dire par d'autres. Je vous remercie de votre patience, et je vais trouver un moyen de me procurer de l'argent. Mon petit mobilier ne vaut guère. Mais je trouverai un moyen, »

Le jeune homme salue et sort.

Ces mots : Je trouverai un moyen prononcés d'un ton déterminé ont ému l'agent d'affaires :

« Peut-être, dit-il, j'aurais dû l'engager à rester, il est dans le cas de faire quelque folie. Eh bien, après tout, tant pis pour lui! Un garçon qui n'a pas un denier et qui est fier, qui ne me permet pas de parler, et s'en va comme un concepiérant! Ah! Dieu! on est heureux de n'avoir pas d'enfants quand on songe aux chagrins qu'ils peuvent vous donner. »

En formulant cette misanthropique idée, le riche agent pourtant soupirait. Sans vouloir se l'avouer, il regrettait peut-être de n'avoir pas un fils.

Il se replonge de nouveau mollement dans son fauteuil, et tout à coup se lève, pousse un cri : « Jean! »

Il vient de parcourir la liste des morts, et il a lu : ((Jean, après une maladie de trois mois, laisse cinq enfants. »

I/ACENT DAL'i'AlKKS 117

Pour la prciiiiicre l'ois depuis un long espace de temps il a senti la douleui-; non pas une souffrance |)hysi(pie, ni quel(jue peine (rauiour-[]rope, mais une vrai douleur de cœur. Il éprouve un elfet étrange, comme si quekjue chose se ravivait en lui par la morsure d'un fer chaud.

« Jean, se dit-il, est tombé malade en même temps que moi. Pourquoi est-il enlevé à sa femme, à ses enfants. Si la mort m'avait pris au lieu de lui,]personne ne m'aurait pleuré, personne! Je songeais souvent à lui quand j'étais alité, et peu à peu, à diverses reprises, je prenais la résolution d'aller le voir; et je n'y aurais pas été, car, en définitive, je pensais (ju'on ne sait ce qui peut arriver.

»

Sinistre pensée : Prends garde ; on a un service à te demander; on veut t'exploiter. Veille, veille!

Par l'effet de cette fat;de rédexion, il s'était détaché de ceux qu'il aimait. Il était devenu déliant et de ses défiances et de ses précautions, il avait fait un rempart à sa vie d'homme d'affaires.

Et voilà que sa pensée retourne vers un autre temps, et l'image de cet autre temps le saisit.

Deux alertes et joyeux écoliers sont ensemble dans leurs jeux et dans leurs études, unis Tun à l'autre par une vive affection, se soutenant l'un et l'autre en toute occasion. Ils grandissent en se promettant une éternelle amitié, et le mariage tie l'un d'eux n'al-tère point leurs relations. Frédéric devient le commensal journalier (lu jeune ménage. Il y est sans cesse invité et toujours accueilli avec un cordial empressement. Il se

rappelle les heureuses soirées (^u'il a passées, l'hiver, dans cette maison, les promenades d'été dans les hois, les excursions à la campagne, et Marie, la candide, la gracieuse Marie, la belle-sœur de Jean! Il s'en souvient. Kst-elie morte? Est-elle mariée? Il l'a aimée. Il n'en a jamais aimé une autre, et peut-être — Mais son oncle, dont il devait être l'héritier, lui dit : « Prends garde, Frédéric, ces gens-là ne sont pas riches; ils savent quelle sera ta fortune, et naturellement ils veulent te capter. Prends garde. Veille à ton poste. »

Frédéric eut peur. 11 eut peur des diverses attractions, et la froide plante de l'égoïsme s'enracina dans son sein.

Un jour, Jean, ayant généreusement mais fort imprudemment cautionné un de ses cousins, fit par là une perte d'argent

considérable.

Frédéric était alors en possession de son héritage et il avait renoncé aux études universitaires pour entrer dans la pratique du négoce.

Il se rappelle la matinée où son ami vint lui dire d'une voix tremblante : « Peux-tu me prêter 1000 rixdalers? Mais je t'en préviens, il faudra que tu aies de la patience. Malgré nos consciencieux efforts et notre stricte économie, je ne pourrai peut-être pas, avant plusieurs années, te rembourser.

« C'est bien, c'est bien, » répliqua Frédéric en lui remettant les 1000 rixdalers; mais en même temps il se disait en lui-même que de telles demandes ne devaient pas se renouveler, (pie son ami Jean ne devait pas s'habituer à le mettre ainsi à contribution. Il s'éloi-

i;a(i;nt haiiaiiiks no

gna peu à [D]i'ii de riuiiocoiiUoyor où l'on sciil.il hi gone et se rap[ro]cloia des anciens amis de son oncle, qui étaient des gens liches et avisés.

« Nous ne te voyous plus, lui dil ini jour Jean, et cela nous l'ait de la j)oin('. l*uis(pic je te rencontre il faut (|ue je t'eunuéne à la maison. Viens. »

Frédéric se laissa entraîner. Mais de lui-nièuie il n'allait plus dans cette maison où son cœur tant de fois s'était épanoui.

Quel([ue temps après, Jean le pria d'être [D]arrain de son troi-sième enfant, une joli(^ lille. Frédéric lit le [D]réseut obligé en pa-reille circonstance, et songea qu'il devait être de plus en plus cir-

conspect. Marie corrobora cette réflexion en lui disant : « Voyez comme votre filleule est gentille. Embrassez-la. »

Jean, expansif et plein de confiance, lui serrait cordialement la main. Il ne voulait pas voir et il ne vit pas du premier coup le cliangemenl de son ami. Enfin il en vint à ne plus pouvoir en douter et il en ressentit une amèrc douleur. Un matin, rencontrant Frédéric, il ne lui dit plus comme autrefois avec une joyeuse affection : « Te voilà, je te pi-ends, je t'emmène au logis; » il lui dit d'une voix trisic : « Tu sais, quand tu voudras venu- nous voir, tu seras toujours It; bienvenu.

— Merci, répondit Frédéric. Mais j'ai des affaires qui me retiennent malgré moi.

— Ah! oui, des affaires, balbutia Jean, je comprends, excuse-moi; » puis il ajouta : « Ne crois pas que j'oublie ma dette. Il y a quelque temps, j'avais presque enlièromenl la somme (juc lu as bien voulu me confier.

120 A I, \ YIME ET A I.A CAMI'AG.NE

Je comptais bienlùt iiracquitler. Puis la sduir de ma femme est toiilhéc malade. Le médecin lui a ordonne de passer l'hiver dans le Midi. La pauvre Marie n'a que nous. Je lui ai remis l'argent nécessaire pour son voyage. Sois bien sûr pourtant que je n'oublie pas ma dette. Elle me paraît à présent uu peu pesante et je voudrais m'en délivrer. Mais je te remercie encore de la bonté que tu as eue de me venir en aide dans un moment de besoin. »

A ces mots, il s'éloigne. Frédéric est un peu ému et un peu froissé. Puis son égoïsme lui dit : « C'est fini. Réjouis- toi d'être délivré. »

Et c'était réellement fini. Nul rapport entre les deux amis. Un muet salut quand ils se rencontraient. Rien de plus. Pour éviter ces rencontres en allant à son comptoir Frédéi-ic abandonna son chemin habituel et en prit un plus h)ng, mais « plus agréable », disait-il.

Ses 1000 rixdalers ne lui étaient pas rcmboiu'sés, mais il en recevait exactement l'intérél.

Tout à coup il apprend la mort de celui qui fut son tendre, son dévoué et, à vrai dire, son unique ami. Le saisissement (|u'il en éprouve produit en son cœur une subite révolution. Il se lève et s'habille pour sortir. Ses mouvements ne sont plus difliciles et calculés. Une force intérieure lui donne une animnli(»n qu'il n'a pas eue depuis longtenq)s.

A la porte de son cabinet il rencontre Catherine qui, en lui apportant son bouillon, s'excuse d'un ton craintif de ne pas avoir pu le lui servir plus tôt.

« C'est bien, répond-il avec douceur. Mais je ne puis le]]ren-di'e à]]résenl. » Et il sort.

i;A(iENT DAFI AIHKS l'jl

Ail coin (le la rue il aperroitson jeune Ideataire iiiiaielianl d'un |)as précipité, probahleiucnt à la leclierclie (le l'arj^ent qu'il doit se jïrocurcr.

Frédéric le rejoint et lui dit :

« Ne pense/ plus à quitter ma maison, et ne vous iii- (piiélcz pas de votre loyer. Vous avez une bonne caution. Je le sais. »

11 continue son chemin, laissant le pauvre étudiant tout étonné de ce dénouement. Le voilà près de la demeure de Jean. 11 entend le sansonnet qui chante sur le pommier du jardin, et il ralentit sa marche. 11 hésite. A-t-il le droit de se présenter aux yeux des aniigés?

Une jeune fdle velue de noir, les yeux humides, est sur la porte du vestibule et lui dit : « Entrez, ils sont tous là. »

Il entre dans cette chambre où il a J]assé tant de Itonnes heures. Près de la fenêtre est assise la veuve, silencieuse et pâle, avec une expression de douleur profonde. Une de ses mains repose sur l'épaule de son fils aîné. Autour d'elle, debout, sont ses autres enfants.

Evidemment C(;tle famille en deuil vient de délibérer sur une affaire spéciale, et d'un commun accord l'accomplissement d'une tâclu! décisive a été confié à l'aîné.

((Pardon, dit-il d'un ton poli, mais bref, en voyant entrer Frédéric, je ne sais à qui j'ai...

— Ah! reprend l'agent ému, intimidé, en se tomnant vers la veuve; je ne m'attendais pas à ce terrible événement, je ne pensais pas que Jean lut malade.... Je pense pourtant (pie vous me reconnaissez. »

[■12 A LA VILLE ET A LA CAMI'AGNE

Elle fixe sur lui en silence son regard sévère et c'est le lils (|ui prend la parole :

« Monsieur, dit-il, aujourd'hui même je devais aller chez vous. A ses derniers moments mon père a parlé de vous. En voyant son

mortel danger, il a fait le compte de ce qui vous est dû, il l'a signé d'une main tremblante et nous l'a remis avec la somme que vous lui avez prêtée. Cette malheureuse somme! Plus d'une fois il a été près de la compléter. Enfin nous l'avons maintenant tout entière. Je regrette que vous n'ayez pas attendu quelques instants, et je vous prie de croire que je n'aurais pas manqué d'accomplir ma mission.

— Hélas! répliqua Frédéric en prenant la note que le jeune homme lui présentait et en la déchirant, j'ai mérité ce châtement, mais il est dur. Est-il possible que le fils de mon ami Jean puisse croire que je viens ici, dans la désolation de la mort, chercher un misérable argent? Est-il possible qu'à sa dernière heure Jean n'ait prononcé mon nom qu'en pensant à un engagement pécuniaire! 11 m'a donc maudit?

— Non, reprit vivement la veuve. Il n'a prononcé que des paroles de bénédiction, et en proférant votre nom, il se rappelait le temps de sa jeunesse. « Oh! Frédéric! » a-t-il dit, rien de plus. Je pense qu'il vous regrettait.

— Puis-je le voir? »

Le fils aîné fit un geste (qui indiquait une protestation, mais une jolie petite fille qui avait les yeux de son père dit en pleurant :

« Oui, il doit entrer, il est si affligé!

I.AdE.VT 1»AI KalliKS

— Oui, dit la mère, vous le verrez. Il est à peine ehaiigé. On dirait qu'il a repris la ligure de sou jeune âge. Voilà sa chambre. »

Dans la ehaud)re silencieuse, est le lit parsemé de lleurs, la Bible et le Christ sur une table, au chevet du défunt.

Frédéric s'avança avec un douloureux saisissement vers celui à qui il avait été si intimement uni, ({u'il avait si froidement délaissé et à qui il ne pouvait plus demander pardon ni tendre la main.

La lumière de la vérité avait pénétré dans son âme, il reconnaissait la profondeur de son égoïsme, et comme cet égoïsme l'avait desséché, dégradé, et sincèrement il demandait pardon à Dieu de son égarement.

Il mit la main sur le front de Jean et lui dit :

« Les tiens sont désormais les miens. »

Puis il rentra au salon.

Le fds aîné, tenant à la main la note déchirée, lui dit :

« Je me montrerai digne de votre confiance.

— Soyez généreux, épargnez-moi, répliqua Frédéric. Je suis un pauvre être isolé et j)rivé des meilleurs biens. Il faut que je vous voie tous. Ah! voici ma filleule. Comme elle ressemble à sa tante Marie! Où est-elle? ajouta-t-il d'une voix émue, où est-elle Mlle Marie?

— Ma sœur? répondit la veuve. Hélas! elle est morte depuis plusieurs années, morte toute jeune en Italie ! Le chagrin la ron-

geait. Nous avons bien fait tout ce qui était en notre pouvoir pour la sauver. Tout a été inutile. »

Un cliagrin ! A ce mot Frédéric tressaillit.

« Marie était dès son enfance aimée d'un officier de marine. Au retour d'un de ses voyages, il exprima le désir de l'épouser. Sa demande fut accueillie comme elle devait l'être, avec joie. Puis il mourut, et dès ce jour la pauvre Marie n'appartenait plus h la terre. »

En écoutant ce rapide récit, Frédéric pensait que dans son unique rêve d'amour il s'était encore trompé. La jeune fille dont, par une froide prudence, il croyait devoir s'éloigner, en aimait un autre.

« Adieu, dit-il, vous me reverrez demain. »

Quand il fut dehors, il lui sembla qu'il revenait d'un long voyage. Oui, il avait erré longtemps dans les ténèbres de ses calculs individuels, dans les froides et arides régions de son é^oïsme.

Maintenant il est régénéré, et les gens qui passent dans les rues ne lui apparaissent plus comme des machines ambulantes qui encombrent le pavé. Ce sont des êtres humains comme lui, des frères.

Personne ne se doute de sa conversion. N'y a-t-il donc pas, en dehors de ses banales relations, quelqu'un qui s'intéresse à lui? Oui, il se rappelle la bonne Ida, une vieille cousine de sa mère. Du temps où il était tout petit, elle était jadis très occupée de lui, et elle n'a cessé de lui témoigner une sincère affection. Autrefois, il la voyait encore assez fréquemment, puis il s'en était éloigné

comme il s'éloignait de Jean. Chaque année cepttndanl, elb; travaillait pour lui, elle lui tricotait des bas, elle lui brodait des pantouilles. Une fois

I/ACENT D'AFI AIRES Vi.;

par mois, il l'invitait à dîner et se flattait de l'aire par là une belle action.

Dans son revirement de c(eur, il se souvient de cette brave femme et va sonner à sa porte, et c'est ellemême qui vient lui ouvrir.

« Comment! s'ccrie-t-elle avec joie, c'est Frédéric. Ah! que je suis contente de te voir! Mais pourquoi t'es-tu donné la peine de monter mon escalier? 11 fallait m'envoyer un de tes domestiques. Tu désires sans doute avoir la lettre de ta mère dont je t'ai parlé la dernière fois que j'ai dîné chez toi, un agréable dîner. Merci encore. Veux-tu t'asseoir sur ce canapé? Il n'est pas très beau, mais je n'en ai pas un meilleur. Puis-je t'offrir du café? Il est là tout prêt.

— Oui, dit Frédéric en souriant, et je vois que vous m'attendiez, vous aviez préparé deux tasses.

— Non, répliqua la bonne Ida d'un air un peu embarrassé; je vais te dire la vérité. J'occupais ici deux chambres, et comme la vie est si chère et que je n'avais pas besoin de tant de place, j'ai loué une de ces chambres, et je m'en applaudis. Je l'ai louée à une gentille, honnête, jeune orpheline qui, chaque jour, travaille avec sa machine à coudre depuis six heures du matin jusqu'à onze heures du soir, et en été quelquefois encore plus longtemps. Elle a un frère et une sœur plus jeunes qu'elle, pour lesquels elle a été

comme une mère. Son frère est élevé gratuitement dans une institution religieuse, mais c'est elle qui l'habille et lui donne encore les autres choses nécessaires. Elle pourvoit aussi à l'instruction de sa sœur, qui est eu appi'en-

Ï-IO A I\ VILLL ET A LA IIA.MPAG.NE

tissage dans un bon ('tablissement, et elle travaille gaiement; et si quelquefois on lui dit qu'elle a une tâche pénible : « C'est si bon, répond-elle, d'accomplir un « devoir! »

— Elle a raison. C'est pour elle (jue vous aviez mis cette tasse sur la table.

— Oui ; j'ai l'habitude de prendre du café chaque jour après midi, et si j'en fais pour moi, il ne m'en coûte guère d'en faire aussi pour elle, d'autant plus qu'elle ne veut point de sucre. Je pense qu'elle va venir, car je l'ai appelée. Mais elle est trop discrète pour rester là quand elle te verra.)>

Au même instant, un petit coup résonna à la porte et l'ouvrière entra, une jeune fdle de moyenne taille, la figure pâle avec des yeux noirs profonds et une attitude modeste et digne.

« Oh! pardon, dit-elle, en voyant que sa voisine n'était pas seule, et elle voulait se retirer.

— Restez, mademoiselle, lui dit-il, je m'en vais. » Se tournant vers sa cousine :

« Voulez-vous, lui demanda-t-il, venir dîner avec moi? Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir pendant ma longue maladie?

— Cher Frédéric, répondit-elle, avec des larmes dans les yeux, as-tu vraiment songé à ta pauvre vieille cousine? Tu sauras donc

ce qui m'est arrivé. Chaque matin, je me mets h ma fenêtre, à l'heure où tu vas à ton comptoir. Je te vois d'ici traverser la rue. C'est une de mes joies. Un jour je t'attends en vain, et comme tu es si ponctuel, je pense que tu es malade;

i;Aiii:NT D'Âi r.viUEs m

je v;iiis sonner à ta porte, et ta iiouvernanle me répond très sèchement. Le surlendemain, je la revois, je la prie de me laisser entrer, disant que je l'aiderais à te soigner. Alors, elle m'a traitée si grossièrement que je n'ai plus osé retourner près d'elle. J'allais demander de tes nouvelles au portier, -et hier j'ai appris que tu étais 'méri. Mais dîner chez toi demain, non, cela n'est pas possible. »

-7. La pauvre Ida pensait que son chapeau, ses gants, sa robe n'étaient pas en très bon état.

« Tiens, ajouta-t-elle, voici la lettre que ta mère m'écrivit quand tu étais tout petit. J'espère que tu seras content de la lire et de la garder.

— Merci, merci. Mais il faut que vous veniez demain dîner, pour ma guérison. Au revoir, chère cousine. Au revoir, mademoiselle. »

A la porte de sa demeure il rencontra des enfants qui jouaient follement sur le trottoir. Autrefois il leur aurait infligé une rude admonestation. Maintenant il les prend par la main et leur remontre doucement à quel danger ils s'exposent par un excès de vivacité.

Dans son vestibule, il voit une vieille femme qui vient habituellement nettoyer son escalier. 11 n'y avait jamais fait attention.

Cette fois, il s'approche d'elle, l'interroge avec bonté, et remarquant son air débile, se promet de l'assister. Ce jour là même il lui donne la meilleure part de son dîner et la recommande instamment à son médecin.

Puis il va s'asseoir dans son cabinet, près de la table au-dessus de laquelle s'élève le portrait de sa mère. Il

S \ I.\ Ml.l.i; KT A l.\ CWII'ACNK

dôpioie la lellre que sa cousine lui a rornise. Celle véiK'nable lettre, écrite il y a près d'un demi-siècle, il ne TiiNiiil jamais vue, elle lui ;i|ip;iinit à présent comme un envoi il<; l'autre iikiikIc. il la lient avec respect entre ses mains el il lit :

« Chère Ida, lu m'as priée du' te parler de mon garroii. Rien ne j»eut m'être j)lus agréable. Car, il est ma constante, ma douce el pieuse occupation. Tu me demandes s'il est joli. Il me parait charmant. En pareil cas, le témoignage d'une mère est un peu suspect. Mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est doué d'une bonne constitution el d'une bonne santé. Je rmarcpie qiiG ses mains tiennent bien ce qu'elles tiennent, mais s'ouvrent aisément pour donner. Il faut que nous partagions toutes ses friandises el que nous lassions au moins semblant d'y goûter.

« Dernièrement, dans une de nos promenades, j)rès de nous passe un pauvre charretier, vieux el déguenillé. Tréd'ric l'apjjelle el lui donne le gâteau qu'il tenait à la main. Alil le bon j)etil! s'écria le j)auvre vieux en le saluant. 11 m'a semblé que ce salut était une bénédiction.

((Tu sais, Ida, (lue je lais toujours des projets. Ma mère m.e dis.iit : « Tu ne vivras pas, tu as tiop d'idées « cil tête. » M;iiii(!nait, toutes ces idées soûl tournées vers cet cnlant. .le ne désiic pas pour lui les honneurs, ni la l'ortime. Miiis (ju'il ail dans le c(eur la leligicuse Imnière, le sentiment du devoir i;l (h; la vérité, (ju'il soit de C(in\ (pii soulagent la misère, (lui coidi.illcnt l'injustice, (.l je sciai cout(!nle.

i\(;r,M ir\i l'viiiKs i2fl

« (hii, (lii;iii(l \o l);iis(! les pclilos innins de mon V\v- (liM'ir, jo désire (lirolless(Monl mKtIcs. loilcsct proiiiples, |tinir .lucr. [loiii' soülcnr, poiii' doiiiiicr. (hinnd je l);iiso son IVoiit et (lie ju vois briller dans ses yeux réclair de rinlolligence, je dcmandi; que celle jeune lèU; soit eonune un sanctuaire où vivra la loi du Dieu.

« On (lit (lue je suis faible. xMon mari est toujours pour moi en conférence avec les médecins. Mais je ne sens aucun malaise et aucune fatigue quand je berce mon petit trésor, ou (piand je le porte dans mes bras.

« Dis-moi, ma elière Ida, (jue tu aimeras mon Fiédéric et que jamais lu ne l'abandonneras. « A bientôt.

V « Ta JuLir:. »

Frédéric se leva, et regardant le portrait de celle dont il venait de lire la touchante lettre : « O ma mère, s'écria-t-il, ma bonne sainte înière, je n'ai pas été ce cpie vous désiriez : pardoniiez-moi. Mes mains n'ont pas été alertes pour aider, fortes pour soutenir, promptes pour donner, et je n'ai pas gardé dans ma vieille tête la loi de Dieu : pardonnez-moi, pardonnez-moi. »

l'uis il mit son front entre ses mains, et pria, et sa prière fut exaucée. Dès ce jour, il eut le bonheur de faire un noble usage de sa fortune, de comprendre et (raisonner) les devoirs du cœur, les devoirs d'Immanence et de charité.

JALOUSE A PRIÈRE LA MORT

LA DERNIERE RESSOURCE

« Monsieur le comte,

« Vous avez sans doute oublié depuis longtemps le nom que vous verrez au bas de cette lettre. Mais la uirté qui s'approche m'oblige à rejeter loin de moi tout orgueil, et à invoquer pour ma fille, bientôt orpheline, l'homme qui un jour me disait : « Si jamais vous avez besoin d'un ami, pensez à moi. »

« Depuis ce jour, vingt-six ans se sont écoulés. J'ai eu souvent besoin d'un ami, d'un protecteur, et je n'osais l'appeler, et, veuve et sans parents, je n'oserais maintenant encore, si je ne me disais qu'une mère qui va laisser sans appui une fille de dix-huit ans ne doit pas craindre de s'humilier. Quand la terre s'obscurcit et quand on commence à entrevoir la lumière du ciel, on se déyaue des considérations ordinaires de ce monde.

102 A I.A VII. Li; I;T a I.A CAMI'ACNK

« Je ne (le) pour ma fille Louise qu'une place où elle puisse gagner sa vie par son travail. Elle peut donner des leçons à des enfants ; elle peut remplir les fonctions de dame de compagnie ou de lectrice. Au besoin, elle peut être employée à la cou-

ture. Je lui ai enseigné la crainte de Dieu, la modestie, la patience, ces deux bonnes vertus chrétiennes.

« Voulez-vous, monsieur le comte, me pardonner ma hardiesse, et m'envoyer un mot qui me tranquillise? Je n'ose attendre une visite.

« Avec respect et confiance,

« Louise Mannerkrantz,

((lli)rnslllsgulail, n° 5, au A° étage, au finil du corridor.)>

Mme Mannerkrantz était la veuve d'un officier sans fortune. Malade depuis plusieurs années, elle voyait de jour en jour ses forces dépérir, et, quoique jeune encore, ne pouvait plus avoir aucun espoir de guérison.

D'une main fine, délicate, elle écrivit sa lettre maternelle, non d'un seul trait, mais à diverses reprises; puis, l'ayant cachetée, la tendit à une brave femme (pii lui louait son chétif appartement et qui s'était attachée à elle avec un tendre et généreux dévouement :

« Ma bonne Catherine, il faut partir avant (lue Louise revienne. Je ne veux pas qu'elle sache ce que j'ai entrepris, afin qu'elle n'ait pas, comme moi, l'angoisse de l'attente... Mais la voici, je reconnais son pas. Cachez le pajjier et l'écriloire.

— C'est fait. Je pars. Ayez bon espoir. Dieu vous aidera. »

Ai.(ii;si. Ai'isi.s i,.\ MoiiT ig:

L\ MKRE I;T L.V FIIXE

« Ail ! chère mère, dit Louise en jetant son chapeau et soulevant son manteau sur une chaise et en se précipitant vers le Ut de la malade, comment êtes-vous ? »

— Assez bien, mon enfant. Je n'ai pas été seule pendant ton absence. Notre obligeante amie est restée ici. Et toi, ma chère Louise, tu as la figure si rose ! Dois-je croire que tu as réussi ?

— J'ai l'air ce que j'ai pu, répond timidement Louise, mais la rigide institutrice m'a objecté l'insuffisance de mon instruction, et, pour me donner un emploi dans sa maison, elle m'offrait si peu... si peu...

— J'espère que tu n'as pas imprudemment refusé. Dans la situation où nous sommes!...

— Hélas ! vous laisser seule, souffrante, tant d'heures dans la journée, et donner des leçons dans une école d'enfants, sous la direction d'une femme rigoureuse, désagréable, tandis que je pourrais rester ici à travailler près de vous.

— Une place dans une école ! C'est pourtant quelque chose, et le minime salaire, c'est un commencement... s'il faut (que bientôt tu sois seule!...

— Au nom du ciel, ne parlez pas ainsi ! s'écrie Louise. Comment pourrais-je être fielle ? Comment pourrais-je vivre sans vous ? »

164 A i.. \ vii.i.i: i; t a i.a campacm:-

Et elle élaill toiil)ée à genoux devant sa mère, lui baisait la main et pleurait.

(c Ilélas ! ma pauvre enfant ! Mais rappelle-toi ce que je te dis : Plus tu lutteras dignement, courageusement contre l'adversité, plus tu seras patiente dans tes souffrances, plus je t'aimerai et te bénirai, dans le monde où, j'en suis sûre, on ne cesse de voir ceux que l'on a laissés sur cette terre. Y a-t-il pour toi quelque consolation dans ces paroles?

Oui, murmura Louise d'une voix comprimée par

la douleur. Mais si je dois un jour être seule, nous avons bien le temps d'y songer.

Non, non.... et je voudrais être délivrée d'une

crainte qui parfois me saisit : la crainte que tu ne te souviennes pas des leçons que je t'ai données, que tu ne sois pas humble et douce dans les épreuves qui te seront imposées.

Je serai humble devant Dieu et devant vous. Mais

puis-je l'être devant ceux qui me blesseront injustement? »

En prononçant ces mots, Louise levait vers sa mère, avec une expression de tendresse, ses yeux bleus, trempés de larmes et rayonnant à la lumière.

« Oui, ma chère enfant, il faut que tu supportes avec douceur les peines inméritées. Par la douceur souvent on désarme l'injustice, non point par la colère et la fierté.

— Serai-je donc un mascpie que cliacun pourra iin-

piiiiKMiiient froisser?

— Non; ceux qui sont humbles et doux ont aussi

.lAi.di si; \i'iii;s i.\ mout iGr>

leur (lij^nilé, cl ne ressemblili-nt point à des masques impassibles.

— Mais, quand une jeune lille est pauvre, sans protection, elle est exposée à tant d'injures! Il y a une heure, j'ai rencontre dans la rue un jeune homme qui m'a regardée si longtemps et si lixe-nient, que j'en étais toute confuse.

— Et ce regard, dit la mère d'une voix tremhiant, était hardi, offensant?

— Je le crois, et il m'a semblé aussi que cet inconnu voulait me parler. Mais il s'est éloigné et a disj>aru à l'aspect d'un autre jeune homme qui traversait la rue.

— Et cet autre?

— Cet autre était d'une nature bien différente. Il m'a regardée avec une expression d'intérêt et de pitié. J'avais des larmes dans les yeux. Probablement il les a vues; il en a été touché et, pour me protéger, il m'a suivie en silence jusqu'ici.

— C'est bien, mon enfont. Ne parlons plus de l'école. Je suis convaincue cependant que ton sentiment de dignité écartera de toi tout outrage. Mais, ma chère Louise, il faut penser que je n'ai plus longtemps à vivre, et si, avant ma dernière heure, nous n'avons point trouvé pour nous une situation convenable, il faudra que tu restes avec Catherine et que tu n'acceptes aucun emploi sans son assentiment. C'est une simple femme, une femme du peuple. Mais sa droite intelligence, son cœur, ses sentiments religieux la mettent bien au-dessus de la plupart des grandes dames. Elle

16G A i.A Yii.ij; i:t a i,\ (;\\ii'A(iNi-;

s'est dévouée à nous avec une bonté et un désintéressement sans pareils. Il faut que lu la considères comme une seconde mère, et, si quelque jour tu prospères, n'oublie pas les services qu'elle nous a rendus.

— Je vous le promets du fond de l'âme. Mais pourquoi donc voulez-vous me quitter?

— Hélas! mon enfant, ce n'est pas ma volonté, c'est la volonté de Dieu. Crois bien pourtant qu'une mère ne quitte pas l'enfant qui lui garde un fidèle souvenir. Les sentiments qui les lient l'une à l'autre sont immortels. Tant que ton cœur me sera ouvert, tu entendras ma voix.

— Merci, merci! Oui, vous serez toujours avec moi, et je serai toujours avec vous. »

DEUX REPONSES

Le lendemain matin, l'état de Mme Mannerkrantz avait empiré. Elle souffrait des rigueurs de l'hiver, dans sa chambre froide, et ses douleurs physiques s'accroissaient par son inquiétude.

A tout instant ses regards se tournaient vers la porte.

« Vous attendez quelque chose? » lui dit doucement Louise.

La pauvre mère remua la tête.

Elle savait que Catherine avait remis la lettre h l'iiùtel du comte.

Vers midi la brave révérende apparut, suivie d'une doctoresse (qui on livrée à (lui (die ne (derni(pas de frauder le seuil de la porte.

(c Ah! enfin, votre malade, une lettre; donnez-la-moi. je crois que je pourrai la lire.

— Voulez-vous, dit la jeune fille, que je vous épargne cette peine ?

— Non, mon enfant, vas à ton travail, n Louise obéit.

D'une main fiévreuse la malade décacheta la missive qu'elle attendait depuis la veille avec tant d'impatience et lut :

« Madame,

« En voyant l'embarras de mon mari pour répondre à la lettre expansive que vous lui aviez adressée hier, j'ai voulu, sans le consulter, lui épargner une tâche difficile. Sa vue est affaiblie et je suis son unique lectrice. Je dois vous dire que si j'avais à prendre une dame de compagnie, je ne choisirais jamais une jeune fille inexpérimentée.

« Agréez, madame, mes salutations et mes regrets. « Régina, comtesse de ... »

« Je n'ai pas de réponse à faire », murmura Mme Mannerkrantz avec un accent de douleur.

Catherine courut dans le corridor pour congédier le messager de la comtesse et rencontra un autre domestique, portant la même livrée, qui demandait à voir Mme Mannerkrantz.

« Pour(iiiiioi? dit Callicrine.

— Jo lui apporte une lettre de M. le comte D....

— Voulez-vous me la donner?

— Je dois la remettre à elle-même.

— Restez là un instant. »

Elle courut près de sa malheureuse locataire et la vit en proie à une crise de nerfs que la tendresse de Louise ne pouvait apaiser.

« Une autre lettre, une autre lettre! » s'ccria-t-elle,

et ces mots produisaient un effet magique. Le domes-

ique accomplit respectueusement l'ordre qu'il avait

iccu (le son maître. Il apportait une consolalion j)rovi-

denliellc à une âme affligée.

« Chère, digne dame, écrivait le comte, dans la triste émotion que j'éprouve par la pensée de tout ce que vous avez souffert, c'est un plaisir pour moi d'apprendre que vous vous souvenez enfin d'un vieil ami.

« Voici ce que cet ami vient vous diie et ce que vous devez pleinement croire :

« Si quelque jour votre fille est privée du bonheur de vous voir, elle ne sera pas seule en ce monde, tant que je vivrai.

« La goutte me condanne à Tim mobilité. Mes yeux sont fatigués. J'ai besoin d'une personne qui reste près de moi et me fasse

la lecture, la comtesse étant, par ses devoirs mondains, souvent obligée de sortir.

« Excusez-moi si je ne vous écris pas plus longuement. Il m'est difficile de tenir ma plume. Mais soyez

.IM.dlSK \\'Kl.S I,\\ Mdl'.T 169

sûre que je disposerai ma feinte à recevoir votre enfant comme un membre de notre famille.

« A cette lettre, je joins un billet de banque. Vous ne pouvez le relire.

"* « Votre ami dévoué,

« Le comte J)... »

« De l'encre, du papier! » s'écria Mme Mannerkrantz. et avec un rayon de joie sur la figure, elle écrivit :

« Bientôt j'irai dans l'autre monde prier Dieu pour vous. Ma foi en vos paroles me rend la mort légère et douce. »

Sa joie pourtant était troublée par le souvenir de la lettre que lui avait envoyée la comtesse. Elle eut à ce sujet avec la fidèle Catherine un grave entretien.

« Faut-il, demandait-elle, faire connaître cette lettre à Louise, qui est si impressionnable?

— Oui, je le crois. Mais dites-lui qu'elle tourne ses regards d'un autre côté : si la grande dame lui tient rigueur, qu'elle se souvienne de Catherine. Je ne suis qu'une pauvre femme, la veuve d'un simple ouvrier, mais je ferai pour elle tout ce qui est en mon pouvoir, et en attendant qu'il lui vienne des jours

meilleurs, mon humble foyer sera son foyer. Je crois aussi qu'il lui faudrait lui dire la cause des méchantes dispositions de la comtesse.

— Vous avez raison. Elle est en état de tout comprendre. »

Quelques instants après, Louise apprenait avec une

170 A LA V1I,I.'; Ki A LA CAMI'ACNK

vivo ômolion l'histoire de sa mère. Elle avait résisté aux vœux d'un jeune et riche gentilhomme pour épouser un officier sans fortune. Le gentilhomme avait fini par se marier avec une femme hautaine qui désirait s'unir à lui et ne pouvait oïhlicr qu'elle avait eu une rivale préférée. Mais lui, après avoir été longtemps séparée de celle qu'il avait, dans sa jeunesse, tendrement aimée, lui conservait un bon souvenir. Malade, inquiète de l'avenir de sa fille, elle la lui recommandait, et il promettait de la protéger.

« Mais, chère mère, dit timidement Louise, cette femme ne pourra me supporter.

— Il faudra tâcher de la conquérir.

— Je tâcherai. »

LA FAMILLE

Transportons-nous dans une maison aristocratique, au milieu d'un des beaux quartiers de Stockholm.

Nous entrons dans un salon rempli de meubles élégants revêtus de tentures en soie. Au fond de ce salon, sur un canapé est as-

sisé une femme de quarante à quarante-cinq ans, Elle n'a, dans sa toilette, rien négligé de ce qui peut rehausser des attraits atteints par le temps. Mais l'agréable physionomie qu'on peut avoir à tout âge, elle ne l'a pas, au moins au moment où elle détourne ses regards de sa broderie et d'un air inquiet observe son mari et son fils assis près d'elle.

IALOISM Al'ItKS l,\ MOUi 171

Le oomlo a les jainltos ('lentliics sur uiio clinisc loiif^uo. Son visage est pâle mais atti'ayanl, j)ar son expression de bonté et de sereine dignité. Il litint à la main un journal (pi'il semltle lire et rpTil ne; lit pas.

En face de lui est son fils uni([ne, plongé dans un grand fauteuil, contemplant l'elTet produit par un rayon de soleil d'hiver dans les facettes du lustre de cristal suspendu au plafond.

Cet héritier d'une noble famille est grand, maigre et pour ainsi dire transparent comme une figure de cire. De longs cheveux noirs encadrent son visage, et il a l'air ennuyé, fatigué, comme si rien de ce qu'il possède : jeunesse, titre nobiliaire, fortune, ne peut le récréer. Pour jouir de tous ces dons, il lui manque la force et la santé.

Il n'est ni boiteux ni bossu, mais se tient de telle sorte, qu'on peut le croire estropié. De plus, il respire difficilement, non pas qu'il ait la poitrine faible, mais parce qu'il est constamment fatigué. Pendant un certain temps il avait lu beaucoup, beaucoup trop, disait son médecin, puis, il s'était passionné pour la musique et ne pouvait quitter son violon. Il vient de faire un voyage que le médecin lui avait prescrit. Dans son monde, on le regarde comme un pauvre d'esprit. Mais les mères et les filles ne peuvent

comprendre que ce jeune homme riche et bien né ne se rende à aucune invitation et ne fasse aucune visite.

« Eh bien! ma petite Régina. dit le comte d'un ton caressant, nous verrons bientôt cette pauvre jeune lille.

172 I A vii.i.i: Kl A I.A CAMI'ACM:

Soyez assez boniio pour ne pas hii nioiitrer voire mauvais vouloir.

— Vous l'avez ordonné. Cela suffit.

— Non, cela ne suHit pas. Je voudrais que vous eussiez un sentiment charitable pour une orpheline.

— La lille d'une femme que vous m'avez préférée.

— Et qui par bonheur a choisi un autre mari. Elle n'a jamais été pour moi ce que vous avez été, ce que vous êtes. »

Le comte prononça ce compliment d'un ton de voix si affectueux et si pénétrant, que sa femme ne put s'em]]êcher de sourire. Mais, pour changer d'entretien, elle se tourna vers son llls qui continuait à examiner les jeux de la lumière dans le lustre de cristal et lui dit :

« Tu devrais, mon cher Louis, te résoudre à aller passer ton hiver en Italie. L'air chaud de ce pays te serait salulaire.

— Non, répondit-il vivement, je n'irai point en Italie. Je n'ai nulle envie de connaître ses antiquités et ses brigands.

— Mais tu pourrais ne pas y être seul: lu pourrais emmener avec toi une jeune comtesse.

— C'est possible. J'y ai songé. »

En prononçant ces mots il tourna ses regards vers l'embrasement d'une des fenêtres du salon, où était assise en silence une jolie blonde, sa cousine Eugénie, avec laquelle sa tante et sa mère voulaient le marier s'il en venait à penser dans ses rêveries (qu'il pouvait être heureux en se mariant).

Et à quoi pensait Mlle Eugénie? Elle rougit lois-

— LAI. OI SK AI' IU. S I. A MOUT, 1 ' -J

(Hé! elle lui jeta son regard. Et lui songeant à lui ou à quelqu'un d'autre qui ne lui donnerait pas le titre de comtesse V. Peut-être serait-elle obligée de rester fille.

Elle n'avait pas moins de sept sœurs. Ses sœurs aînées étaient venues successivement demeurer chez la riche comtesse leur tante avec l'intention de captiver le jeune comte; aucune n'avait réussi dans cette entre-

prise.

Eugénie aimait un jeune professeur (pour elle avait souvent l'occasion de voir à Stockholm, mais elle ne lui avait demandé aucune promesse et ne lui en avait fait aucune. C'était une fille prudente.

La comtesse, l'ayant vue rougir, songea qu'elle parlerait de cette belle cousine à Louis de telle sorte qu'il en aurait le cœur ému.

En ce moment un domestique annonça Mlle Mannerkrantz.

c(Faites entrer », dit la comtesse un peu égayée par son espoir.

LA PRÉSENTATION

Avec son vêtement de deuil, Torpheline s'avança doucement et gracieusement dans le salon. Mais ses beaux yeux bleus étaient pleins de larmes et elle était si troublée! Elle s'effrayait de voir la comtesse et ne savait comment l'aborder, ni ce qu'elle devait lui dire, ni ce

l'4 A I.A VII. I.i; Kl A LA CAMI'AC.NE

(|i'ell(' dcv.iil l'aïe dans ce cercle arislocratique où elle éliiit si étrangère.

« Soyez la bienvenue, ma bonne Louise! » s'écria le comte en lui tendant la main.

\Mc fut si touchée de ce salut, que volontiers elle sciait lon-diée à genoux devant rbomnie de cœur qui le lui adressait.

« Ma feuuue, repiit-il, vous souhaite aussi la bienvenue. »

Mais la comtesse, étonnée et choquée de ces prévenances, repri son air rigide.

« J'espère, mademoiselle, dit-elle sèchement, que vous resterez (piehppe teiqxs dans notre maison, en attendant (|u'oii vous trouve autre chose. Asseyez-vous, à moins (|uc vous ne soyez soulTrante, et que vous n'aimiez mieux vous retirer dans votre chambre.

— Non, non! s'écria le comte. Il faut d'abord (juc Louise fasse connaissanceavec notre jeune nièce. Allons, mesdemoiselles, donnez- vous la main. »

vSans dire un mot, Eugénie tendit à l'oi-pheline le bout d'un doigt. Elle avait vu à la ligure de sa tante qu'elle ne devait pas être, en cette occasion, trop ex- |»ressive; de plus, cette nouvelle venue lui paraissait trop jolie et trop gracieuse.

« Et voilà mon fds », reprit le comte, chagriné de l'attitude de sa femun; et de sa nièce et pensant que celte autre Icnlalive n'aurait pas |)his de succès,

.Mais voilà (pie Louis, au lieu défaire un de ses courts et non-chalants saluls, s'avance vers la jeune fille, lui tend la m;iiii vl la re-arde avec une telle expression de

.lAl.dISK .\l'III.> I \ |(i|;l 175

syiiipalliii:. (iiic la citmlfs^e cii iHail .sliiinlaili-; cl,

conimo Louise levait les yeux sur lui, elle lil un iiou-voieut de surprise el rougit.

« Vous nie reconnaissez? dit le jeune comte. Moi, je vous ai reconnue tout de suite. »

l'uis se tournant vers sa mère, il ajouta :

« L'automne dernier, un jour, en revenant à la maison, j'ai rencontré Mlle Maimcrkrantz qui sortait d'une école, très clioqué des importunités d'un llà-

ncur.

— El lu as remarque cela, toi qui ne remarques rien? (lil la comtesse.

— J'avais par hasard mon lorgnon, et en voyant Mlle Mannerkranlz si confuse et si oliensée de l'obslnation avec laquelle un incoinu la regardait, je lui oll'ris de la reconduire chez elle, car bien que je ne suis pas encore vieux, mon extérieur devait pleinement la rassurer. »

Louise le remercia par un doux sourire de ce récit un |u'u enjolvé. Car, en la suivant jusqu'à sa demeure il ne lui avait pas adressé la parole et, en la ([uitlant, l'avait saluée sans dire un mol.

((Eugénie, dit la comtesse dun ton impérieux, conduis made-moiselle dans sa chambre. »

170 A LA VII.I.L; ET A LA CAMI'A(i>E

Li: NOUVEAU KOYEK

« Est-ce là, dit le comte à sa l'eiiiiiiic, (juand les deux jeunes filles furent sorties, est-ce cela que vous m'aviez promis?

— Pourquoi appelez-vous celle éliangère j)ar son nom de baptême? C'est une lamiliarilé ridicule.

— Je voulais, par nii alTeclucux accueil, donner à celte humble orpheline un seilimonl do confiance. Songez qu'elle vient de perdre sa mèie; j'ai promis de la recevoir sous mon toit. Elh; est intéressante par sa situation, timide et agréable.

— Je la trouve alTectéc.... sans doule par suite.... Elle ressemble à sa mère.

— Elle est aussi belle. »

La comtesse sourit dédaigneusement; et, s'adressant à son nis :

« Qu'en penses-tu? dit-elle; cette jeune écolière te semble-t-elle réellement si belle, et, quand tu l'as rencontrée, as-tu remarqué la suj)ériorité de son esprit?

— Vous savez, ma chère mère, que je ne suis point juge de la beauté, et, lorsque j'ai accompagné Mlle Mannerkrantz, je n'ai point cherché à sonder son esprit. Mais ce dont je suis sûr, c'est que c'est une honnéle, innocente! créMliMt!. C'est ci; (pii in'.i décidé à l'accompagner, ce ((uc j(! niiviiiis jamais lait pour aucune autre. »

l\|(irsi; AIMU'.S l.,\ MOKT 177

A cos mois, le jfMiiic coiiiU' (|iiilln le salon et se retira dans sa cliaiiihn' |)oiir se jelei', dans une indolente rêverie, sur un canapé.

Le soir, au coin du feu, l'orplielinc commença sa tâche de lectrice. Louis, assis près d'elle, ne dormait pas et il n'examinait pas le plafond; et le comte, avec quelle expression de boulé il observait sa dpuce protégée, avec quelle agréable éuuilion il enlendait le son de cette voix qui, sans doute, lui rappelait une autre voix aimée !

La comtesse regardait, écoutait avec une sourde colère.

« C'est évident, se disait-elle; jeune, il a aimé la mère, cette coquette qui l'éloignait de moi. Maintenant, il la voit revivre dans sa fille. »

Et tout à coup, ne pouvant se contenir, elle s'écria :

« Mes nerfs ne peuvent supporter plus longtemps cette lecture. Votre voix, mademoiselle, est trop aiguë. »

Cette voix était douce et harmonieuse. Mais, que faire? Louise, sans rien répondre, ferma le livre en rougissant et le posa sur la table.

« Mon enfant, dit le comte, voulez-vous bien venir demain me faire la lecture dans ma chambre? Je ne veux pas agacer les nerfs de la comtesse, mais je ne veux pas me priver du plaisir d'écouter une lectrice comme vous. »

Ces paroles étaient consolantes. Mais Louise ne pouvait se dissimuler les difficultés de sa situation, et, chaque jour, elle avait quelque nouvelle raison de s'en inquiéter. Eugénie s'cloi-riail d'elle sans ménai^^emeuL

et Louis, qui d'abord l'avait si bien accueillie, se montrait envers elle très indifférent.

Chaque soir, après les diverses tâches que la comtesse lui avait rigoureusement imposées dans la journée, elle se jetait à genoux et invoquait l'âme de sa mère.

L'hiver étant venu, il y eut dans son existence un grand changement. La comtesse et Eugénie allaient chaque jour au bal ou en soirée. Toutes deux avaient recours à l'orpheline pour ajuster

leur toilette, et s'adoucissaient envers elle en la voyant si complaisante et si habile.

Le soir, elle servait le thé au comte et à Louis, qui persistait à ne pas vouloir aller dans le monde, et cette heure était pour elle une heure délicieuse. Plus de reproches, plus d'embarras, ni regards sévères, ni paroles aigres, mais un si bon accord entre les trois solitaires !

Quelquefois le comte s'assoupissait sur sa chaise longue. Pour ne pas le réveiller, il fallait parler à voix basse, et, dans les paroles que Louis murmurait alors à la jeune fdle, il y avait une intonation d'une douceur inexprimable.

Quelquefois il prenait son violon et se mettait à jouer, la tête baissée, les yeux à demi fermés, comme s'il écoutait une musique intérieure. Puis soudain ses paupières se rouvraient, et dans ses yeux noirs, ordinairement si ternes ou si endormis, éclatait un rayon de vie et de poésie.

A la fin de la soirée, le souper était servi près du

JALOUSE AI'RKS LA MOTT 17!i

fauteuil du comte. Ouel délicieux souper en une si calme intimité!

« Ah! se disait quelquefois Louise, cela ne peut pas durer. »

En effet, bientôt sa fierté naturelle devait être révoltée.

YII

LA rROTECTRICE DANS LE GRAND MONDE

Un matin, tout était en rumeur dans l'aristocratique maison. Le comte avait une nouvelle attaque de goutte, et le médecin semblait inquiet.

La comtesse était dans une telle agitation, qu'elle semblait incapable de faire la moindre chose. Louis, qui si souvent se plaignait de ses propres infirmités et s'abandonnait à son spleen, ne pensait plus qu'à s'occuper de son père. Eugénie n'était point apte à soigner un malade, et n'avait nulle envie d'entreprendre cette tâche. C'était Louise qui, avec une adresse et une vigilance parfaites, exécutait les ordonnances des médecins. Le comte aimait à être soigné par elle, et acceptait docilement toutes ses prescriptions.

Lorsque le danger fut passé, lorsque la comtesse commençait à se calmer, elle eut un autre emportement. Le plaisir avec lequel son mari faisait l'éloge de la jeune fille lui apparut connue le signe certain d'un vieil amour ressuscité. Un jour elle osa lui dire :

a Vous croyez ou vous feignez de croire, que vous ne voyez près de vous qu'une innocente créature. Hélas! vous voyez en (die celle qui n'est plus. N'ai-je pas assez souffert, quand cette femme a éloigné ton cœur de moi! faut-il qu'elle envoie encore ici son artificieuse fille, pour m'enlever le reste d'affection que tu m'as accordée quand elle t'a abandonné ! »

Le comte aurait vainement essayé d'apaiser cette colère. Il ne répondit rien, et jeta vers un coin de la chand)re un regard douloureux. Machinalement la comtesse tourna ses yeux du même côté, et là était Louise, la figure pâle et les yeux étincelants.

« Ah! dit la comtesse, c'est joli. Mademoiselle est aux aguets?

— Non, madame, répliqua l'orpheline; mais je ne pouvais prévoir ce que je viens d'entendre. Sinon je serais partie, comme je vais partir.

— Partir! et où irez-vous? si j'ose vous le demander.

— Chez une pauvre brave femme, l'amie de ma mère. J'aime mille fois mieux rester sous son toit et travailler du matin au soir, que de rester ici. Je serais la plus indigne des ciéalures, si je pouvais me résigner à entendre calomnier ma chère, tendre, noble mère! »

En ce moment Louis entra et vit, sans rien comprendre, la colère de sa mère et la douleur de la jeune fille.

Il s'approcha de son])ère, qui lui murmura quelques mots à l'oreille; puis, s'avanç(ant vers l'orpheline :

« Chère demoiselle, lui dit-il, mon])ère serait bien affligé si vous persistiez dans votie résolution, et j'espère que ma mère par quelques douces, bonnes paloles....

.lAl.OISK AI'liKS l,A MOliT ISl

— Comment! s'éciiu la coiïillesse, t'imngiios-(u que tu puisses me donner des conseils pour diriger les gens de ma maison? Non; puisque mademoiselle a ose prononcer les mots qui doivent la faire sortir d'ici, elle sortira : je vais lui écrire son certificat.

— Mais, ma mère, reprit Louis avec sa noiïcialance habituelle, vous n'avez pas Itesoin de vous donner cette peine. La condition de Mlle Mannerkranlz exclut toute idée de certiticat.

— Merci, répliqua la comtesse surexcitée par le plilegme de son fils. J'ai la même règle pour tous mes domestiques. »

Et elle sortit, suivie de Louis, qui espérait encore l'adoucir.

Seule avec le comte, la jeune fille tomba à genoux, lui prit la main, la baisa.

« Merci! » dit-elle d'une voix tremblante.

Puis elle échappa à la main amicale qui essayait de la retenir, et disparut.

UNE AUTRE l'iOTECrRICE

« Vous avez agi, mademoiselle, selon votre sentiment et selon le mien, car je ne suis pas une sainte. Mais, permettez-moi de vous le dire, j'ai peur que vous n'ayez pas agi selon les principes de votre sainte mère, qui recommandait constanuent la toléi'ance.

— Chère Catherine, j'ai été, je vous l'assure, très patiente jusqu'au moment où la comtesse a outragé ce qu'il y a pour moi de plus cher, de plus sacré. Ne me dites pas que ma mère me blâmerait; j'en aurais un chagrin mortel. »

A ces mots, de grosses larmes inondèrent son visage. Elle les avait retenues dans la maison du comte; elle pouvait les laisser couler devant l'honnête femme en qui elle avait toute confiance.

« C'est bon, c'est bon, dit Catherine; il fallait bien vous faire une petite observation; c'était mon devoir. A présent, voyons un peu comment nous allons nous arranger pour que vous ne soyez ici pas trop mal.

— Ah! cette chambre est un paradis. Voilà les petits meubles de ma mère. Voilà encore les vases de fleurs sur la fenêtre. Mais comment toutes ces choses sont-elles encore là?

— Je n'avais pas le droit d'y toucher. Votre loyer était payé jusqu'au 1^{er} avril.

— C'est vrai, et maintenant nous sommes bien près de ce terme. Que vais-je faire? Je suis partie ne voulant pas, après une scène que j'avais subie, accepter un denier.

— Soyez tranquille. Je mettrai une autre chambre en location et garderai celle-ci. Dans un coin, près de la porte, je placerai mon lit.

— Y pensez-vous? Dans la chambre que vous avez la bonté de garder ! Non ! non ! vous prendrez le lit de ma mère, et moi, comme autrefois, je coucherai sur le canapé. Maintenant, faites attention à mes calculs. Je

.lAl.Ol SK Al'HKS l.V M(tl;l 185

puis vivre avec un franc par jour; j'en gagnerai bien deux ou trois. Après avoir soldé les petites dépenses nécessaires, il me sera aisé de payer mon loyer.

— Chère enfant! et quand le travail manquera?

— J'ai prévu ce cas et les cas où je serais malade. Pour remédier à ces accidents, je tâcherai d'économiser quelques sols par jour.

— Dieu soit loué ! Le courage ne vous manque pas. Et moi, je ne serai point non plus oisive. Je vais de ce pas chercher de l'ouvrage... Mais s'il arrive un message du comte?

— Je n'en attends aucun; et d'ailleurs, je ne reviendrais sur ma décision que si la comtesse elle-même!... C'est inutile d'y songer.

— Et le jeune comte?

— Ah! le jeune comte!... Non, il ne viendra pas; il m'a à peine regardée en sortant avec sa mère. Je crois qu'il n'était pas content de moi. Il faut que je supporte encore cette peine. »

Et, de nouveau, Louise pleurait.

Ce jour-là même, elle commença sa vie d'ouvrière, et les heures et les semaines s'écoulèrent dans cette tâche difficile.

Personne ne vint voir l'orpheline. Personne ne semblait songer à elle. Un jour, en passant avec sa fidèle Catherine devant l'hôtel du comte, elle remarqua que tous les volets en étaient fermés. La famille était sans doute en voyage ou à la campagne.

Au commencement de son existence solitaire, Louise avait souffert plus qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-

184 A I.A VILI.i; ET A LA CAMIWGNE

même d'un oubli immérité et inattendu. Mais peu à peu, elle se raffermir; sa fierté étouffa son chagrin, et bientôt, pas une larme de ses yeux ne tomba sur les gros tissus que ses fines mains découpaient et ourlaient,

La bonne Catherine devinait que sa douce locataire avait un chagrin secret. Elle eut la délicatesse de ne pas l'interroger, et, un matin, pour la distraire, elle lui apporta une cage dans laquelle sautillait un bel oiseau.

« Voilà, dit-elle, une gentille compagnie. Cet oiseau chante à merveille. Sa musique, j'en suis sûre, est plus agréable à entendre que le violon du jeune comte; et j'ai aussi trouvé une plante fleurie que vous aimerez à regarder. »

Louise remercia cordialement la généreuse femme, et se jetant dans ses bras, lui dit sans orgueil et sans amertume :

« Dès ce jour, je veux oublier, je dois oublier. Ma mère a promis de ne pas m'abandonner. Sa voix m'entrera dans le cœur. »

LA LETTIK

L'été va bientôt finir. On est au milieu d'août.

Un dimanche, Louise se prépare à aller avec sa compagne à l'église. Puis toutes deux veulent ensuite faire une promenade.

Dans ces occasions solennelles, pour faire honneur

JALOUSE AI'HKS LA MdUT 185

à Mlle Mannerkrantz, Catherine prend ses plus beaux habits et porte fièrement, d'une main, son psautier; de l'autre, son ombrelle. Louise a une toilette simple et de bon goût. Si elle n'a pas le temps de sortir dans la semaine, elle ne veut pas parader le dimanche.

Au moment où elle posait le pied sur le seuil de la porte, le facteur lui remet une lettre.

« Je vais en avant, » dit Catherine, qui la voit tout émue et veut discrètement la laisser seule.

Seule, Louise, avec une palpitation de cœur, ouvre la lettre et lit :

« Chère demoiselle,

-(Des raisons pénibles ne m'ont point permis d'aller vous voir avant mon départ, et croyez-moi, ce n'est pas ^ans un difficile effort que j'ai pu m'imposer cette |M'ivation.

<c Je suis parti au commencement de mai, et revenu il y a huit jours. Aucun voyage ne m'avait fait tant de bien. Dans ces trois mois, j'ai senti couler dans mes veines une vie que je n'avais jamais connue, et cette puissance vitale, je la sens surtout dans le cœur.

« Quel mystère! direz-vous. Voilà! J'ai conçu une idée, une seule , mais assez forte pour produire ce miracle, et elle ne me quitte plus.

« J'ai d'abord été surpris de mon idée, puis je m'y suis si bien attaché, que j'ai résolu de revenir au pays natal pour lui donner un caractère décisif.

« A mon arrivée, j'ai trouvé ma mère très souffrante et très changée. Mon père est mieux.

« Maintenant, ma chère mère, dont les idées sur quelques points sont fort modifiées, me charge de vous ensager à vouloir bien venir l'assister dans sa maladie. Elle vous enverra mardi prochain sa voiture pour vous amener à notre hôtel. A cette requête, mon père ajoute ses instantes prières. Permettez-moi d'y joindre lesmiennes.

« Vous nous êtes d'autant plus nécessaire, que ma cousine Eugénie nous quitte pour se marier.

« Si nous ne sommes pas séparés par un nouveau paroxysme, nous avons en perspective ces derniers beaux jours d'été pendant lesquels je pourrais vous dire l'idée qui m'a délivré de mon apathie et m'a rendu la santé. Me reconnaissez-vous?

« Louis DE D... »

Catherine est restée avec son psautier et son ombrelle près d'une heure sous le vestibule, attendant sa compagne. A la fin, ne la voyant pas venir, elle remonte l'escalier et la trouve se promenant à travers sa chambre dans une agitation extrême, les joues empourprées et les yeux scintillants.

« Au nom du ciel! demande Catherine, que se passe-t-il donc?

— Je ne sais le comte, la comtesse, lui Mardi,

on m'enverra la voiture. La pauvre comtesse est malade et l'on me prie de retourner. Je regrette d'avoir été si vive.

— Kl le dénouement de tout cela, c'est que lui, c'est-à-dire le jeune comte, veut épouser Mlle Mannerkranz.

ALOUSE AI'UKS I.A MUHi 187

— Quelle iolie! Une pauvre fille comme moi.

— On a vu des choses plus extraordinaires. Moi, je sais que ce beau monsieur, avant de se mettre en voyage, a passé bien des fois devant cette maison. Il hésitait, mais il avait évidemment envie d'entrer. Une fois même, il s'est avancé jusque vers le vestibule, puis il a réfléchi et s'est éloigné.

— Vous saviez cela, chère Catherine, et vous n'en disiez rien?

— Non. J'avais promis de veiller sur ma jeune locataire. Mais à présent, je puis la remettre en de meilleures mains. »

Elles étaient justes les prévisions de l'honnête Catherine. Dans ses souffrances physiques, la comtesse n'avait plus le moindre sentiment de son ancienne jalousie. Après un long entretien avec son fils, dont elle admirait le chamrement, et une m'ave délibération avec son mari, elle reçut Louise comme une mère reçoit sa fille, et, un jour, elle dit au comte en riant :

« Voilà Louis qui songe à retourner en Italie.

— Oui, répliqua Louis- mais cette fois avec une chère compagne. »

DESTIN D'UNE HIRONDELLE

.NOUVELLE SUEDOISE

PAR DANIEL FALLSTROM

« Yoilà les hirondelles parties », me dit ma potito cousine en une matinée d'automne, et la douce enfant regarde avec tristesse le nid abandonné au bord du toit.

Oui, les hirondelles sont parties pour ne revenir qu'au printemps, et j'avoue que j'éprouve un certain regret de leur disparition. D'abord cela nous annonce la fin de l'été, puis je n'entendrai plus dans ma mansarde le joyeux babil qui me faisait rêver. Car il faut vous dire qu'un couple d'hirondelles a bâti son nid à la fenêtre de ma chambrette et y a élevé ses petits, et a chantonné pendant toute la belle saison. J'ai fait connaissance avec ces gra-

cieux oiseaux et nous sommes devenus bons amis. Ils venaient avec confiance se poser au bord de ma fenêtre. Ils me racontaient leurs soucis de ménage et leurs aventures dans les chaudes contrées. Us me

Vn A l.A VII.I.E ET A LA CA.MI'AG.Ni;

disaient combien ils avaient de petits dans leur logis. Enfin, je savais toute leur existence telle qu'elle se passe entre ciel et terre.

D'ici, delà, j'ai appris diverses histoires d'hirondelles, et comme ma petite cousine s'afflige du départ de ses chères voisines, je lui raconte une chronique par où l'on voit que les oiseaux ont aussi leurs peines de cœur.

Sur le toit du château d'une ancienne seigneurie, près d'une gouttière terminée par une tête de dragon, s'élevait un nid habilement et solidement construit. Là demeurait une famille d'hirondelles : le père, la mère et deux filles, si dissemblables qu'on ne pouvait croire qu'elles fussent les deux sœurs.

L'aînée, fière et hautaine, regardait avec un profond dédain les moineaux, qui sont les vagabonds et les gamins du monde des oiseaux; la seconde, au contraire, accorte et gracieuse, plaisait à toute la gent ailée. Elle avait une bonne parole pour les oiseaux les plus taciturnes et les plus sombres. Elle captivait même le chat du meunier. Lorsqu'elle passait trop près de lui, il fermait les yeux pour ne pas céder à une cruelle tentation.

Ses parents cependant la blâmaient de sa courtoisie. Ils se vantaient de descendre d'une race antique qui, de génération en génération depuis des siècles, habitait sous la voûte d'un palais égyptien, et ils ne comprenaient pas que leur (ille pût avoir des

rapports avec de petites gens, comme les pinsons, les serins et les moineaux.

« Il ne me convient pas, disait le j)ère, qu'une per-

!;!■; DESTIN li'l iNK lllH(M)i;i,LE l!)-,

!*onne coimie loi s'approche ainsi de la plèhe. Tu dois savoir garder ton rang.

— Mais, répondait la bonne petite, tous les oiseaux se ressemblent. Ils ont tous un bec et des ailes.

— Oui, répliquait gravement le père. Mais il ne leur est pas donné à tous de se nourrir de rùtis de mouchérons, et d'habiter les hauts et grands édifices. Vois par exemple l'alouette. »

A ce mot l'hirondelle baissa la tête, et sans son plumage noir on aurait pu la voir rougir comme une jeune fille à qui on reproche une inclination. La gentille hirondelle aimait un joli alouet^ et en était tendrement aimée.

Les hirondelles sont d'une nature rêveuse. Les alouettes ont une vie poétique. Quoi de plus naturel

1 . Ou'o:i rac permette ce néologisme, et je voudrais bien avoir la laculté d'en créer d'autres pour remédier à une des étrangetés do notre langue, une gueuse, mais une [lève gueuse, disait Voltaire.

Dans l'ornithologie, comme en diverses antres branches de l'histoire naturelle, nous n'avons pour désigner un grand nombre d'animaux que les substantifs masculins ou féminins qui s'appliquent à la fois au mâle et à la femelle. 11 me semble qu'on pourrait aisément faire la distinction des deux sexes au moyen de

quehiues simples désinences, comme par exemple : le moineau, la moinetle ; la fauvette, le fauvet ; le merle, la merline ; la bergeronnette, le bergeronnet; l'aigle, l'aiglonne; l'hirondelle l'hirondeau.

Je soumets mon humble idée aux philologues et aux naturalistes ; à mon ami P. Pichot, un des administrateurs du Jardin d'Acclimatation; à mon ami F. Lescuyer, de Saint-Dizier, le savant ornithologiste.

On a organisé des comités scientifiques pour des questions moins inlérressautes, et des congrès pour des affaires moins louables.

194 A LA VILLE ET A LA CAMI'Ali.NE

que l'accord des deux jeunes oisillons? Cela devait nécessairement arriver.

L'alouet logeait à la belle étoile ettout le jour chantait. Vives et gaies étaient ses mélodies, pures comme le souffle du printemps, riantes comme le soleil après la pluie. Pour sa musique aérienne il ne demandait ni argent ni décoration. Il chantait pour le laboureur cultivant son champ à la sueur de son front, pour la pauvre ménagère lavant ses vêtements dans le ruisseau, pour le poète errant le long des bois rêveur. Et tous comprenaient ses chants, et sa chère hirondelle aussi les comprenait quand elle s'élançait avec lui vers les nuages empourprés.

Le jour vint où il résolut de s'en aller présenter ses respects aux parents de sa bien-aimée, et leur cxprimei" ses désirs de mariage.

A cette démarche décisive il ne songeait pas sans crainte. Mais l'amour lui donnait du courage. Il fit sa toilette et se' mit à chanter au milieu des trèfles odorants, car il n'osait encore prendre son vol. Il n'osait monter au haut des érables séculaires, vers la noble famille qui occupait une si haute position dans le monde, qui habitait sous le même toit que le seigneur du canton.

Enfin, après toutes ses hésitations, il s'enhardit par un nouveau chant, un chant si vif et si sonore que toute la plaine en retentit et soudain, d'un trait, il se lança près de la demeure de la douce hirondelle. Il se posa au bord du toit et, de nouveau, on entendit sq Yoix pénétrante.

I,E DESTIN D'UNE !I1HoNI)EM,E

Le vieil hirondeaii, avançant le bout de son bec liors (le son nid, Ini dit brusquement :

« One voulez-Vous? »

L'alouet voulait lui répondre par une. de ses heureuses nu'lo-dies. Mais son cœur était saisi d'une tristesse insurmontable et sa voix n'exhalait plus que des accents plaintifs. Il chantait comme il n'avait jamais chanté. Jamais il n'avait connu la soulTiance du premier amour.

Dans la basse-cour, un coq d(;bout sur une patte l'écoutait pensif, tandis que, sur un arbre voisin, une vieille pie sèche et méchante répondait])ar un éclat de rire sardonique à ces tristes soupirs.

Cependant l'alouet finit par formuler sa demande, et n'obtint (pi'un non bien sec.

« Quiconque, disait le fier hirondeau, a une fille comme il faut à marier, ne se soucie guère delà donner à un poète ; » et ce présumptueux alouet n'était qu'un poète, ne sachant rien faire, n'ayant pas même su se procurer une sinécure comme les gens qui veulent vivre dans la fainéantise. 11 campait dans les champs, au milieu des herbes. Il n'avait pas même ce qu'on peut appeler une habitation. Ouant à sa nourriture, c'était une pitié, et il osait aspirer à l'honneur d'épouser une noble hirondelle. Non, non. Adieu.

Ainsi peu importait que ses harmonieux accords retentissent sur le ciel bleu et sur les mers resplendissantes. Il n'avait ni maison, ni table. Bonjour.

Le paiivre amoureux s'enfuit bien loin, bien loin,, j'lisqu'qu fond d'un étroit vallon, voilé par une forêt de gapins, Là il se jeta daps unp touffe d'herbe, §Qngeai^t

ItIO A I.A MLLE ET A LA CAMI'AU.NE

à ses heures d'amour si riantes et si courtes. Il se rappelait le jour où, pour la première fois, près d'une aubépine eu ileur, il avait rencontre sa chère hirondelle.

Il se rappelait tous ses gracieux mouvements et ses petits cris, et sa jolie tête si fine. Qu'il était heureux alors ! Et maintenant ! ! !

Peu à peu il s'éleva dans les airs, il monta au-dessus de la cime des sapins et se remit à chanter, d'abord doucement, puis plus haut, et enfin d'une voix éclatante; il chantait l'amour vrai,

l'amour toujours jeune, l'amour immuable, qui résiste à tous les obstacles, qui survit à la mort.

En ce moment, dans le vallon, passait le fils du fermier avec une belle jeune fille, sa fiancée. Sous un rameau d'arbre, il lui prit la main et sur sa joue virginale imprima un baiser. Puis tous deux continuèrent leur route, silencieux et rêveurs, et il leur semblait qu'ils pensaient ce que l'oiseau chantait.

Pendant ce temps la demeure de l'hirondelle était fort agitée. Le père adressait à sa fille un vigoureux sermon corroboré par des coups d'ongle et de bec.

La mère pleurait et les jeunes personnes tremblaient.

« Je ne veux pas, disait le père impitoyable, je ne veux pas que cette folie se prolonge, que vous fassiez honte à votre famille. Vous aurez donc la bonté de renoncer à vos rêves. J'ai trouvé pour vous un très honorable jardi, un homme de notre connaissance qui demeure dans la tour de l'église. Pas de résistance ni de jteurnicherie. Demain vous serez mariée. »

Ainsi fut lait.

LU DESTIN D'UNI: llll'.()Nlti;i,l,l': 1!»7

I/aïlomiño est Vonu. I.cs reiiilles Hoïries tourliilloiiiiMiit au souffle de la brise sont))(Our nous un enblème de la fragilité des choses. Les bouleaux dénudés apparaissent comme des squelettes. L'herbe des champs est jaunie, et les moulins à vent semblent dire, dans le démisement de leurs grandes ailes : Nous avons à moudre tant de blé, tant d'orge, tant d'avoine. A la lin cela devient monotone.

Monotone aussi était l'existence de l'hirondelle mariée par la volonté de son père avec l'habitant du clocher. Elle ne pouvait oublier son cher alouet. Du haut de sa tourelle regardait tristement les plaines désertes où elle avait tournoyé, chantonné avec lui.

Maintenant plus d'amour, plus d'alouets, plus d'hirondelles .Au temps de la migration annuelle tout est parti.

L'innocente oisillonne n'a pu partir. Un stupide chasseur paradant avec son fusil lui a cassé une aile. Son mari a bien voulu attendre quelques jours pour voir si elle se guérirait. Elle se guérit en effet, mais elle était si faible qu'elle pouvait à peine un peu voler. Il ne lui était absolument pas possible d'entreprendre le long voyage par-delà les montagnes, par-delà les mers. Le mari dit adieu et s'en alla.

La pauvre hirondelle resta seule dans sa haute demeure, abandonnée du monde entier.

Triste et débile, elle essayait encore de sortir. Sous le ciel nébuleux d'automne, elle tournoyait près de l'église, elle descendait dans le cimetière, et le fossoyeur en la regardant disait : « La douce petite ne vivra pas longtemps. »

19S A LA VILLE Et A LA CAMI'AGNE

C'était vrai. Au mois de novembre par un temps clair, toutes les plantes étant couvertes de givre, la pauvrete étant de plus en plus affaiblie par le froid, par la faim, sentit approcher le terme de sa vie. Elle recueillit ses dernières forces pour s'en aller jusqu'au buisson d'aubépine dont elle gardait le souvenir. Là, sous les rameaux de sapins blanchis par l'hiver, elle oublia les souff-

frances qu'elle avait endurées, et l'égoïsme de son mari, elle oublia tout pour ne songer qu'aux beaux jours de printemps où l'alouet lui chantait son amour.

Dans cette douce j)ensée, elle mit la tête sous son aile et dans son dernier soupir exhala son dernici' souffle.

(quelques jours après, celui qu'elle avait tant aimé revenait vers elle. La croyant partie avec sa famille, il avait voulu la rejoindre, et après avoir essayé de la trouver dans la lointaine région, sur les rives du Nil, sur les colonnades des anti(|ues palais, il revenait la chercher sous le ciel du nord, dans son pays natal.

Quand l'hiver fut fini, quand au soleil du printemps la neige fut fondue, sur le sol reverdi, au heu de l'aubépine en fleur, le fils du fermier vit les deux tendres oiseaux, glacés j)ar terre, l'un à côté de l'autre. Il les prit dans sa main et les regarda avec une émotion de cœur.

Il se raj)pelait le jour où, pour la premiere fois, il embrassait sa fiancée, tandis (pi'un de ces oiseaux chantait son chant d'amour.

LE PARADIS SUR TERRE

NOUVELLE SUEDOISE

PAR MADAME FLIGARE-CARLEN

Dans un des humbles quartiers de Stockholm on voyait naguère encore une maison isolée de chétive apparence : deux petites fenêtres dans un mur revêtu d'une teinte brune, une porte saillante sur un seuil délabré, et devant cette porte un carré où

fleurissaient des chardons auprès d'un églantier. De là pourtant on avait une très belle vue, et à l'intérieur, on pouvait contempler un doux tableau, le tableau de deux êtres contents de leur sort, de leur vie de labeur, de leur pauvre petit coin.

C'était un jeune ménage établi là depuis deux ans ; le mari ouvrier briquetier, la femme, employée d'abord dans une manufacture de bougies, avait dû quand elle devint mère quitter cette fabrique pour prendre soin de son enfant.

Elle travaillait au lous avec ardeur. Ces deux bonnes gens parvenaient ainsi à joindre, comme on dit vulgairement, les deux bouts, mais rien de plus.

Un samedi soir, dans les beaux jours d'été, le mari savourait pour son souper un plat de gruau. La femme tenait sa fillette sur un de ses bras, en même temps répandait sur le sol à travers sa chambrette des feuilles fraîches* en riant des efforts que faisait la petite pour les lui enlever. Sur les fenêtres se déroulent deux étroits tissus, en guise de rideaux. Au dehors elles sont plus gracieusement voilées par des branches de lierre qui grandissent et s'enlacent le long du mur.

Et la femme va, vient, nettoie, met tout en ordre, et le mari, qui est vif et gai, oublie son gruau en regardant les jeux amusants de la petite et l'habile travail de la mère. On ne pouvait la considérer cette jeune mère comme un type de beauté. Mais avec sa bonne grâce, ses joues roses, sa vive et heureuse physionomie, elle était charmante.

« Quel goût tu as, Marie, dans tout ce que tu fais ! s'écria l'ouvrier avec un réel enthousiasme. Je ne comprends pas comment

lu embellis notre humble mobilier, nos quatre chaises, notre table boiteuse, tout jusqu'à ce pupitre qui ne pouvait se tenir debout tant (lue tu n'y avais pas mis la main. Oui, il faudrait aller loin pour trouver ta pareille.

— Je me plais à l'écouter, mon cher Jean, quoique tu en dises trop. De l'eau et de la cendre, il n'en faut

1. C'est un charmant usage des gens du peuple, en Suède, de parer ainsi d'une couche de feuilles vertes ou de rameaux de sapin, principalement les dimanches et les jours de fêtes, la nudité du sol de leur demeure, non parqueté, non hriqueté.

IK l'AHAhLS Mli Ti:iiU': 'Jo3

pas [l]us pour nclloyoi' nos iiuMildes c'est deinaiiii (pic

nous allons nous l'aire beaux pour nolie promenade. Demain, lu prendras la cliemisette neuve el Ion vêlement d'été nouvellement reprisé.

— Moi, dit Jean, j'irai de bonne beure me l'aire raser et me l'aire couper les elicveux, puis je rcôviendrai en toute bête, et je me charge de porter l'enfant et le [l]anier de provisions.

— Nous arrangerons cela Maintenant devine un peu ce que je mettrai.

— Ta robe rose.

— Tu oublies que je l'ai vendue lorsque tu as été tout un mois malade. Mais attends. Tu vas voir. »

La jeune femme court à son armoire, et en tire une robe en coton franchement lavée et un casaquin en piqué blanc.

« Ah! Dieu, s'écria Jean, comme je vais être fier de toi; mais je ne comprends pas

— D'où me viennent ces belles choses. On me les a données pour des bas que j'ai tricotés. Dis-moi à [Présent], où veux-tu que nous allions?... sur la route de Christina? Nous trouverions là moins de monde.

— Oui, mais nous ne verrions là rien de plus beau que ce que nous voyons dans notre quartier. J'ai envie d'aller d'abord au Ladugord* puis au Diurgord" et

1 . Un lieu fait à LousjiS de Stockholm. A son extrémité septentrionale, [près de l'océan], est un jardin public très vaste, très fréquenté. On rappelle le Humlegård, le jardin de houblon.

2, Le parc, l'un des plus pittoresques, des plus charmantes promenades que l'on puisse voir.

•201 A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE

comme nous serons si élégants, nous pourrions nous arrêter là où il nous plaira. Songe un peu quelle joie pour la petite; et moi, je serai comme un poisson dans l'eau si tu es contente. Je n'ai jamais compris ces ouvriers qui abandonnent leurs femmes pour aller au cabaret.

— Si je suis contente ? dis-tu. Ne le suis-je pas toujours? ne serais-je pas la plus ingrate des créatures si je ne remerciais Dieu qui m'a donné un brave homme comme toi, et une si jolie fille? Mais à certaines heures on peut avoir un contentement extraordinaire, et je pense que nous l'aurons demain.

— Demain, s'écria Jean, nous aurons le paradis sur terre.

— Ah ! il n'y a pas beaucoup de gens si heureux que nous.

— Non, certes. »

Le lendemain malin, les deux époux, après avoir l'ait avec soin leur toilette, prennent en ce jour solennel une lasse de café avec des pains blancs, contemplent avec une sorte de ravissement leur Georgette revêtue d'une longue robe rose, moins rose que ses joues, puis se mettent en route.

^'ous ne voulons pas raconter leur journée, seulement leur retour.

Ils sont partis le matin d'un pied léger, avec une heureuse espérance.

U: l'AI'.AIIS SLH TKKIU': -20:>

Ils rentrenl a onze licurus du soir, laligués clde mauvaise liuiveur.

(.(Débarrasse-toi du panier, dit Marie sèchemeul, et doiuiemoi la couverture pour que je couche Georgette. (omme tu tâtonnes? Ne peux-tu donc trouver ce que je te demande?

— Mais tu tires d'un côté tandis cpie je lire de l'autre. Qu'as-tu donc?

— J'ai tout simplement le désir de mettre dans son berceau celte petite que j'ai portée tout le jour.

— J'ai voulu plusieurs fois la prendre ; tu ne m'écoutais pas. La voilà qui dort d'un bon sommeil. Dis-moi, ne |)eux-tu me donner quelque chose à manger? Notre panier de provisions est vide et j'ai faim.

— Je ne puis t'offrir que du gruau froid. Peut-être en cherchant bien trouverais-tu encore quelques restes dans le panier. Regarde, moi je suis forcée de m'asseoir.

— Et moi aussi. Mais il faut que je te fasse une question.

— Je ne suis pas en train de causer.

— J'ai remarqué cela tout l'après-midi. Nous étions très gais en partant, et plus nous avons rencontré de monde, plus je t'ai vue maussade.

— Et toi, étais-tu de bonne humeur?

— Je n'y comprends rien. Nous devons être si heureux aujourd'hui, et je ne sais par quelle sorcellerie notre journée de paradis a été si mauvaise. Le sais-tu. toi?

— Non.

IO^^ A LA VILLE ET A LA CAMI'ACNE

— Et décidément tu n'as rien à me donner pour souper.

— Clicrche toi-même au fond du panier. Des pauvres gens comme nous ne peuvent faire bombance au dehors et au logis. La pauvreté. C'est là le malheur. J'ai rencontré Sophie qui a été au service avec moi dans la maison du colonel. Comme elle était parée, l'impertinente ! Elle s'en allait bras dessus, bras dessous avec un garçon tapissier qui est son fiancé. Je l'ai saluée. Elle n'a pas daigné me reconnaître.

— C'est singulier que nous ayons eu la même impression. J'ai rencontré trois jeunes gens avec qui j'ai été à l'école et (pii n'ont pas voulu remarquer que je leur tendais la main. A présent, ce

sont des messieurs. 11 suffit d'un peu d'argent pour avoir l'air d'un monsieur, surtout le dimanche. Moi, maintenant, je vais me couclier sans souper. Depuis que nous sommes mariés, je ne t'ai jamais vue revcche comme aujourd'hui.

— Ab! s'écria Marie en pleurant, je ne me reconnais plus. Il me semble que je suis toute cbangée, que j'ai dans la poitrine une pierre à la place du cœur. Je n'ai jamais été mécbante, et maintenant rien ne me réjouirait tant que de décbirer la robe de Sopbie.

— Mais toi, tu avais aussi une jolie robe.

— Jolie! Un vieil étroit chiffon. As-tu vu comme Sophie étalait la sienne de tout côté ! et elle avait des gants si lins et par-dessus le marché, en passant près de nous, elle a ouvert son ombrelle de façon à lancer la poussière sur moi. La coquine!

' — N'en parlons plus, dit doucement Jean, et souve-î

LE l'AILALHS SIU TEHUK ^207

nons-noiis que nous ne devons pas chercher notre paradis terrestre, hors de notre demeure.

— Non, je ne sortirai phis. Je ne m'exposerai plus à être humiliée par une impertinente. Nous sommes dans la houe, enfonçons de plus en plus dans la boue.

— Prends garde, Marie. Ton irritation va trop loin. Un mauvais sort a empoisonné notre dimanche. Mais quel malheur, si nous nous ahandonnions à des sentiments d'animadversion et de haine envers notie prochain.

— Si nous pouvons oublier cette triste journée, tant mieux. Quant à présent, je sais qu'on ne doit pas chercher le paradis ter-

restre dans les champs et les bois, mais dans la fortune, parce que l'on peut, avec la fortune, acheter des champs, des bois et tout ce qu'on désire ; alors la vie est agréable.

— C'est vrai. Si j'avais de l'argent, je t'achèterais une robe si élégante que Sophie n'a jamais pu en rêver une pareille.

— Et toi, Jean, tu aurais une redingote si fine, si bien façonnée que tes anciens camarades en seraient confondus.

— De plus, nous aurions une voiture pour la petite, et une domestique, et un vaste appartement, avec des glaces, des fauteuils, des vases, des fleurs. Mais à quoi servent ces rêves? Ils ne durent qu'un instant et ne peuvent nous faire oublier la réalité.

— Je veux pourtant m'amusera chercher ce que nous pourrions encore acheter, et ne sois pas fâché contre moi, mon cher Jean, Demain, il ne restera plus la

•208 A LA VILLE ET A LA CAMI'Ali.NE

moindre trace de nos contrariétés d'aujourd'hui. » Cette promesse de Marie devait-elle s'accomplir? Non, pas si vite.

Le lendemain les deux époux se lèvent fatigués et se mettent péniblement à leur besogne. Leur fatal déplaisir se manifeste par l'état de la chambrette, naguère en si bon ordre. Les feuilles deséchées qui gisent sur le sol sont l'image de leurs joies naguère si vivaces et maintenant llétries. Mais ils ne remarquent pas le triste aspect de ces feuilles, car tout autour d'eux a le même aspect; la nappe négligemment roulée sur la table, le lit mal fait, la poussière partout.

« Je ne te comprends pas, dit un soir Jean à sa femme, et je suis obligé de te déclarer que si la maison ne redevient pas plus agréable, je suivrai mes camarades, qui veulent me conduire au cabaret.

— Oui, va, et laisse-moi ici mourir de faim avec l'enfant. N'est-il pas temps que tu fasses comme ces bons compagnons qui ne pensent qu'à se réjouir, tandis que leurs femmes languissent dans la misère. Va, je m'attends à tout. »

J('nn attendit encore, espérant que sa remontrance aurait un bon effet, et qu'il retrouverait l'agrément de sa demeure. Mais il attendit en vain. Mario était toujours de mauvaise humeur.

A la fin, il céda aux instances de ses camarades, il

jj: l'AP.Ahis su; teriU'I 209

all.i à la lavunic et y lui accueilli avec un eiiipresseiiicnt qui le llalta.

Marie ne lui fit d'abord, par ficrlc, aucune observation. Mais quand elle vit (|ue cbaque soii' il la laissait seule, et rentrait dans une radieuse sin'excitation, elle ne]dut se contenir plus longtenq)s.

« Où pens(!s-tu, lui dit-elle un soir, (ju'une Iclleconduite te mène?

— Je pense, répondit-il, que si elle ne me mène pas au paradis terrestre auquel j'ai cru, elle me donne au moins la satisliiction d'oublier les cbagrins (jue tu me lais éprouver.

— Tais-toi, réplique Marie; si demain matin tu es ga état de m'entndre je te dirai ma pensée. »

Le lendemain matin elle dit : « Nous avons eu tort tous les deux. 11 i'aut le reconnaître, et mettre fin au mal, tandis qu'il en est encore temps. Le veux-tu, mon clier Jean? Moi je le veux sincèrement.

— Bravo, s'écrie Jean en lui tendant la main. Touche là et que Dieu te bénisse si tu me rends l'amour et le contentement que j'ai eus autrefois. »

A midi Jean revient. La maisonnette est transformée, les feuilles flétries remplacées par de verts et odorants rameaux, le lit fait avec soin, un vase de fleurs sur la fenêtre, une nappe blanche sur la table, et sur cette nappe deux couverts bien nettoyés. La jeune femme a repris sa riante physionomie, et l'enfant, qui si souvent pleure et gémit, semble vouloir s'associer à cette satisfaction du ménage. Il pousse de petits cris joyeux et caresse en riant la barbe de son père.

oio A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE

c(Non, non, dit Jean, avec un cordial accent, non désormais plus de stations au cabaret. »

Le soir pourtant, quand il fut rentre au logis, il pensait à ce cabaret où ses compagnons étaient gaiement réunis, et Marie pensait encore à l'affront que lui avait fait l'abominable Sopliie, à sa robe éclatante, et à son

parasol .

Malgré eux les deux époux subissaient les impressions de leur funeste dimanche. Ils essayaient pourtant de les surmonter, voulaient retrouver leur bonheur d'autrefois, et ne pouvaient y parvenir.

L'été se passe, et en automne, et en hiver, la difficulté de leur situation s'est aggravée.

IV

Au printemps suivant, un soir, quelle scène dans la pauvre maison !

Les deux époux rient, s'embrassent, puis pleurent avec des cris de joie et de nouveau s'embrassent.

« Ah! mon cher Jean, dit Marie, il n'en faut pas tant pour perdre la raison; j'ai peur de devenir folle, et toi, comme tu es pâle! Allons, quand on va vers le seuil du paradis, il faut avoir une ferme attitude.

— Sois tranquille, je saurai prendre ma place dans le monde. Mais au commencement on est un peu troublé... Songe un peu. Un héritage de 18 000 riksdalers%

Environ 18 000 IV; mcs

U. L'AUTOUR DE LA TERRE 'JH

c'est là un capital dont on ne peut voir la fin. Mon oncle, que j'avais complètement oublié, est devenu riche et n'a point songé à se marier. Il faudra que nous portions convenablement son deuil.

— Oui sans doute, je m'achèterai deux vêtements noirs et je mettrai trois crêpes à mon chapeau.

— Très bien, moi je porterai aussi un crêpe, et nous serons en noir au moins pendant six mois, pour la satisfaction de notre

conscience et pour montrer que nous sommes reconnaissants.

— Que comptes-tu faire à présent que nous avons tant d'argent?

— Je pourrais, comme mes parents le désiraient, étudier pour entrer dans le clergé. Mais cela ne me tente guère.

— Et cela serait trop long. Tu serais obligé de retourner cà l'école et de passer des examens.

— Non, non. Il ne faut pas y penser; je pourrais établir une boutique de barbier. Cela me plaisait à voir quand j 'étais petit.

— Mieux vaudrait acheter une boulangerie. C'est plus lucratif.

— Je ne me soucie point de me donner cette peine,

— Allons. Nous finirons bien par trouver ce qu'il nous faut; avant tout nous devons chercher un logement convenable. Deux chambres....

-^ Trois, et tu veux sans doute avoir une domestique?

— Oui, j'ai envie de demander à Sophie si elle veut entrer à mon service. Ah mon cher Jean, que nous allons être heureux. Il fut un tenqjs cependant où nous

étions assez simples pour nous réjouir de notre pauvreté. Notre promenade du dimanche nous a fait voir tout ce qui nous manquait.

— Oui. Il aurait mieux valu fermer les yeux.

— Rappelle-toi qu'il n'y a point de mal dont on ne puisse tirer quelque bien. C'est cette triste promenade qui nous a fait voir les

avantages de la fortune et nous a donné l'idée de ce que l'on peut faire quand on a de l'argent. Et maintenant, il est tard. Tâchons de dormir. »

Dans une grande pièce qui doit servir d'antichambre, au milieu d'une collection de verres et de bronzes, de plusieurs corbeilles d'œILLETS et de différents vases remplis de fleurs en papier, est assise Marie, élégamment vêtue et tenant le Dagblad ' à la main. Elle suce une orange et cherche dans le journal l'article Variétés et les annonces. La porte s'ouvre et voici le briquetier, vêtu avec une ridicule prétention, comme un de ces dandys que l'on met sur la scène pour amuser le public.

« Eh bien! Marie, dit-il, je vois que tu prends goût aux agréments de la capitale; si j'avais acheté une boutique de barbier, cela .lurail mieux vahi pour loi coninne pour moi.

— A quoi t'aurait servi cette boutique? Depuis que nous avons reçu notre riche héritage, de toute la jour-

Un des principaux juuiiuiux (luolidiens de Stockholm

L1-; l'M'.AItlS Sim TKI'.I'.!': 21")

iit'c lu [en vas eiTaul de col/; el d'aulrc. Jo sais (jiie lu joues aux cailos et que tu te laisses entraîner par tes anciens cauiarades, dont tu devrais t'éloigner avec mépris.

— Un instant, ma chère. N'allons pas si vite. Tu voudras bien, s'il le plaît, te rappeler que ce n'est pas à toi que l'héritage a été

donné, mais à moi. Peu de temps après notre lille étant morte, je puis faire de ma fortune ce que bon me semblera. Et toi qui achètes tant de choses inutiles, qui vas au spectacle avec tes amies, deux fois par semaine, n'as-tu pas un remords de dépenser tant d'argent? »

A ces mots, Marie tomba à la renverse dans une violente crise de nerfs.

Le pauvre Jean, épouvanté, se hâta de lui jeter de l'eau à la figure, et pleura et gémit, s'accusant d'avoir tué sa chère Marie; puis il ajoutait pour se disculper : « C'est elle qui la première m'a excité.

— Je sais qui t'a excité, murmura la jeune femme. C'est cette indigne créature qui demeure de l'autre côté de la rue. Elle t'a attiré par ses artifices, et tu songes peut-être à me quitter pour t'unir à elle.

— Non, ma petite Marie. Je n'ai jamais rien donné à cette couturière, qu'un simple bouquet le jour de Sainte Anne qui est le jour de sa fête.

— Et moi, traître, je porte le même nom. Je m'appelle Anne-Marie, et jamais le jour de Sainte Anne tu ne m'as offert la moindre fleur. Mais j'irai chez cette coquine, et je lui montrerai ce qu'elle mérite pour tout ce qu'elle fait pour détourner de sa brave femme un mari. Ah ! Dieu, où est-il le bonheur que j'avais rêvé? Par la ri-

'214 A l,A VILLE ET A LA CAMPAGNE

chesse et l'oisiveté on a bien plus de tourments que par la pauvreté.

— Calme-toi, chère Marie. Cette fille qui t'irrite est parfoitement innocente.

— Peux-tu me jurer que tu ne lui as rien donné de plus qu'un bouquet?

— Sans doute, je le puis. Car la vérité est que c'est elle qui m'a pris l'épingle de ma cravate.

— Ah! c'enest trop. La misérable, je cours chez elle.

— Non. Ce serait honteux pour toi de t'occuper d'une telle chose.

— Ne Tas-tu jamais embrassée?

— Non certes.

— Est-ce bien vrai au moins? m'as-tu tout avoué? Réfléchis avant de me répondre. C'est un bon conseil que je te donne. Car si je venais à découvrir quelque dissimulation, cela te coûterait cher.

— Ah! quel terrible interrogatoire, se disait Jean. Je suis fatigjué.

— Parle, s'écria Marie, sinon je vais chez le prêtre, et je lui révèle ta conduite. Parle. Qu'as-tu encore donné à cette couturière?

— Au dernier trimestre, elle m'a emprunté une petite somme pour payer son loyer en me promettant de me la rendre avec celle qu'elle m'avait empruntée quelque temps auparavant. Elle s'est trompée dans son espoir, car je n'ai rien reçu. Et maintenant, tu sais tout, je te le jure, pardonne-moi cette petite erreur comme je

te pardonnerai tes prodigalités, et nous vivrons comme autrefois en bon accord.

I.K PAMAIS SL'H TEHUK 2ir

— A une condition, c'est que nous quitterons cet appartement, et que jamais tu ne regarderas cette fdli;.

— Très volontiers, cet appartement est cher, et je n'ai plus envie de payer le loyer- des autres.

— Il faut aussi que tu te remettes à travailler.

— Comment? J'avoue que c'est parfois fatigant, très fatigant de ne rien faire. Mais comme je suis un monsieur, je ne puis reprendre mon métier de manœuvre, et je n'en connais pas d'autre.

— Au moins tâche de ne pas dissiper ce qui nous reste.

— Tu ne peux exiger cependant que je passe toute la journée assis sur une chaise. Ce n'est vraiment pas chose facile d'user de sa fortune de façon à se donner un réel agrément ; je ne sais comment font les gens beaucoup plus riches que nous. A te parler franchement, je n'ai eu qu'une vraie joie depuis que j'ai pris possession de mon héritage.

— Et quelle joie?

— C'est lorsque j'ai invité mes anciens camarades à un punch, que je les ai vus s'incliner, se courber devant moi, comme si j'étais un grand personnage, et me remercier de ne pas les dédaigner dans leur pauvreté. C'était une joie d'amour-propre, et je me

sentis le cœur gonflé d'orgueil lorsque je prêtai dix rixdalers à chacun de ces amis.

— Et mon beau jour à moi, dit Marie, dont les nerfs s'étaient calmés, c'est lorsque j'ai revu Sophie. J'avais fait une toilette superbe et j'avais loué une grande voiture pour me conduire dans le quartier où demeure

'JIC) A LA VII-I.K KT A LA CAMI'Af.NL

mon ancienne compagne. Je la fais appeler, et je riais en moi-même en la voyant venir à petit pas. Dès qu'elle est près de moi, je me montre à elle dans tout mon éclat, avec une robe en soie, mon jupon brodé, mon cbapenu avec un voile, et uue ouibrelle.

« — Ah! me ditSoj)hie d'un air timide, je n'osais espérer que vous vous souviendriez de moi maintenant que vous êtes une si grande dame.

« — Je sais que vous êtes propre, active, et je venais vous demander si vous voulez entrer à mon service rautonine j)ro{'liain.

« — A votre service! répond-elle en rougissant.... à votre service !

— C'est bon, c'est bon, je vois que vous avez une place. »

« Puis je remonte en voiture, et je dis au cocher d'mi toti impérieux : Allez, et la vaniteuse Sophie me regarde immobile, bouche béante.

— Ah! s'écria Jean, quelle idée tu as eue! C'est ce (pie Ton peut appeler une vraie méchanceté de feunne. Mais, dis-moi, as-tu trouvé dans les annonces du Daghlad ce que tu cherchais ()our un nouvcd arraugeuieut de maison?

— Pas encore.

— Il faut y songer.

— Je ne l'oublierai pas. »

I.i; l'AltAlilS si 11 ||;|;ni, yi

Yi

Transportons-nous en un soir d'automne près d'une chaudière où sont réunis (|nel(jU('s restes ridicules d'un luxe évanoui, (l'est la nouvelle demeure de Jean et de Ml rie.

Les deux époux ne rient plus et ne s'embrassent plus. Ils ne remémorent plus les jours de joie qu'ils ont eus au temps de leur fortune.

Tout ce qu'ils avaient de meilleur a été vendu à l'enchère, et ils se sont retirés dans un humide loj^is.

L'un et l'autre sont dans un état de rage. Après s'être adressé réciproquement les plus violentes invectives, ils en viennent à se battre.

Triste spectacle!

Quel sera celui de l'hiver?

La neige tombe, le vent fouette les fenêtres d'une mansarde dans une rue obscure.

Le soir, très lard, Marie travaille à une grossière couture; Jean est sur son lit, tout habillé, et paraît endormi.

« Comme elle nous a été fatale, se dit Marie, cete
t'orlune dont nous attendions tant de bonheur Dès
(pi'il a quelques deniers, il boit, le malheureux, plus
OIS A l-. \ VII.l.E i:i A l-. \ CAMl'Al.M:!

(in'il 110 Imviiil ihn^ notre maisoiinoUc de la llvitaberg. Il est aussi plus rusé et plus mauvais.... Youdra-t-il ce soir se (léshabiller?

Jean, dil-ello en s'approchanl de lui, lève-toi, ôte
ta veste, je voudrais faire le lit. »

Jean se leva sans prononcer un mot. Il n'était point ivre, et ne buvait point commie sa fennne le croyait. Mais il avait pris l'habitude de se mettre dans un coin, et de rester là silencieux et rêveur. Ni lui ni sa femme n'avaiiînt entendu prononcer les mots de mélancolie ou d'hypocondrie, (!t Marie le voyant parfois si sombre craignait qu'il ne devînt fou.

« Que fais-tu? s'écria-t-(dle. tu prends ton chapeau comme si tu voulais sortir.

— Sans doute, je ne puis dormir.

— Tu ne peux dormir, parce que tu es sans cesse inoccupé. Je ne veux pas te faire un reproche, mon cher Jean, non, je t'assure, mais, grand iJieu, si tu voulais essayer de te remettre au travail !

— Ne recommence pas à m'agacer avec cette vieille chanson, sinon, je t'en préviens, il m'arrivera ce qui m'est déjà arrivé quand tu n'as pas su ce que j'étais devenu pendant deux jours. Peu s'en fallut alors que je ne me jetasse à la mer. Veux-tu que j'en vienne là?

— Ob'! Seigneur Jésus.... Mais, mon brave Jean, ce (pie je te dis c'est pour ton bien. Ne veux-tu pas être de nouveau ce que tu as été : un homme?

— Non.

— Tu ne veux rien faire

luen,

l.K l'AliAliIS Slll ri;itiii. 21!»

— J'ai ('II-, lu le sais, l)ien Inm iiciih'e diù la passion du jrii à la(|iRill(' lu l'os Ilvri', cl uiiaiilcuau, j'ai iiiiou l'nison oncoïc d'Alrc (dîrayoc. Tant (pu; je puis liavailler je gagne ta nourriture (îl la mienne, mais si je tombais malade, il faudrait cej)endaut l/ien trouver

— Tais-toi. Le mieux est d'en finir; mes anciens camarades me méprisent, pas un d'eux ne m'offre la moindre chose.

— Je le crois, et sans doute aussi, de nouveau Sophie me méprise. Mais il faut que tu saches qu'il s'est fait en moi un grand changement depuis la fatale semaine où tu as disparu pendant deux jours, où il m'a semblé que j(^ ne pourrais résister à mon angoisse. »

La jeune femme prononça ces mots avec un(î telle expression que Jean en fut très ému.

« Est-ce vrai? dit-il, en s'asseyant près d'elle sur un coffre.

— Oui, il m'a semblé que la parole de Notre-Seigneur entrait dans mon cœur. Pendant six mois, nous n'avons cessé de nous quereller. Nous vivions comme chien et chat. Mais depuis le jour où ta disparition m'a tant fait souffrir, j'ai senti s'apaiser en moi bien des colères. Sophie pourrait à présent étaler à mes yeux toutes ses toilettes et parader tout à son aise avec son ombrelle, et cela me serait absolument indifférent.

— Ce que tu me dis-là me frappe, es-tu vraiment si changée? N'envies-tu plus le sort de personne?

— Non, je t'assure, car je suis convaincu que les plus grands personnages de ce monde, rois et reines, |)rinces et |)rincesses, ont aussi leur fardeau. Qui sait si

±10 \ I A VILIE ET A I,A CAMI'ACNE

parmi ceux dont l'éclat nous éblouit, il n'en est pas (pii envient le sort des pauvres gens paisibles?

— C'est bien possible, je n'avais jamais fait cette réflexion.

— A présent parle-moi de toi; tu m'as dit dernièrement des clioses si cruelles. Je voudrais en entendre de meilleures.

— Tu m'as adouci par ta douceur. Mais il y a des moments où je me sens encore le cerveau tout troublé et comme détraqué. Il ne m'est pas possible de vivre ainsi. Ali! Marie, c'est notre promenade du dimanche qui nous a été fatale. Nous étions si heureux à notre foyer, si heureux quand l'enfant vivait. La chère petite tu ne peux t'imaginer quelle peine j'ai ressentie de sa mort.

— Si tu ne veux pas rire de moi je te raconterai un rêve.

— Rire! hélas! je n'y suis guère disposé.

— Eh bien ! figure-toi que cette nuit, dans mon sommeil, je l'ai vue cette douce petite, je l'ai vue revêtue d'une belle robe de soie blanche parsemée d'étoiles d'argent; sur le front elle avait aussi des étoiles qui brillaient comme la lune. Elle planait dans l'air en chaulant ; elle s'est apj)rochée de moi et m'a embrassée.

— Et moi, m'a-t-elle aussi embrassé?

— Oui. Je l'ai vue distinctement, et après nous avoir tous deux embrassés, elle a murmuré quelques mots.

— Viaiment! quoi donc? dis vite.

— Travaillez, vous redeviendrez heureux comme vous l'élie/.
'Mitrel'ois. et moi j'en serai réjouie dans le ciel.

I.K l'AIÂAhls SI i; TKUHî; 'J'JI

— Soigneur Jésus, halbuti.i Jcin, en joigiianl dévo- Iciieil les mains.

— Je te raeonle, rcpiil >[:irie, l'exacte vérité, et voisin nous avons été tous les deux luen fous. Nous avons, sans le savoir, le paradis, autant qu'on peut le trouver en ce monde. Nous nous aimions et nous avions le contentement. J'y ai bien réfléchi, c'est là le vrai bonheur tant qu'on ne s'imagine pas qu'il faut le chercher dans la ricliess(\

— Tu as raison, Marie, et la petite aura sa joie. Kcoute; ton rêve m'a sauvé, il me semble que ma tête est dégagée et qu'un

nuage est tombé de mes yeux. Demain j'irai chez mon ancien patron. Nous irons de nouveau nous installer dans notre vieux quartier, je travaillerai bravement, et peut-être que le bon Dieu nous donnera encore ce qui aide tant au travail, ce qui empêche de faillir : un petit enfant.

— Cher Jean, tu me fais pleurer de joie, je sais que cet été, nous serons trois. Je ne voulais pas te le dire, craignant que cela ne t'affligeât.

— Ah Dieu! comment as-tu pu avoir une telle idée?... Embrasse-moi, Marie, et oublions nos folies. Nous aurons de nouveau la joie du ménage, et nous n'irons plus la chercher dans le tourbillon du monde.

— Non. (quoique je ne redoute plus l'impression qu'il peut me faire.

— Je ne la redoute pas non plus, mais elle ne peut m'être agréable, aux jours de fête nous chercherons un endroit paisible pour nous récréer et y porter notre fillette dans son berceau.

Un jour, par hasard, j'ai fait connaissance avec Mme Marie. Elle occupait près de la Ilvitaberg, un appartement très modeste, mais en très bon ordre, et elle avait trois robustes garçons. Du matin au soir elle était occupée. Son mari était aussi très assidu à son devoir, très laborieux et toujours de bonne humeur.

— Je ne sais comment, en causant avec elle, j'en vins à dire qu'on pouvait sans fortune avoir aisément le bonheur.

« C'est vrai, me répondit-elle, et il peut arriver aussi (qu'on ait ce bonheur sans le savoir.

— Comment donc?

— Je vais m'expliquer. » Elle me raconta alors son histoire et celle de son mari. Elle termina sa narration en rendant grâce à Dieu (pii, en leur enlevant la fortune, les avait délivrés de leur folie et leur avait donné ce (ju'il y a de meilleur, la vie de travail, de devoir et le contentement.

EN SUÈDE

Je, veux, cher lecteur, raconter simplement mon liistoiro, et je dirai d'abord ce que j'ai appris sur ma naissance et mon enfance par les récits de ma mère.

Vous savez qu'il existe eu Suède certains domaines (pi'on appelle Rotelaud, dont les propriétaires sont tenus de fournir un ou plusieurs soldats. Le père de ma mère fut un de ces soldats, et mourut dans la guerre de Finlande en 1809. Il avait un fds qui, après lui, dut aussi prendre les armes. Ma mère se trouvant seule alors, à l'âge de dix-neuf ans, sans appui et sans ressources, entra en seivice. Elle était jolie, fraîche, très aimée et très estimée de tous ceux qui la connaissaient. Elle entra dans la maison du plus riche paysan de la province. Le lils de cet homme devint amoureux d'elle cl la séduisit. De là ma naissance, de là ma triste destinée.

Qnaïul lo liclu.' paysan apprit ce (jui se passait, il |»iit ma mère à l'écart, et lui dit que si clic jurait de ne poiil révéler le nom du soduclcur, et si elle voulait épouser un de s(!s valets, il lui donnerait un j)etit loip * et l'ariren! nécessaire pour s'y installer.

Telle était, ajouta-t-il, TuiTupie j)ro|)osition (pi'il |)ùl lui faire; et il la l'aisail non seulement en son nom, mais au nom de son fds, qui ne se croyait pas obligé à une autre réparation envers l'innocente créature qu'il avait séduite. Ma 'mère repoussa cette olTre avec indignation. Le j)aysan, alors, la conduisit à la porte de sa demeure et lui ordonna de ne jamais re()araître.

Pendant ce tem]s mon oncle, eniôlé dans l'armée indelta ^, s'était élalili dans un torp de l'État, et s'était marié. Sa femme eut pitié de ma pauvre mère délaissée. Elle lui donna asile dans sa cabane. C'est là (pu3 je naquis, par une froide soirée d'autcmine, en 1810. Mon oncle m(! mit dans une sacoclie en cuir et me porta à l'église poui' me faire baptiser. On me donna le nom de

1. Parcello (le Ierro iicfcrniéc moyonnant certaines roticvancc^s o(un ccrlain nombre de corvées a (|iel(|ie pauvre manœuvre, qui dérii:l)c et cullive pour son pru|iir (imiple ce terrain, et y coulsruil (les cabanes,

y. Celle armée, composée de divers régiments d'infanterie, d'arlillerie de terre cl de mer, est disséminée à travers la Suède et n'est point payée eu numéraire. Cliacun de ceux qui eu fout partie, d.'puis Ic^i'iM'ral jusipi'au sous-olficii-r, a la jouissance d'une maison ri d'une piopriété:.. (Juand il moule en grade, il prend possession d'un doniaitii; jilns i onsidérable. Le simple soldai a la jouissance (II' ce (ju'on appelle uu li)r|ie, c'est-à-dire quelques ai-pouts de bois i-l (U' ('hain|i^.. l'I nue (iuuniirri' poui \n'irin>li'nnii'nls araioiit's.

i\ vu; iii N l'M'viiK iiiiiM^ir. kn sn'ini; 2'J7

ll'''<K !<' nom (If iiKiii -iiiiHl-|i(ro, (|iii ;i\;iil (■((■un liravc Ikiiiiiiik'.

OumimI iii;i nù'vc put sortir, elle lit imc iioiivellr loiti.itivc pour iiUeiuliir son st'ducU'ur. Elle le supj)lia à iiviiou.v d'avoir pitié d'elle et de son enlant. lUcn ne put réniouvoir. Il ivsta dur et froid comme un roc.

« C'est moi, maintenant, dit mon oncle, qui vais aller trouver ce coquin, et je te réponds que je le forai repentir de sa scélératesse.

— Non, s'écria ma mère; pour rien au monde je ne voudrais lui susciter une querelle, ni lui intenter un)rocès. Je tàelierai de ne plus rien entendre de celui (pu, après avoir abusé de mon innocence, me repousse sans pitié. Dieu, qui sait comme j~ai été trompée, m'aidera, j'esj)ère, à porter le poids de la [dauvieté. Je travaillerai et je prierai. Je jirierai même pour celui qui m'a lait tant de mal, et un jour viendra où il se repentira de son crime. »

Ainsi parla ma mère, et elle garda cette résolution juscp'i'à sa dernière heure, malgré les fureurs de mon oncle contre celui qui l'avait séduite.

Nous avions un refuge dans la cahaiie du torp; tt d'ailleurs ma mère et sa belle-sccur vivaient en bonne intelligence. Mais peu à peu il s'éleva enlre elles des dillicultés et de triste récriminations. Mon oncle essaya de rétablir la paix et ne put y parvenir. Ma mère fut obli-cc (le quitter celte demeure. C'était à la fin de riivver. Ma mèie se lit dans la forêt, à l'aide de son frère, une de ces huttes qu'on a[)pelle des jordho. In trou creusé au pied d'une col-line, des mottes de terre

jj.s A l.A VIM.I': LT A l-. \ CAMI'AGNK

lancées l'une sur l'autre en ferment l'entrée; des Itnuiclies d'arbre et du gazon le recouvrent. Sur un des côtés est une petite ouverture qui sert de fenêtre, et dans le toit, une autre ouverture, par où s'échappe la fumée du foyer. 11 existe en Suède un grand nombre de ces misérables gîtes, et bien des pauvres gens s'estiment heureux d'en avoir un. Le plus difficile est d'y mettre une porte. Il faut unir des planches pour la faire. 11 faut y mettre des gonds et un loquet, toutes choses qui paraissent très coûteuses à qui n'a rien. La nôtre fut façonnée par mon oncle, qui pouvait au besoin faire le métier de menuisier et de forgeron.

Ma mère me prit dans ses bras et m'emporta dans ce jordbo où elle avait poiù- tout bien une caisse en bois, un lit, deux marmites et quelques vases en terre. Mais elle se réjouissait d'avoir sa demeure à elle, et travaillait avec ardeur pour subvenir à nos besoins. Comme elle savait coudre et filer, elle obtint de la besogne tant (pi'elle en voulut dans la ville voisine. Avec le |iro(hiit de son travail elle achetait du pain, d(!S ponnncs de terre. Elle ramassait du bois dans la forêt. Ainsi nous n'avions à souffrir ni la faim ni le froid. Ce cpïi tourmentait ma mère, c'était de me laisser seul dans notre cabane quand elle allait à la ville chercher ou reporter son ouvrage. Elle me couchait alors avec soin dans son lit, et j'attendais son retour. Quand i«! vins à niàiher, je lui donnai d'autres soucis. Je ne pouvais rosier en |)lace. Je la dérangeais à tout instant dans son ouvrage. Ln jour je brisai son roiu;t. Un autre juur, jt-nlrai d;in- la finèt, cl m'y égarai de telle sorte

i,A vu: ici.N i'i\i viii; ihimmk i.. \ sri;iii- -j'io

(Hu> snns los roclierchos des paysans du liamcaii, dont ma iiiôro iivoi|ia (Mi saiiglolaïl rassislanco, j'aïuais ceitainemeiit péii.

Notre cabane était très agréable et située. De trois côtés elle était entourée d'une ceinture de bois de sapins; de l'autre, dominée par une colline revêtue d'arbres et de bouleaux. Au-dessus de cette colline s'élevait une roche gigantesque. C'était là ma place favorite, car de là je voyais l'église, et bien d'autres choses qui excitaient ma naïve admiration. J'avais grande envie d'aller dans cette église, et ma mère me disait : « Je t'y mènerai quand je pourrai te procurer un vêtement neuf. »

Il fallait attendre longtemps, car nos ressources étaient très restreintes ; cependant nous vivions très pauvrement, il est vrai, mais enlin nous vivions, et notre demeure n'était point si inconmode qu'on pourrait se le figurer. Grâce au voisinage de la forêt, elle était fraîche en été, chaude en hiver. Le soleil y pénétrait par la petite fenêtre, et ma mère y maintenait une extrême propreté. Comme elle travaillait ma brave mère! Tout le jour à l'œuvre, et quelquefois une partie de la nuit. Un dimanche elle allait au village faire

les provisions de la semaine, et me rapportait un petit gâteau. Mais ordinairement elle revenait toute triste de ces excursions. Quelquefois elle soupirait, et d'une voix douce et émue elle chantait ce chant mélancolique :

Pourquoi l'as-tu menti, toi que j'aimais à croire? Le riche a-t-il le droit de manquer à l'honneur? Et crois-tu que le pauvre ait si peu de mémoire, Si peu d'âme et de cœur?

Pourquoi tant de serments d'une fausse teulresse? Tu devais m'en dire et me donner ton nom ; Et je suis condamnée à supporter sans cesse Le mépris, l'abandon.

Oui, je suis seule, et faible, et pauvre, et sans défense Et ne puis désorluis rien attendre de toi, Mais je garde l'espoir que Dieu, dans sa clémence, Aura pitié de moi.

Ma mère me semblait toujours belle, mais bien plus belle encore quand elle chantait ainsi. Des larmes roulaient dans ses grands yeux bleus, et toute sa figure avait une expression touchante. Elle était vraiment pieuse. Chaque matin et chaque soir, elle s'agenouillait pour prier. Elle m'enseigna aussi à prier, et très-régulièrement à la fin de la journée, elle me faisait faire une sorte d'examen de conscience. Elle m'adressait de graves remontrances si j'avais été indocile ou paresseux, et de tendres encouragements si j'avais rempli mon devoir.

Ainsi s'écoulait notre vie, silencieuse et paisible comme la clarté de la lune dans le vallon assoupi. Nous ne recevions aucune visite. De loin en loin seulement, une femme avec son enfant venait engager ma mère à se rendre dans quelque maison du village pour y travailler à la journée. Mais on ne réclamait ce service d'elle qu'à la dernière extrémité, parce qu'on pensait que je

I. LA VIE D'UN L'AUVUÏ; HOMME KN SIKDM

ricomplirMis, et (ju'on niii'; il ninsi doux personnes à neur-rii'. Nous ne voyions (que mon oncle. Il venait régulièrement et gaiement chaque semaine passer une heure ou deux près de nous. Je sautais sur ses genoux, et j'écoutais avec avidité les histoires qu'il me racontait. En s'en allant, il me donnait habituellement un sol, et il donnait quelquefois à ma mère une pièce de douze schellings. Il lui disait aussi quelquefois qu'elle travaillait

trop, que quand on était pauvre, on ne devait pas être fier, et que je pourrais la soulager si j'allais mendier. Et elle répondait d'un ton ferme : « Non ! tant que je vivrai, il n'ira pas mendier! »

A cinq ans enfin, j'eus un vêtement avec lequel je pus aller à l'église.

C'était un dimanche, par une très belle journée de printemps. Le soleil brillait sur le feuillage fraîchement reverdi des arbres, et du sein de la vallée jusqu'à la cime des bois, les oiseaux chantaient joyeusement.

Je cheminais à côté de ma mère, léger et gai comme l'alouette. Quand nous arrivâmes près de l'église, située à environ une lieue de notre demeure, ma mère me prit par la main, me conduisit au cimetière, s'agenouilla sur une tombe recouverte de gazon et y déposa des anémones (pi'elle avait cueillies dans la vallée. « Ici, me dit-elle, repose ma bonne mère! »

Moi, j'étais tout troidjlé du spectacle nouveau que j'avais sous les yeux, de l'aspect de différentes gens qui entraient dans le cimetière. Les cloches annonçaient un nouvel enterrement. Le prêtre s'avavançait en tête d'un cortège de deuil récitant des prières; les femmes

'i3'j \ I A viF.ii: i;r a i.a cami-acm-:

et les enraiits pleuraient. Les lionimos descendirent le cercueil dans la fosse, le recouvrirent avec des pelletées de terre, puis tout le monde se retira dans le temple.

Là, je fus saisi d'une nouvelle émotion, en entendant les vibrations de l'orgue, en voyant les hautes voûtes de rédifce riiligieux, et surtout en contemplant le tableau du maître autel qui repré-

sentait le Christ avec une auréole autour de la tête, avec une douce figure et un regard de bénédiction. Jamais je n'oublierai cette suave image, et dès ce jour je priai avec plus de piété.

En retournant à notre demeure, j'avais mille questions à faire à ma mère, et elle tâchait de m'expliquer ce que j'avais vu et entendu.

Hélas ! je ne devais plus retourner au temple avec elle. Bientôt elle tomba malade; elle essayait encore de travailler, mais elle ne pouvait plus comme autrefois faire tourner son rouet. Elle s'arrêtait dans son labeur et lisait l'Évangile. Puis elle fut forcée de rester au lit, faible, débile, ne mangeant plus qu'un peu de pain trempé dans de l'eau. Je la soignai de mon mieux. Mais que pouvais-je faire? Par bonheur sa belle-sœur, oubliant ses anciennes querelles, eut pitié de nous. Elle venait nous voir chaque jour, et elle apportait un peu de lait.

Ma pauvre mère souffrait cruellement. Lorsqu'à certains moments ses douleurs s'apaisaient, elle me faisait asseoir près de son lit et me donnait tendrement de sages conseils. Elle me disait que je devrais vivre dans la crainte de Dieu, être honnête et laborieux, et

LA VIK D'UN L'ALIVICE IKUIMI', IL.N SIKLIK '■IÔ7>

que je devais obéir à mon oncle (qui avait promis de prendre soin de moi. Un soir elle détacha une petite croix d'ambre qui était suspendue par un ruban noir sur sa poitrine, et la mit à mon col. Puis elle me serra avec une sorte de mouvement convulsif, et je sentis une larme couler sur mes joues. Je m'endormis ensuite comme d'habitude, et le lendemain matin, j'essayai en vain de la réveiller. Elle était morte.

Mon oncle et moi nous la conduisîmes au cimetière, et elle fut ensevelie près de la tombe où je l'avais vue s'agenouiller. Que la paix soit avec elle et que sa mémoire soit bénie !

Je pleurai amèrement cette bonne mère, sans comprendre pourtant l'étendue de la perte que je venais de faire. J'avais six ans, et dans mes impressions d'enfant, je remarquai avec peine qu'on n'avait pas sonné pour l'enterrement de ma mère comme pour celui auquel j'avais assisté. J'en demandai la raison à mon oncle, qui me répondit ; « C'est sans doute parce que ta mère n'a pas pu faire la corvée pour le prêtre, et ne lui a pas payé depuis un an son tribut, sans doute parce qu'elle ne laissait rien pour acquitter les frais d'un enterrement. En pareil cas, on ne sonne pas les cloches. Mais (qu'importe? Le bonheur éternel ne dépend point du carillon des cloches.

Cette réponse ne me satisfaisait point. Il me semblait qu'on avait fait une cruelle injustice à ma mère.

234 A LA VILLE ET A LA CAMPAGNE

Je restai quelques jours chez mon oncle, et un jour sa femme s'écria : « Ce garçon doit s'en aller mendier. Nous ne pouvons le nourrir plus longtemps. Il mange comme un ogre. »

Mon oncle, me voyant affligé de ces paroles, me dit :

« Que faire, mon ami? Il faut céder à la nécessité. Ce que ma femme t'ordonne n'est du reste pas un si grand mal que tu te le figures. On en prend aisément l'habitude. J'ai moi-même mendié, quand j'avais ton âge, et je ne m'en plaignais point. Si j'étais plus riche, je te garderais près de moi, mais j'ai à peine de quoi vivre. Ainsi, il faut te résigner à trouver ton pain. J'ai parlé à une petite

filles du village qui mendie aussi, qui d'abord te servira de guide. Ensuite tu suivras toi-même tout seul ton chemin. Allons, courage. Pense qu'il y a des milliers d'enfants soumis au même sort.

»

Le lendemain on me donna une besace, et mon oncle me conduisit dans un torp voisin, près de ma conductrice, une petite fille aux cheveux roux et toute déguenillée, qui devait m'accompagner.

« Adieu! bon voyage, me dit mon oncle; quand ta poche sera pleine, ou quand lu seras las d'errer dans le monde, reviens nous voir. Tu seras toujours le bienvenu, quoique parfois la vieille grogne un peu. »

A ces mots il s'éloigna.

Je n'essayerai pas de décrire ce que j'éprouvais en ce moment. Ma pauvre petite tête était bien troublée et mon cœur biillail violemment. Je songeais à la cabane de ma mère, aux jours paisibles que j'y avais passés, et m'effrayais h l'idée d'aller dans les lieux où

I.A YIK 1) r.\ l'AUVKE llOMMli LN SI:i:DK 'i

je ne connaissais personne. Mes larmes coulaient sur mon visayo, et j'entrepris en sanglotant ce premier trajet.

La petite lille tâchait de me consoler. Elle était accoutumée à mendier, et cela ne lui semblait pas si pénible. « Au moins, me dit-(!lle en riant, nous ne souffrirons j)as de la fai:n » ; puis elle

se mit à chanter une chanson qui m'amusait. « Uentôt nous arrivâmes ; il y avait une grande ferme. Je voulais rester hors la porte, mais elle me força d'entrer.

« Qu'est-ce que c'est que ce petit diabolin ? dit le paysan assis à table, l'air d'écouter et mangeant.

— C'est Thord, l'enfant de Lise, répondit ma compagne.

— Ah ! Ah ! par conséquent le fils du riche Josse. Que le diable emporte ces coquins qui trompent une jeune fille et l'abandonnent ! Ce Josse est le plus riche de la paroisse, et il est si fier de son bien ! Il devrait au moins prendre soin de ses enfants. Quel âge as-tu, mon enfant ?

— Six ans, répondit la petite fille, car moi j'étais si intimidé que je ne pouvais prononcer un mot.

— Il est gentil ce garçon, dit la paysanne d'un air amical. C'est bien malheureux qu'il ait perdu sa mère.

— Bah ! reprit le paysan, l'enfant a assez bonne mine, et la mère est morte à temps. Nous courions risque de l'avoir à la charge de la paroisse. »

En parlant ainsi, il prit son chapeau et sortit. Sa femme, touchée de ma tristesse, me passa en souriant les mains sur les joues, et me donna une grosse tape.

• r. i ; A l. A VILLb ; ET A l. A (\MI'A(,M' :

Une de heurre. Cette charité me fit du bien et m'encouragea à parler. Je continuai mon chemin avec plus d'assurance, et finalement j'en vins à être connu dans la paroisse.

(hiehpiefois j'étais assez, bien reçu dans les maisons où je me présentais ; le plus souvent on me rudoyait :

« Eh quoi! s'écriait le maître oîi la maîtresse du logis, est-ce encore toi? Il n'y a pas huit jours (|uc tu étais déjà ici. Le nombre des mendiants s'accroît d'une laron dé|)loiable. N(uis en avons bien vu vingt depuis hier. On ne |)(ul y tenir. Ils nous ('|)iiis('nt. Allons cette lois on te doiniera encore un iiioicni de]ain, mais n'y reviens plus. »

Quoiqu'on me parlât ainsi parlbis un peu duiement, je recevais toujours une petite aumône. Mais je n'étais pas fait pour mendier, car tout ce (pie j'entendais dire de la mendicif' produisait sur moi une triste impression. Il me tardait d'être assez grand et assez fort jjour gagner ma vie j)ar mon travail.

La grande dil'liculté dans mon triste métier, c'élaïl d'obtenir un gîte pour la nuit. Les gens riches ne voulaient pas loger sous leur toit des mendiants, et les pauvres n'avaient pas de place. « Va chez le voisin, mt! disait-on, il est j)lus que nous à son aise. »

Ce voisin me renvoyait chc/ un milic, cl (jucde fois, en hiver, le soir, je m'en allais de maison en maison, fatigué, transi, pleurant et sollicitanl. un refuge. Lors- (pi'enlin j'obtenais un petit coin dans une chambre chaude, j'oubliais les chagrins que je venais d'éjirouver (!l remerciais Dieu de tout caMii'. Souvent alors, prenani

\\ Ml. i. i N l'Ai viu; iiiiiMMi; i;.N m i;i>i: -rj

\\u |)elile croix (raiïilire, je Jii poitais ;i mes lèvres on soii-::t'ant à ma iik'm'o cl à loiilc sa tendresse. Je rcçiais ensuite la piïric (iii'cllc m'avait a|)|rise et m'endormais.

En été, j'avais plus d'ayrémenl. Je cheminais ^aiemont et li-
hiement, sûr de trouviM' cà et là un aliment, et le soir, je m'en-
dormais en |)aix sous mi hnisson.

Au commencement de ma vie de mendiant, je riîtournais assez
habituellement chez mon oncle. Je lui portais des morceaux de
pain desséchés avec lesquels sa fenmic noui'rissait un petit co-
chon. Plus tard, mes visites devinrent moins fréquentes. Je me
liai avec des garçons qui faisaient le même métier que moi, et
nous jouions ensemble, et j ;qq»ris, par eux, je dois l'avouer, des
choses mauvaises qui auraient pu m'èlie funestes, si le souvenir
de ma mère et si Dieunc m'avaient protégé. Je me rappelle en-
core deux circonstances où je reconnus cette mystérieuse protec-
tion. T n jour, mes camades résolurent d'entrer dans un jardin
pour y volei- des pommes. Je voulais faire comme eux. Mais, au
moment où je franchissais les murs du château, ma petite croix,
balancée à mon col par le mouvement (jue je faisais, me frappa
au visage. Je regaidai cela comme un avertissement d(> ma mère
et me retirai. Une autre fois, j'avais imaginé de mettre le feu à un
amas de bois, tout siuqjlement pour le voir llaudjcr. Je pris une
pierre à fusil, je cherchais dans ma poche un briquet, tt je ren-
contrai sous ma main la précieuse petite croix. Aussitôt, je renon-
çai à mon criminel dessein, qin pouvait avoir [es suites les plus
graves; car, près du bu-

208 A I A VII.I.H L'ï A l.A CAMI'AlîNK

(lier <iiic)p iiKj proposais (ralluinur, il y avait dos lialiilalions.
et, tout près de là aussi, était une l'orcl appartenant à mon père.

Ce père cruel, qu'on appelait le riche Josse, je le connaissais, je
l'avais rencontré plusieurs lois; mais j'avais pour lui un sentiment

de répulsion, à cause de sa conduite envers ma mère.

In jour, pourtant, je me décidai à entrer dans sa demeure
]our voir de quelle façon il me recevrait.

C'était un homme robuste, d'une haute taille. Il y avait, dans son altitude et sa physionomie un air d'autorité et de commandement qui pouvait imposer la crainte ou le respect, mais n'inspirait pas l'affection. Quand j'arrivai près de lui, il se promenait de long en large dans sa chambre, en fumant une belle pipe d'écume «rarnie en ar'^nt.

«Oui es-tu? me dit-il d'un ton rude.

— Thord, (ils de Lise. »

Il ne s'attendait pas à cette réponse. Il partit, et, prenant son chapeau, sortit précipitamment sans me regarder. Sa femme, au contraire, (pii était jeune et jolie, m'examina attentivement, puis me fit déjeuner (!t me donna une chemise et un pantalon]our remplacer mes vêtements usés et déchirés.

Je la remerciai cordialement de sa bonté, et, en sortant, je rencontrai mon père qui, s'arrêtant devant moi, me dit: «Je vois ({u'on t'a bien traité dans ma maison, mais je te cons(;ille de n'y pas revenir, si tu ne veux pas ètr»! vigoureux!iiiiit fonllé. Tiens, prends cela (;t va-t'en. »

I.\ Vil. DIN \\'V\\\. IIOMMK Ey SVÈim 'J.- 'i

A CL'S mois, il me ilimiia un liillcl de deux nlvStlalcrs ((|ii;itr(' IV.mcsi (|ii(' ji' jclai avec iiH'piis |tar Iciï'e, cl j(* iirHoigiiai, Itit'ii résolu de ne [d]liis jamais clierclier ;i icvoir ce inécliait lioiimie.

Ainsi que la petite fille me l'avait prédit, je m'lia])ituai à mon métier. J'avais bon pied, bon œil et j'étais très-fort pour mon âge.

A dix ans, j'entendais déjà dire souvent, dans les maisons où je me présentais: «Est-ce qu'un grand garçon conuiie celui-là doit mendier. Fi! le paresseux! »

Je voulais bien gagner ma vie autrement, mais les gens qui me reprochaient ma paresse ne voulaient pas m'employer. A la lin, un bon vieux paysan me confia la garde de ses moulons. Celle nouvelle existence me parut d'abord bien monotone. Les journées me semblaient longues dans les bois, où je ne voyais d'autres êtres vivants que les oiseaux et mes brebis. J'accomplis cependant ponctuellement ma tâche. Dans tout l'été, je ne perdis qu'un agneau. J'étais, du reste, bien vêtu, bien nourri et je ne demandais qu'à rester avec mon maître. Mais il m'aimonra que, passé l'auloume, il n'aurait plus besoin d^ moi. Pour me consoler de cette nouvelle qui m'afnigeait, il m'a[)])rit que je ne serais plus obligé de mendier. Une ordonnance, récemment promulguée, interdisait la mendicité et obligeait toutes les paroisses à avoir soin de leuis])auvres. Je devais aller me l'aire in-

'J'iO A I.A VII, I.K l'i A i.\ r,AMI'A(;NI'

sciiic. cIk'/. le président du comité de ina ooniimiiic, ci ils'(>cciiij)(i;utdc moi. J'allai, en efl'ot, Iroiivercefonclioniioio. Il mo dit de me prés(Miler le mois suivant dans la salle du conseil.

Au jour indiqué, tous les pauvres de la paroisse étaient lii, i^iands et petits, jeunes et infirmes. On en complail au moins soixante-dix. ("était un triste spectacle. Le j)résidentdu comité prit la pai(dc et dit que ces pauvres allaient être mis en adjudication. Chaque j)ersoime pouvait en emmener dans sa demeure un ou plusieurs, à la condition de pourvoir à leurs besoins, de ne pas les laisser mendier ni vagabonder et de mettre à l'école les petits qui ne savaient pas lire. Pour prix de celle làclie, It; comité lui allouait une certaine sonune, dont la moitié devait lui être payée immédiatement et l'auti'e à la lin de l'année, si elle avait rempli ses engagements.

L'un aj)rès l'autre, tous mes compagnons d'infortune lurent ainsi mis à l'enchère, ou, pour mieux dire, au rabais, et livrés, en déjùt d(! bûurs laïnes et de leuis |)rotestations, à (juiconcjue croyait, en les piennnt, l'aire une bonne sj)éculatiion. Quand vint mon tour, je me sentais le cœur douloureusement serré, et je lus adjugé à un tailleur qui avait une réputation détestable. On disait que c'était un ivrogne et un brutal. On avait raison et je lui étais abandonné |)our une année entière. Ce (jue j'ai souffert pendant cette année et les années suivantes, dans d'autres demeures, je n'essayei'ai de le l'aconter. J'ai enduré la l'aim, le froid, les |)lus cruels trailcmenls. Midin, cette nouvelle institulion. (|u'on ap-

I.A VIK D'i;.N l'Ai VI'j; IKIMME K.N SlhKK

|(ol; iitunoiistitiili()ii(lelti('nr; iis; iii(CMir; i[faitregreltermcs |(lus niaiiiviiiis (emps de iiicMuliciU'. Un jour, ne pouvant plus y loiir, j'allai liouver le prosi ' pour lui dire ma uisèie. Il nie lit comparaître devant h; comité de la paroisse; et les mend)res de celte assemblée, au lieu de me plaindre et de chercher à adoucir ma situation, ne m'adressèrent que des repi'oches et s'écrièrent (pie je méritais, pour mon insuhordination, d'élrc liailé encore plus rigoureusement.

Nulle autre idée pour moi d'éducation. A (pialorze ans, j'avais oublié les quelques leçons élémentaires que ma mère m'avait données dans ma première enfance et je ne savais pas lire. Par bonheur, à l'une de ces enchères, dont j'avais été j)lusieurs l'ois la victimu', je lus adjugé à un maître d'école (jui eut i)itié de moi.'

C'était un homme jeune encore, mais maladif et pan vre, et dans sa pauvreté très-charitable. 11 se lit un de. voir de m'instruire, quoiqu'il eût une tâche pénible à remplir ; soixante élèves turbulents, indociles, dont il était occupé tout le jour pour un cliétif traitement de cent écus par an, et il était marié, et il avait six enfants. Souvent le soir, il était fatigué et respirait difficilement. Le mauvais air de son école lui faisait mal à la poitrine, et ses soucis de père de famille lui laissaient peu de repos. Il aimait cependant son état d'instituteur, et souvent je l'ai entendu dire qu'il ne souhaiterait pour être heureux qu'un |)ou d'aisance matérielle et quelques encouragements. Mais il ne put, malgré un persévérant la-

Priti(i|i;il |iièlii' de la paroisse

240 \ l.\ Vll.l.i; Kl A l,A CAMI'AdNi:

l)Our, niiu'lioi-er sa silualion. cl il suecomh:» à la peine 11 in-onruf pauvre (4 délaissé. Moi, pourtant, je ne piiis roubli.T. (nàce à lui, j'apP"is ce que je devais savoir p,)ui' pouvoir faire ma première communion, et quand je le quittai, à l'expiration de l'cri.iiia-ement qu'il avait pris envers moi, il me procieu-a un autre asile.

Je ne possédais rien alors que mes vêtements et deux chemises que je portais enveloppées dans un mouchoir sous mon bras. Mais j'étais jeune, et lorsque je me uns en route pour me rendre à mon nouveau gîte, le temps était superhc: la natuir (Mitière semhlaît s'associer gaiement aux espéiànees de ma jeun(;sse. J'arrivai, après un court trajet, dans une maisonnette étroite, mais riante, où je lus amicalement reçu par une l)rave lenne (pu me'prenait à son service, et par sa liUe, une jolie petite fille aux joues roses et aux cheveux hlonds, comme les anges cpie je me plaisais à voir dans les tableaux de

notre église.

Ces deux bonnes créatm-es ne m'étaient ponit niconnues. Plus d'une lois, dans mon temps de mendicité, j'avais frappé à leur porle et j'avais été charitablement reçu. Cette femme, qvi'on appelait.la Gra.'senka\ m'intéressait particulièrement par sa pâle ligure (pn resseud.lait un peu à celle de ma mère, et elle m'intéressait aussi pai son histoire.

A vingt ans, elle était fraîciu; et belle, et de plus assez riche. Son père, qui r-xerçait les fonctions de juge dans l.>

1. On .Irsimie m Sii/mI.'. pr n^ seul mot, iiiio f.'iiMii.- doitl.'
iiiiin osl iilisi'il.

I.A vu: III \ I'\I VI',M IIOMMK i:.N Si;Û)li

cnnton, ol (iiii dcMiit lui hisser un joli pnirimoine, nvnit J)Oïir elle (le ^riiiidcs prcleiilioiis. 1)<' liiillailos j)i'(O|t(Silioiis lie iii,iii;ii;(' lui riirciil l'ailcs. La chaMnaiïte Ilaiiiiah les refusa huiles (ilistiiiémeiit. Elle avait une secrète et profonde alTeelioii. Mlle aimait un des serviteurs de son père, le jeune et ardent Kric. Elle eut le uiallicur de s'abandonner à cctanioui', et bientôt fut obligée de confesser à son père la faute (pi'elle avait coiumisc. Elle le suppliai! de lui jiardonner, et de la marier avec celui (|u'elle ne jiourrait cesser d'aimer. Le jui;e, furieux, la repoussa loin de lui, et cbassa de sa maison, comme le dernier des misérables, l'infortuné jeune liomme dont il se plaisait autrefois à vanter le zèle et l'intelligence. Eric partit pour la Californie, promettant à sa bienaimée de revenir dès qu'il jM)urrait lui offrir une fortune. Il s'embarqua <"i Golbembourg, et l'on n'entendit plus parler de lui. Ilannah mit au monde une Mlle, dont l'innocente ligure ne put attendrir le cœur de son aïeul. Quelque tcnq)s après, ce rigoureux juge mourut, léguant tout ce qu'il possédait à son fils, à l'exception d'un petit torp qu'il donnait h llannab, pour qu'elle ne fût pas absolument sans ressource. Elle se retira avec son enfant dans la maisonnette construite sm- un chétif terrain, et elle y attendait depuis six ans le retour d'Eric.

« Sois le bienveiu, un- dit-elle quand elle me vit entrer dans sa demeure, .l'ai appris par le maître d'école que tu es lionnéte et

laboiiieux, et si cela te convient, je te garderai ici tout l'été pour m'aidcr dans mon travail. Je suis depuis quelque teuqis un peu souffrante, et ne

24t A I,A VII. Li; 1;T a I.Â CaMI'AIL.NK

peux plus faire seule ma besogne. J'espère que nous vivrons en bon accord.

Il eût été difficile de ne pas s'accorder avec cette excellente femme si douce, et en même temps si active et si soigneuse de toute cbose. Elle cultivait à merveille son domaine, et, quoiqu'il fût tout petit, elle y nourrissait deux vaches et quatre moutons. Mais, quand elle se portait bien, elle était perpétuellement à l'œuvre. Pour lui complaire, il fallait (jue je travaillasse assidûment, et j'accomplissais ma tâche avec joie, car la (ïraesenka me donnait elle-même l'exemple du labeur, de la patience, et me traitait avec une parfaite bonté.

Son domaine s'appelait Liigii (paisible), et méritait bien ce nom. Il était situé dans une étroite vallée au bord d'un lac, abrité contre les vents par deux collines, et calme et retiré, comme la perle dans sa coquille. La maison était peinte en rouge, et ses croisées en blanc. Du côté du lac, était un jardin où l'on voyait des fleurs, des légumes et des arbres fruitiers. Tout était arrangé et entretenu avec un soin minutieux. Le même ordre régnait dans la maison et dans l'emploi de nos journées. Tour à tour, Éline et moi nous récitions la prière du matin et du soir, après quoi la mère d'Eline chantait un psaume. Tour à tour, nous allions le dimanclie à l'église, parce qu'il fallait que quelqu'un restât au logis pour garder le bétail. I^e dimanche soir, (quelques amis se réunissaient dans notie demeure et prenaient uno, tasse de calé.

Ensuite, l'un d'eux lisait un sermon. La soirée se terminait jjar un chant religieux et une prière, et chacun rentiait tranquillement chez sui.

i.\ viK iriN l'M vm. ii() \nii', i;n m i;hi. -.'45

Une telle vie ne poiivnit manquer d'exceicr sur Jiioi une lieureuse iillucnct'; elle tue donnait de salutaires notions et nie réjouissait le ca'ur. La Graescnka était pour moi comme une mère, et la petite Eline comme une sœur. Elle aimait à jouer, à courir, et en mes moments de loisir je jouais avec elle comme un enfant. Sa luère aimait à la voir s'amuser et rire. Elle-même, la pauvre femme, ne riait |)lus guère. Sur son pâle visage, on pouvait voir la trace des chagrins qu'elle avait éprouvés. Elle pensait souvent à Éric, et souvent en parlait avec une tendre affection.

J'aurais hien voulu rester perpétuellement dans cette bonne demeure, mais, à la fin de l'été, la Graesenska me dit : « Mon cher-Thord, malgré le plaisir que j'aurais à te garder, il faut que je te congédie : il n'y a rien à faire pour toi ici en hiver, et il faut que ton temps soit utilement occupé. Je voudrais pouvoir le trouver une autre place. Par malheur, les gens que je connais sont pauvres. Tâche donc de découvrir toi-même où l'on aurait besoin de tes services. Tu resteras ici jusqu'à ce que tu l'aies trouvé. »

J'obéis. J'allai pendant plusieurs jours de côté et d'autre, chercher un nouveau maître, et enfin je fus accepté par Pierre Andersson, le marguillier de la paroisse. C'était, disait-on, un homme un peu dur, et cependant meilleur que beaucoup d'autres. 11 devait rae donner trente francs par an, et deux jiantalons de toile.

Mon affaire étant ainsi réglée, je retournai à Lugn, songeant avec doublement que je ne devais plus y rester.

246 A I, A VILLE ET A LA CAMI'AGISE

« Que Diou te bénisse, mon cher Thorn! me dit la Graesenska avec des larmes dans les yeux. Tâche de remplir ponctuellement tous tes devoirs, et quand tu auras un instant de liberté, viens nous revoir, viens nous revoir. Adieu. Que la Providence t'accompagne ! »

Puis prenant un livre de prières : emporte ce volume, ajouta-t-elle, et lis-le en pensant à nous.

La pieuse femme était de cette association qu'on appelle l'association des Lecteurs, que l'Église de Suède condamne comme une secte hérétique, et que le gouvernement a plus d'une fois proscrite et persécutée.

Je ne pouvais répondre à la bonne Graesenska. Je pleurais. La petite Éline pleurait aussi, et quand je partis, m'accompagna jusqu'à une longue distance en pleurant. Je lui donnai ce que j'avais de plus précieux, ma croix d'ambre, et elle me donna, malgré mes protestations, un anneau en argent qu'elle détacha de son oreille. Cet anneau je l'ai toujours gardé, en mémoire d'elle et de sa mère qui était pour moi une seconde mère.

En continuant mon chemin, je réfléchissais au changement qui s'était opéré dans ma situation. L'année précédente, j'étais pâle, débile et vraiment misérable. Maintenant je me sentais alerte, vigoureux, j'avais de bons vêtements, et mes idées s'étaient améliorées par mes relations avec de braves gens. Je rê-

vais gaiement à l'avenir, et dans l'élan de ma juvénile pensée, dans

LA VII': iriN l'Ai VUE HOMME EN SUEDE ^47

\v preslige de mou imagination, tléjà je nie voyais installé do nouveau à Lugn, épousant la gentille Eline, et vivant d'une vie de bénédiction. Que de rêves on fait à sei/.e ans! Et ils s'évanouissent coumie des bulles de savon. Cependant, il en est que-biucs-uns (lui ne s'envolent j)as ainsi.

En arrivant ebez le uiarguillier, j'entrai à la cuisine, et n'y trouvai qu'un gros cbat noir, ce qui me parut d'un mauvais augure. J'espérais rencontrer quelque personne de la maison qui m'introduirait près de mon nouveau maître. Après avoir attendu assez longtemps, je me hasardai à pénétrer dans la chambre voisine. La femme d'Andersson était là qui me dit de rester sur le seuil de la porte, pour ne pas salir le plancher. Puis elle entra dans une autre chaudjre, et annonça mon arrivée à son mari.

J'attendis de nouveau. Enfin Peter Andersson daigna s'approcher de son chétif valet. Il était accompagné du sacristain de la paroisse, qui en me voyant s'écria :

« Eb! je ne me trompe pas. C'est Thord, le fils de Lise. Quel gaillard! 11 ine semble qu'il n'y a pas huit jours, il passait tout petit et chétif devant mes fenêtres, avec son bissac sur l'épaule, et à présent il a l'air d'un homme. Voilà comment va le monde. Les jeunes grandissent et les vieux déclinent. Tu as du bonheur, Thord, d'être admis dans cette maison. H n'y en a pas beaucoup de pareilles. Tu n'auras ici que de bons enseignements.

— En tout cas, s'écria Andersson, il verra autre; chose que les momeries de la secte des Lecteurs, de

t>IS A I.A MLLE ET A I,\ CAMI'ACNE

soir, l'ojoinsOlc à la grange et travaille avec lui. Demain, nous nous reverrons, »

Puis, s(î tournnnt vers le sacrislain : « Allons, dit-il, finir notre bouteille. «

Je me rendis à la grange. Ole m'accueillit par une vigoureuse poignée de main, si vigoureuse qu'il me sembla que j'avais les doigts serrés dans un étau.

Ole était un grand garçon, d'une forte charpente, qui avait le dos un peu voûté et les jambes torses. Sur sa tête flottait une masse de cheveux blonds, qui ne connaissaient guère le peigne et la brosse. Ses yeux étaient gris et ternes. Sa figure du reste n'était pas désagréable. Elle avait un caractère de tranquillité qu'on pouvait prendre pour une expression de bonté aussi bien que de bêtise. 11 paraissait âgé de quarante ans, et il n'en avait pas plus de trente. Je savais qu'il était depuis trois année, chez le marguillier, et je désirais savoir ce qu'il en pensai

« Le service ici est agréable, lui dis-je, en m'adjoigiiant à son travail.

— J'en ai conim de j)1us mauvais, me répontlit-il, sans interrompre sa tâche.

— On vante celte miiiison.

— C'est possible.... En ce qui tient au régime delà vie, il n'y a pas lieu de s'en plaindre : deux rations d'eau-de-vie par jour, et

une j)etite fiole (juand on va dans la forêt. D'antres maîtres n'en donnent i)as tant.

— Mais le travail?

— Ici coinuK; ailleurs; il laut laiic sa besogne, et

i.A vu: i»i'N i'\uvi;i; ikmimi: i;.\ sri;i)i-; -iv,)

deux iMlioiis d'cau-de-vie |);ir jour cela ne se trouve point partout.

— Et, dites-moi; quel sera mon devoir?

— Sot garçon! Ton devoir est de l'aire tout ce (pi'on t'ordonnera, d'obéir sans murmurer, quelle que soit la volonté du patron. Nous sommes les serviteurs, nous devons être au labeur tous les jours. Voilà notre devoir. »

J'adressai encore quelques questions à mon camarade. Mais il n'aimait point à causer, et je craignais de l'importuner.

Le lendemain matin, pendant que nous déjeunions à la cuisine, le marguillier s'approcha de nous et me dit :

« Ecoute, Thord, il tant que tu sachcs ce que j'attends de toi. Il n'y a pas beaucoup de maisons où les domestiques soient aussi bien traités que dans la mienne. En revancbe, j'exige (ju'ils soient ponctuellement soumis à ma volonté. Tu ne t'absenteras donc jamais, tu n'iras à aucune réunion, à aucune danse, sans ma permission ou celle de ma femme. Tu ne visiteras point la Graesenska, ni aucune des personnes alTdiées à cette secte des Lecteurs que je déteste. Tu m'obéiras en tout et partout. En mon absence et en l'absence de ma femme, tu obéiras à Ole qui te châtierà, s'il en est besoin. J'ai dit. Maintenant, va ton chemin.

— Et moi, s'écria alors sa femme, j'ajouterai (ju'il n'y a pas un meilleur maître que Peter. A mon avis, il n'est (pio trop indulgent pour ses jeunes domestiques.

Mon père, (jui ;i clé trois fois membre de la dièle' et qui avait (K'iix médailles que le roi lui-même lui avait données, mon excellent père disait : « Il faut toujours fouetter les enfants et les chiens, parce qu'ils ont toujours counnis ou voulu commettre quelques fautes. » Voilà ce qu'il disait, mon père, l'homme le plus habile, et le plus riche d'un cercle de sept paroisses. »

Quand je fus seul avec Ole, je lui dis que Peter et sa fenmie me semblaient avoir des idées sévères.

« Comme les autres, me répondit-il Mais pourquoi

donc ne bois-tu pas ton eau-de vie?

— Je n'en bois jamais.

— (Juelle sottise!... Alors, tu ne vaux rien pour travailler.

— Ne t'inquiète pas. »

Ce qui me faisait de la peine dans les injonctions de mon nouveau patron, c'était la défense de visiter la Gracsenska. Mais je me consolai en pensant que je la rencontrerais à l'église, avec la petite Éline,

Le marguillier n'avait pas une mauvaise figuie, mais il était bouffi d'orgueil, et sa feurnie le gouvernait comme elle voulait, en lui laissant croire qu'il était seul le maître. A l'égard de leurs domestiques, ils étaient aussi rigoureux l'un que l'autre. Dès le matin, à trois heures, nous devons être sur pied pour donner à manger aux bestiaux et pour battre le blé. A huit heures

1. Kn vt'itii de l'aiciiciin»! Constilution suédoise la dièfo se com- |in<f'd('S d(;lcpu(''s dcsq'.ialrf classes de la société : riol-
desse, clei'i^c', bourgeois et paysans.

i.A vil: i»i\ n PAivni: iiomme en si i;i)i: -r^

nous dcjeuiioiis, après (juoi nous ;illions cou[]er du bois dans la l'orèt et charrier celui que nous avions déjà aballu. L'après-midi, nous travaillions de nouveau dans la grange, et le soir nous nous couchions. Ole m'allégeait la besogne tant qu'il pouvait. Il était doué d'une force }eu commune. Moi, je n'avais que seize ans, et jamais je n'avais été soumis à un régime si rigide. Chaque jour je revenais de la forêt mouillé, gelé, grelottant. Comme j'aurais oublié ma fatigue si j'avais pu alors entrer dans une chambre chaude, et faire sécher mes vêtements ! Mais il n'y avait rien à espérer. Je ne pouvais pas même me chauffer à la cuisine ; on y avait aussi froid que dans les champs. C'était là que nous prenions nos repas ; c'était là que le marguillier venait demander compte à Ole de ce que nous avions fait dans la forêt, et se plaignait toujours que nous eussions fait si peu. Après cet interrogatoire, nous allions battre le blé à la grange, et par un violent Iravail, j'en venais enfin à dégourdir mes membres roidis par le froid.

Quant à la nourriture, quelquefois elle était excellente, et quelquefois nous en étions réduits aux harengs salés et aux pommes de terre. Je demandai à Ole d'où venait cette différence. Il me fit remarquer qu'on ne nous donnait de bons repas que par vanité, les jours où il y avait des cordonniers, des tailleurs ou d'autres ouvriers employés à la maison, qui s'en iraient de côté et d'autre raconter comme les domestiques de Peter Andersson étaient bien nourris.

Le dimanche, Ole dormait presque constamment. Je

'j;2 A I \ WIA.K KT A I.A CÂMPAGNI':

devais alors tout seul prendre soin des bestiaux. et ne pouvais songer à me rendre à l'église. Mais à vrai diit;, je n'en avais pas grande envie. Fatigué par le labeur de la semaine, j'en vins à faire comme Ole, à dormir dans mes moments de liberté. Je ne pensais même plus; j'avais l'ânie engourdie comme le corps. Cependant je n'oubliais pas la bonne Graesenska et la douce Eline. Un dimanche matin je demandai à mon maître la permission d'aller les revoir. Il me la refusa d'un ton si dur que je ne pouvais plus me hasarder à lui adresser une seconde fois la même question, et je résolus de m'en aller quel[ue jour à Lugn à la dérobée, si je parvenais à tromper la surveillance de la femme de Peter, qui épiait toutes mes actions.

Je ne sais comment je l'avais offensée. Le fait est qu'elle ne m'aimait pas, et qu'elle cherchait sans cesse à exciter son mari contre moi. Tôt ou tard elle devait y parvenir.

Un matin Andersson m'ordonna d'atteler les chevaux au chariot de la ferme et de l'amener à sa porte. 11 voulait aller au moulin. Son ordre fut promptement exécuté. Un instant après, je le vis sortir de sa maison en habit de voyage.

«Ah! dit sa femme qui l'accompagnait, c'est dans cette voiture que tu prétends m'emmener? Te moquistu de moi?

— J'avais ordonné à Thord, répondit-il, d'atteler la voilure de voyage.

— Pardon, répliquai-je, vous m'avez demandé le chariot de la ferme.

I,\ V!K 1>|;N l'AIIV'.K l'OMMU K.N SIKIÈ -11,;.

— Eli quoi! s'écria-t-il, tu oses inc donner un démenti? »

A ces mots il prit un l'ouet et m'en fiappa plusieurs l'ois.

Sa femme riait et l'encourageait.

C'était la première l'ois que l'on me frappait depuis le temps où je demeurais chez mon méchant tailleur. Mais alors j'étais un enfant. Maintenant j'étais un grand garçon, et j'éprouvai une telle humiliation de cet indigne traitement que pendant plusieurs nuits elle m'empêcha de dormir.

« Que faire? me dit Ole quand je lui racontai mon chagrin; nous autres pauvres gens, nous devons souffrir et nous taire. Nous ne sommes pas de la même espèce que les autres hommes.

— Mais tous les maîtres ne sont pas si mauvais que celui-ci.

— Il y en a de meilleurs, et il y en a de pires. Voilà ce que j'ai appris en quinze ans de service, ce que tu apprendras aussi plus tard. Nous sommes esclaves, nous devons toute notre vie rester esclaves.

— Puisque l'état de domestique est, comme tu le dis, si misérable, à ta place je m'en irais, et je tâcherais de m'établir dans un petit torp. Mais peut-être as-tu dépensé la plus grande partie du salaire que tu as gagné au service?

— D'ahord, il a fallu me procurer les vêtements dont j'avais besoin. Puis j'ai dû venir en aide à ma pajivre vieille mère. Et la situation des torpeurs n'est pas si heureuse que tu l'imagines. Baucoup d'entre eux

TA A LA VILLE ET A LA CAMI'A(INE

ne sont pas plus heureux que nous. Se marier, et avoir des enfants qui crient famine! Ah! Dieu, quelle misère !

— Mais enfin quel est ton refuge pour l'avenir?

— L'hospice! » me répondit Ole avec un soupir. Jamais je ne l'avais entendu soupirer ainsi.

La perspective était sombre. Moi j'avais meilleur espoir.

Mais un événement imprévu bouleversa mon existence.

Un matin, au printemps, j'allai avec Ole labourer un champ. J'avais passé une partie de la nuit à conduire des chariots; j'étais épuisé de fatigue. Ole s'en aperçut et m'engagea à dormir quelques instants, disant qu'il conduirait seul la charrue. J'acceptai avec joie son offre. Je me couchai par terre au pied d'un tilleul, et m'endormis profondément. Tout à coup je fus réveillé par un coup de bâton. Je me levai subitement avec une telle impétuosité que je renversai mon maître qui venait de me surprendre dans mon sommeil, et se tenait en face de moi. Il tomba sur une pierre qui lui écorcha les bras. Soudain, s'élançant sur moi avec une sorte de frénésie, d'une main il rac prit au collet, de l'autre il me frappait avec sa canne de toutes ses forces. Il m'aurait assommé si Ole ne s'était jeté entre nous.

Je lui demandai humblement pardon de l'avoir l'ait tomber par un mouvement involontaire. Mais il me dit avec un accent de fureur : « Tu sauras ce qu'il en coûte à un valet pour se regimber contre son maître.

LA VIE DUN l'AliYKE IKIMMH EN SUÈDE '1m

Je te luellrai dans un (Midroil où fii ne voiras ni la lune ni le soleil. »

YI

Le marguillier n'aurait osé traiter ainsi le vigoureux Ole. Mais je n'avais pas encore dix-huit ans. Il exigeait de moi un travail au-dessus de mes forces, et nie battait impunément. Il venait de me battre de telle sorte que j'espérais que par là sa colère serait apaisée. Je me trompais.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une servante qui me dit avec un accent 'de commisération : « Ah ! pauvre Thord, quel malheur!... Demain le laensman' doit venir l'arrêter. J'étais aux aguets, ce soir, quand notre maître est rentré, et j'ai entendu toute sa conversation avec sa femme. Il avait envie de ne pas donner suite à ce qui s'est passé entre toi et lui, avouant qu'il t'avait assez rudement corrigé; mais elle, la méchante femme, n'a pas voulu qu'il en restât là. « Comme on se moquerait de toi dans la paroisse, lui a-t-elle dit, si tu ne livrais pas à la justice un valet qui a osé t'outrager. Ah! Dieu, ce n'est pas mon brave père qui aurait eu l'idée d'agir comme toi, et il avait été trois fois député à la diète, et on le citait comme un homme d'un rare mérite. Mais toi, tu es si indolent. Va. va, tu feras si bien que tes domestiques te mèneront par le bout du nez et riront de toi.

Sereent du baillini,T

•2:,(; A l.A MLLE ET A LA GAMPAGNE

« — Tu as raison, a répondu Peter Andorson. Je comprends que je dois le livrer à la justice, mais j'aimerais mieux qu'il s'enfuît. Cela mettrait fin à tout. » Yoilà ce que notre maître a dit, et maintenant, Thord, ajouta la servante, écoute mon conseil, lève-toi, va-t'en, si lu ne veux J)as être conduit en prison, et dépéclie-toi, tu n'as pas de tenq)s à perdre.

— Eh quoi ! m'écriai-je, m'en aller comme un voleur! Non, c'est impossible.

— Fais comme il te plaira. Tant pis, si tu ne veux pas suivre mon conseil. »

La charitable servante essaya encore de me déterminer à partir. Je résistai à ses instances. J'étais irrité de toute cette affaire, et ne voulais pas croire que je dusse en redouter les conséquences.

Le matin, je me levai de bonne heure et fis ma besogne coumie de coutume. Puis j'allai déjeuner, et ricui n'annonçait l'événement dont la servante m'avait me nacité. Tout à coup je fus appelé dans la chambre de mon maître. J'y allai aussitôt. Le lacnsman était là, qui se promenait de long en large, qui, en me voyant entrer, s'arrêta en face de moi, les i)ras croisés, et me dit :

« Tu es un joli oiseau. Seize ans ou dix-sept ans pimt-ctre, et déjà tu en es venu à te révolter contre ton iiiiaîlic et à le maltraiter. Cela promet. Tu seras un fameux coquin, si l'on ne se hâte d'y mettre ordre.

— C'est justement ma pensée, s'écria la femme (hj marguillier. Mon mari voulait renoncer à toute poursuite. mais moi je hii ;ii

fait voir que par de tels excès de bonic, les iiiiiîtres anéantissaient leur J]ouvoir. »

I.A VIM \)'V\ I'VIVIU; IKIMMK KN SI MiK

L'iiM|)laciilil(' Iriiiiio cl, le Imciisiii.iii se iiiireil, ;i raisoiuu-r siiii' ce siijel à (|iii iniiix mieux, puis le iiiaguillier uic dil, (lue je devais me ivndre dans la maison d'arrèl.

« Allons, en niaicliel » s'écria d'iniç voix tonnante le laensman.

Tonte résistance était impossihie, loide tentative (re\()liration inutile, il fallait me taire et ohéir. Je pris niDn petit liai;ai;(^ et m'assis sur un cliariot, à côté d'un agent de police (pii devait me conduire en prison. En ce moment, Ole s'approcha de moi, et me serrant en silence la main, y mit une pièce de douze shillings (1 IV. !2()). La lemmc du marguillier, s'avancant aussi vers moi, me présenta un petit sac en me disant : « Tiens, je ne veux pas te laisser partir sans te donner des provisions. » Et connue le laensman la louait de sa générosité, jt; jetai j)ar teri-e la sacoche que cette mauvaise créature m'apportait, ne voulant rien recevoir d'elle, et hien convaincu d'ailleurs qu'en refusant son offre, je ne faisais pas une grande perte.

La prison n'était (pi'à deux lieues de distance. Dès que j'en eus franchi le scuiil. Je géôliei' me prit hrutalement par le collet, ouvrit une porte de fer et me jeta dans une grande chamhre somhre. Quelques individus à la ligure farouche étaient là assis par terre, avec les chaînes aux mains. A mon arrivée, ils poussèrent des cris

sauvages. Je frémis en les voyant s'approcher de moi, et regrettai de n'avoir pas suivi le conseil di; la servante.

« Sois le hienvenu dans notre lionne compai;nie, me dil l'un d'eux.

2r,S A l.\ Vll.l,i: KT A LA CAMPAGNE

— Asseois-loi, nie dit un niifrc, et mets-toi ;i ton

aise.

— As-tu volé quelque belle eliose? me demanda un troisirme.

— Je ne suis pas un voleur, l'épondis-je avec indignation.

— Est-ce ainsi que lu chantes, » s'écria celui qui était le plus près de moi en me frappant avec sa chaîne.

Les autres applaudirent à sa brutalité.

Je lus obligé de raconter la cause de mon enqirisonnement.

« Bien, très-bien, dit un de mes farouches compagnons. C'est ainsi que j'ai commencé. Mon aboiuinable maître se permettait aussi de me battre. Je lui ni doimé une volée de coups de poings, et il m'a fait enfermer. Mais il n'en sera pas quitte à si]]on marché. D'abord je lui ai déjà enlevé une partie de son linge, cl quand je sortirai d'ici, je mettrai le feu à sa maison.

D'autres prisonniers racontèrent également leurs méfaits. J'écoutais avec horreur leurs récits, et priais intérieurement mon bon ange de me protéger au milieu de cette terrible société.

Quelques jours s'écoulèrent. Un matin, le gcùlieiouvrit la porte de notre prison et me dit de le suivre dans sa chambre, où

quelqu'un m'attendait. C'était Eline. la douce et chère Klinc. Elle s'avança h ma rencontre et me serra la main. Puis nous nous assîmes l'un à côté de l'autre, et d'abord elle ne pouvait j)arler. Elle pleurait, et il me semblait que chacune de ses larmes épurait et réclMuliait mon cœur. Je tâcliai de la consoler.

i.A vu; I) IN l'Aivi'.E iimniK i:n si lui: 'im

Enfin, elle s'apaisa et me d'il d'une voix trcmblanlc ; '(AliDii-Mi! ([ut'l ninlhcnr, clicr Tliord. Tu ne peux te fiifurer noire touiiuenl (piiuïd nous avons appris <pic lu étais en prison. Ma nièro n"a j)u venir te voir. Elle est malade et m'a envoyée à sa |)lace, et je t'apporto (juelques provisions. »

A ces mots, elle tiia d'une sacoche du jiainhianc, \\u saucisson, du fromage, et m'engagea à déjeuner. Elle invita aussi le geôlier à prendre sa part de ces bonnes choses, ce dont il fut si content qu'il me permit do passer la journée dans sa chambre.

Eline et moi nous ne pouvions nous lasser de causer ensemble. Elle me demanda si je n'avais pas perdu son petit aimoau. Je le lui montrai suspendu à mon col par un coi'don. Le soir il fallut, à notre grand regret, nous quitter: luaisjeluidis, que dès que je serais libre, j'iiiais la voir à Lugn.

Mon oncle vint aussi me visiter et m'encouragea à subir bravement la sentence qui serait rendue contre moi. Il avait servi dans le même régiment que le geoliei'; il renouvela connaissance avec lui en lui offrant un verre d'eau-de-vie. Grâce à son heureuse intervention, j'oblins la permission de rester jour et nuit dans la chambre du geôlier; ce qui me réjouit.

Enfin, je fus appelé à comparaître devant le tribunal. Le marguillier était là. qui ne parlait guère. En revanche, le laensman, excité probablement par la femme de Peter Andersson, fit un violent réquisitoire contre moi. Le juge m'interrogea, je lui racontai simplement, franchement, ce qui s'était passé. e(je vis qu'il élaïl dis-

200 A 1,A VILI.i: I:T a I.A CAMI'Ali.NL

posé à l'indulgence. Mais le laensman reprit In pjiinic cl s'écria <\\w, j'avais les j)lus mauvais penchants, et que je deviendrais un scélérat de la pire espèce, si on ne prenait pas avec moi des mesures sévères.

Après une assez longue délibération, je fus condamné il travailler pendant seize mois dans la forteresse de M...

Quelques jours après, on m'adjoignit à (quelques voleurs que l'on conduisait en cette même forteresse. Jusque-là je n'avais pas porté chaînes. Notre gardien m'en mit aux pieds. Je sentis mon sang bouillonner. Mais je pensai alors à la Graesenska, à Eline; et je me résignai.

Le châtimement qui me fut infligé ne fut pas aussi rigoureux que je le craignais.

Le commandant de la forteresse, le baron Kkskvuld traitait humainement ses prisonniers. J'étais là mieux nourri (que ne le sont ordinairement les domestiques dans les maisons des paysans, et je ne fus pas forcé de travailler autant que chez Peter Andersson. Mais ce qui m'al'Iligeait, c'était la société de condamnés au milieu de laquelle il me fallait vivre. Quelles (quelles terribles!

(picles récits monstrueux! et parfois des chants qui uu soulevaient le cœur.

(Juchpie temps après mon entrée; dans la forteresse, un ordre que je reçus avec joie me sépara de celle horrible soeif'l»". .le lus désigné])our servir quuilre prisni;nii'is (pii ne viv.iioul point en coiumunaule" ;ivec les

I.\ VIK lil .\ l'AIMii; IIOMMi: KN SliiiliK -iOl

autres, (rétaït un l);u'On, un pirlie, un nônncianl cL un l'cnuier. I.o baron, (Jui occupait uni; place dans les linances, avait employé à son propre agréuieul une partie de l'argent qu'il percevait pour l'État. Le prêtre s'était allié à une corporation de voleurs, et les avait lui-nièue aidés à dévaliser des églises. " Le négociant avait lait une banqueroute frauduleuse. Le fermier avait longtemps fabriqué et vendu des cartes de contrebande.

Ces quatre individus passaient la journée àboiic et à jouer.

« Nous représentons les quatre ordres de l'Ktat, disait quelquefois le baron ; nous |}ouvons former une dicte. »

Mon service consistait à nettoyer leurs vêtements, à balayer leur chambre. Pour cela je recevais d'eux de bonnes pièces de douze shillings.

Leur société n'était pas aussi révoltante que celle des autres condamnés. Cependant elle m'inspirait aussi une invincible répugnance; et lorsque j'avais fini mon service, ma consolation était de descendre au jardin et de lire le livre que la Graesenka m'avait

remis. Un matin, comme j'étais là, absorbé dans mes réflexions, une servante vint me chercher pour me conduire près de la baronne.

J'entrai dans un salon qui me parut tout ce qu'on pouvait voir de plus splendide, et me trouvai en face d'une ravissante jeune femme.

« Souvent, me dit-elle, je vous observe par la fenêtre. Je vous vois employer à la lecture tous vos moments de

• 212 A I.V Vil, LE ET A I.V CAMILLACNE

loisir, car je serais curieuse de savoir quel est le livre qui vous intéresse si vivement. »

Elle prononcera ces mots avec une voix douce et argentine qui resonait dans le cœur; puis, prenant le livre que je lui présentais :

« Ah! s'écria-t-elle, Vilalmon, de Thomas à Kempis! Vous aimez donc la parole; de Dieu? Dites-moi votre histoire. »

Je lui racontai simplement, véritablement ma triste existence. Elle m'écoutait avec attention; plus d'une fois je remarquai que les larmes lui venaient aux yeux. Lorsque j'eus fini, elle me dit :

« Que ce monde est méchant ! Vous avez bien souffert ; mais ne vous laissez pas de lire et de prier. Dieu n'abandonne point ceux qui l'invoquent pieusement. Ayez confiance en lui Je tâcherai aussi d'adoucir votre sort. »

Le lendemain je fus affranchi de mon service près de mes quatre cochons, et adjoint au jardinier. Ce jardinier était un bon

et brave homme qui aimait les plantes, les fleurs, et les cultivait avec bonheur. Il me prit en affection et me donna d'utiles leçons.

Je travaillai avec lui tout l'été. La baronne venait (quelquefois se promener dans le jardin avec ses trois enfants, deux garçons et une jolie petite fille. Jamais elle ne passait près de moi sans m'adresser un mot d'encouragement. Quelquefois aussi elle me parlait de fleurs dont elle admirait la beauté, dont elle se plaisait à étudier la structure. Il y avait dans sa voix, dans ses attitudes, dans toute sa personne un tel charme (qu'elle m'apparaissait comme un être céleste.

I. \ VIE D'UNE FEMME EN SUÈDE

Ainsi se passa tout l'été, et je me réjouissais de souffrir (mais (l'été (l'hiver (l'été (l'hiver sciait vomi, il me faudrait j)l'oi)ablement reprendre mon ancien service.

Grâce à un ' heureux incident, mes craintes ne devaient point se réaliser.

Un matin, au mois de septembre, je travaillais près du canal, quand (tout à coup, à quelque distance, j'entends des cris de détresse. Je m'élance du côté d'où partaient ces cris. La baronne était évanouie par terre; ses deux garçons se lamentaient. Sa petite fille venait de tomber dans l'eau. Je me précipite dans le canal, je saisis l'enfant, qui déjà ne faisait plus aucun mouvement, et je la ramène saine et sauve sur le rivage. Le baron accourt, endure avec un transport de joie ses enfants, sa femme; et connue on me remercie! et quelle fête on me fait!

Dès ce moment il fut convenu que je ne rentrerais plus dans les murs de la prison, et que je ne porterais plus mon hideux vêtement de condamné. Le Baron me prit à son service. La baronne s'occupa de moi avec une touchante bonté. Elle m'engagea à em[pl]oyer une partie de mon temps à lire. Elle voulut aussi que j'apprisse à écrire.

A la fin de l'hiver j'écrivis à la Graesenska une longue lettre dans laquelle je lui racontais ce qui m'était arrivé. J'étais heureux de penser au bonheur que cette bonne femme et sa chère fille éprouveraient en apprenant mon changement de situation.

Jamais je n'avais eu une si douce, une si [pl]aisible existence. jNuI souci, un travail facile, et mes maitres

•JC.i \ I \ VII, l,K IT \ 1 A CAMI'Ai.M';

t'iaieil si linii> |miii' moi. Ci!|HMidanf, (|uui(l vint le jdiir (111 (Nitic.iil ma soiloncf, je voulus m'en aller. Le iiaidii et la l)ar(>i)ie essayèi'ciil en vain de me icîhMiir. ,1e (lésiiais iviitrer dans nieii viliai^e. Je voulais iaie voir à r('i\ (|iii m'avaient connu (jue la j)iiisoi, an lien de nie coironiprc, m'avait amélioré. Puis j'avais de; secrels projets (jue je désirais accomplir. La lia-ronne me donna du linge, des vêtements; le liarou nie remit vingt rixdalers et un très beau certilieal. Je les (juillai en les remerciant el en les bénissant avec ini vil" scidimenl de cœur.

Mil

Ajirès une longui; absence, ipiel cbarmc on retrouve dans le pays natal! A clia^pie pas (pie je Taisais sur !(• sol où j'avais grandi, j'éprouvais nue nouvelle émotion; je reconnaissais clnu-

pie arbre', cluMpie j)ierre, et (piand je l'evis les murs liLincs de l'église, V(donliers je me serais mis à genoux.

Naturellement je me dirigeai d'aboril vers bugn. J'y ariivai un soir au mois de septembre. La (îraesenska et sa lille étaient à souper. Elles se levèrent en m'apcrïevant et accom-ureiit à ma rencontre avec un cri de joi(!. H me l'allut leur raconter tous les inci-diîiits de ma vie de|)uis le jom' (mi j';iv;iis été conduit dans la lorleressc. Nous |iassâmes une jiarliedela nuit il causer, et, le lendemain matin, nous lecommencions encore nolic entretien.

Il lui rniivcmi (|u.' je icsIeiMis là jusipià la lin

I,\ VIK DMN l'Al'Vr.H IKniMK K.N sn.Di; 2rM

(l'dcloltrc, l'I. (1110 je- Uu'liernis, le |iliis tul possililc, do, iirnssmvi" un ('iii|ilQi i)Qoir riiver.

J';ill;ii le (liiii;MU'ln! ;i ri'nlesc. Iniil le iiiioiide liK!

rogard.iil avec, ciiriositt'. iii;iis à (lishiico. On scni-

ld;iil me ciMniilrc et nie l'iiir connue un peslil'erf'.

A[]iès l'ollico, je me rendis au ciuielière à l'lieuie on se laisaient les engageuient des domesliques avec les paysans. Mais jiersonne ne voulait s'approcher de nu)i. J'allais m'en retourner, très allligé de nia déception, (piand je vis mon ancien compagnon Ole s'avancer vers moi avec un vieillard.

« Aoici, me dit-il, Svend Erssori, à (pii j'ai parlé de loi, et qui veut te prendre à son service.

— Oui, dit le vieillard, lu as une ligure lionnée. et, bien (\\c tu aies été en jirison. j'ai idée que je puis me lier à toi. »

Mes |)rélections n'étaient jias grandes oÀ nous lûmes bientôt d'accord.

« Nulle part, me dit Ole à voix basse, tu ne trouverais une meilleure jilace. »

Il avait raison. Svend Ersson et sa femme étaient des gens de l'ancien temps, simples, droits, cliarital)les. Ils mangeaient à la même table que leurs domestiques, et (piand nous revenions des champs, mouillés par la pluie iMi la neige, nous étions sûrs de trouver au logis un bon ièu jjour nous sécher. Le soir, cpiand nous avions achevé notre travail, Svend Ij'sson Faisait une lecture à haute voix. (Jucliud'ois il lis.iit les journaux, et le plus souvent d'anciennes cliroiini([ues suédoises jjour lestpielles il avait une alTeclion jiarticulière.

•J(R> A l.\ VI MJ; ET A l.A CAMI'AC.NE

Par malheur, cette vie patriarcale ne l'ut pas de longue (liu'ée. Au piiiitenips le mari et la femiuo tomhèrcut malades presijuc en même temps. Ils avaient vécu fidèlement ensemble. Ils moururent ensemble. Que la bénédiction du ciel soit avec eux !

Les héritiers arrivèrent et se querellèrent. Le domaine lûit vendu à un jeune homme cpii avait de grandes prétentions et dont la femme en a\ait encore plus. Us tirent venir dos ouvrieis de la ville pour réparer et décorer leur maison. 11 acheta des meubles de luxe, des glaces, des tapis et se mil à donner de luxueux dîners. Ils n'étaient pas assez riches pour mener longtemps un tel train de vie. Il fut obligé de congédier ses (loiiicsti(pics, et nul d'entre eux ne le plaignit de sa ruine, car il était avare et dur envers eux. 11 les regardait connue des cires d'une nature inférieure mis au monde j)our obéir aux riches, travailler, souffrir en si-

lence, et s'estimer heureux de gagner ainsi leur nourriture et leurs vêtements.

Je ne dirai point tout ce que j'ai souffert dans les maisons où j'ai successivement servi. Je me résignais à toutes ces souffrances par une ferme résolution. J'avais mes projets : je voulais pouvoir un jour m'établir à Lugn et épouser Eline. Mais, hélas ! quoiqu'il me m'imposasse la plus stricte économie, je n'avais pas pu, en dix ans de domesticité, épargner plus de deux cents rixdalers (trois cents francs).

LA VIK D'IN L'VIUT' : L'HOMME ; EN S'ÉDE

Elinor (Inil alors une belle grande jeune fille, fine et liante et plaisant à tout le monde. J'allais souvent la voir à Lugn, et la traitais comme une sœur. Mais je l'aimais autrement et je n'osais lui avouer mon amour. Elle avait beaucoup de prétendants dans une bien meilleure situation que moi. Un jour elle se répandit (qu'elle allait épouser un jeune fermier. Cela me fit beaucoup de peine. Je croyais à ces rumeurs, parce que je remarquais en Eline un changement à mon égard. Elle ne me recevait plus gaiement comme autrefois. Elle était taciturne et paraissait embarrassée près de moi. Enfin, je résolus d'avoir une explication avec elle, afin de savoir à quoi m'en tenir. Un matin, par un beau jour d'été, je partis pour Lugn et la trouvai seule, tissant de la toile.

Je ne savais comment en venir à la question qui m'occupait, comment lui exprimer mes craintes et mon amour. Je m'assis près d'elle, et je la regardais en silence, quand soudain je vis la petite croix d'ambre suspendue à son col.

« Ab ! lui dis-je, tu as donc conservé cette croix ? »

— Oui. Et toi, il y a longtemps sans doute (pie tu as mis de côté mon anneau? »

H ne me quittait jamais. Je le lui montrai; une légère rougeur se répandit sur ses joues.

Un instant après, nous nous promettions de nous

201< A I.A VII.I.K ET A I.A CAMI'ACNK

.•limer sans cesse. Nous étions fiancés. La iiu-ro, en i('ii-Irant, apprit avec une vive émotion ^on•^^^J;•eMlcnt (|lie nous venions de prendre, cl, joignant nos mains dans les siennes, nons doinia sa bénédiction.

Il fut décidé que nons nous marierions des que j'aurais lini mon temps de service dans la maison où je demeurais. Quelle joie j'avais dans le cœur! Le ciel me paraissait plus beau, la terre plus verte et pins lleurie: la nature entière semblait s'associei- à mon amour.

Un Ici bonliour ne pouvait élre de longue durée. La <iraesen-ka était d'une faible santé. Elle avait un cbagrin dans le cœur que rien ne pouvait lui faire oublier. Elle tomba malade. Nous la vîmes peu à peu dépérir, jmis elle mourut, comme pour aller chercher dans un antre monde l'homme qu'elle avait si fidèlement aimé, et vainement attendu pendant vingt ans dans celui-ci.

Cette mort nous affligea profondément, Eline et moi, et elle devait être suivie d'un autre malheur.

Le petit domaine de Lugn fut envahi, au nom de T'Hicle d'Eline, par des agents de la justice, et vendu a renchère avec la maisonnette et tout ce qu'elle contenait, En vain je protestai

contre cet acte, que je considérais comme une monstrueuse ini(]uité. En vain j'allai solliciter le secours d'un avocat. Il me dit (pie l:i loi, à viil égard, était positive, et qu'on n'avait pu encore, bien qu'il en eût été souvent question, en venir " '•■' '"dili.T, Kli,,,,, ',.tnnt une tille naturelle, ne pouvait héiiler de sa mère. Tout appartenait à son oncle. Tniil lui vendu. La p.uivn; enfant hit oblig(r de (piilliT

l.\ ViE lilN l'AliVili: WOMMK liN SlltiUlî tJO'.i

li> loyer où clic ('t;il nôc, iroiiipoilait |)oiir (on! hicii (|io son linge et ses vèleinels.

Ainsi, une i)arlie de mes j)lus doux rêves était évanouie, et de nouveau je me retrouvais pauvic sur le seuil de la maison où j'es-pérais avoir un lieurcux rei'uge. Mais Eline me restait. Que fal-lait-il de plus pour soutenir mon courage.

Elle me dit que nous devrions retarder notre mariage, et nous remettre au stirvice jusqu'à ce tpic nous eussions épargné assez d'argent pour nous faire une iiahilation. Moi ((ui savais combien peu on gagne au service, je lui proposai un autre projet, qu'elle accepta. C'était de chercher un petit torp et de nous y établir, bien que ce métier de torpare lut devenu plus difficile (ju'autrel-bis et moins fructueux.

Après de longues difficultés, je finis par faire un contrat avec. un vieux rude et rusé paysan. Il m'abandonnait, dans sa proprié-té, un coin de terre et, de}lus, promettait de me prêter une vache pour mon labour de l'été, à la condition que je ferais pour lui vingt jours de corvée dans l'année; qu'en dehors de ces corvées non payées, je serais à sa disposition, quand il l'exigerait, à raison

de douze shellings par jour; que, dans l'année, Eline travaillerait aussi vingt jours pour lui et lui filerait vingt livres d'etoupes.

(juand cet arrantiement fui fait, muis imus niaiiànics

•J7(1 \ l.A VILLE ET A I.V CAMI'ACNL

gaioineiit, ma cIk'tc Elino ot moi, cÀ lui printemps nous commentâmes notre installation. Je construisis moimême notre cabane, mes deux cent rixdalers nous serviiciil il acheter les meubles nécessaires : un lit, nue table, un l'ouet, quelques ustensiles de travail et de ménage; nous n'en demandions jkis pins. Nous nous aimions, nous étions contents. Eline lilait et cousait; moi, je faisais mes corvées, puis je cultivais mon petit terrain, et le soir je rentrais au logis, heureux d'y ti'ouver ma gentille Eline.

Peu à peu cependant nos charges s'accrurent, et nos re?soni'('es lestaient les mêmes. En six ans, il nous était ni' quatre enfants. Eline, obligée de s'occuper d'(Mix, ne pouvait plus faire les corvér;s qu'elle devait à notre propriétaire; c'était moi ipii les faisais à sa place. Je tâchais aussi de gagner quelques shillings en travaillaïit à la journée. Enfin, je voulus défricher encore une bande de terre voisine do celle qui m'avait été concédée. Malgré ce labeur continu, nous étions dans la misèie, forcés de vendre le lait de notre vaclu; et ne vivant que de j)ain noir et de pommes de terre.

Eline pâissait, maigrissait, et cepeiulant jamais ne nuirmurait. Au contraire, quand je lui parlais de mes inipiii^tudcs pour l'avenir, c'était elle qui les apaisait, et, par sa douce affection, relevait mon espoir.

Telle était notre situation, (piand un dimanche je vis à l'église la baronne Ikskveld avec sa fille, qui était devenue une giande belle personne. J'appris qiu^ le baron, s'étant retirédu service, avait acheté un domaine de l'oeda, situé à quebpie dislance de ma petite cabane.

LA vu; i»[\ i'\rviii; ikimmi'. i:n si r.ni: -jti

Comnio j(^ comiMissnis s;i g("M("r)si(é do cararlrro, j(! jK-Misai aiipsif(t(qiao si je j)()iivais èlre du nondjre de ses lorpare, j'ohliciuliais de lui de nioillcures conditions que tout aulrc pro-piélélaie. .Ir rôllôcliis à celle idée plusieurs jours. Ce qui urarrè-lait, c'était la crainte qu'il ne crût (pie j'allais lui demander encore la récoinjiense du service que je lui avais rendu. Enfin, je nie décidai.

Ouand j'aiiival au château de lloeda, on lue dit que la baronne était dans le jardin. Je m'en réjouis. Il est plus comniiod(> pour le pauvre de parler en plein air, au niilieue de la libre nature, que dans un somptueux appartement.

a Ali! sois le bienvenu, Tliord, me dit la baronne, je suis contentede le revoir. Tu as un peu changé, mais il n'est pas diffi-cile de te reconnaître. » Puis, se tournant vers sa fille :

« Voilà, dit-elle, la petite que tu as retirée du canal. Mainte-nant, Jenny, tu peux remercier ton sauveur. »

La jeune fille s'approcha de moi en rougissant et me tendit la main.

Sa mère voulul savoir tout ce qui m'était arriré dejniis que je l'avais quittée. J'en vins ainsi naturellement à lui exprimer mon

désir. Elle me dit qu'elle en parlerait à son mari, et elle en parla en effet si bien que mes vœux furent tout de suite exaucés.

A i.\ viM.i: i;t a i.a campacxi:

Une Dellcetl)onne quantité de terrain me futconclHLée dans le domaine de Boeda, avec deux vaches, plusieurs brebis et une agréable habitation. Le baron et la baronne nous traitaient avec une bonté admirable, lis venaicnit souvent nous voie ni nous louaient de notre travail. Ma l'emme (|ui avait mis au monde un septième onlanl, tond)a gravement malade; la baronne la fit tiaiter pai' son médecin, et lui fit donner tous les remèdes qui lui étaient nécessaires.

Connue nous les aimions, ces deux excellents êtres! connue nous étions heureux de vivre près d'eux! Hélas! ce bonheur duia six ans. Pendant une chasse, en hiver, le baron eut (m refroidissement, et quelques jours aprèil était mort! Il n'avait, dans son domaine, pas moins de quinze torparcs qui tous le vénéraient et le chérissaient. Tous, en suivant son cercueil, pleuraient. Ils savaient qu'ils perdaient un bon maître; jjar (pii srrailil remplacé?

La baronne vendit ses j)ropriétés et se retira à Stockholm avec sa fille.

Le comte Clammenstadt, qui venait d'acheter IJoeda, avait plusieurs autres domaines en diverses provinces. Il alierma celui-ci à son beau-frère, qu'on appelait le capitaine l'ryl. Ce capitaine était membre de plusieui-s * sociétés agricoh.'s, et avait la prétention de connaître parfaitement toutes les clios(!s relativ(!."5 à l'agronomie.

I.A vu: HIN l'ALVILK IIOMMr, EN SUEDI'

'llô

Il t'iait im()('ricii\, cnss;inl, toujours sûr d'avoir laisoi, et corroborant tousses ordres par de sonores jureiueiits.

Dès son arrivée àDoeda,il annonea que les conditions laites an\ torpares étaient Itcaucoup trop douces, que leurs l'cdevanccs devaient être auüiUKMitôes, et lenoml)rc de leurs corvées au moins doublé.

Pour obéir à ces nouvelles prescriptions, je fus lbrcc de négliger la culture de mes terres. Naturellement j'en tirai un moindre produit. De nouveau je vis se dresser devant moi le fantôme de la misère, etjédésirais ardemment trouver un autre torp. Mais pas un propriétaire ne voulait accepter un ouvrier qui avait à sa charge une femme et sept enfants.

L'année suivante, il prit d'autres dispositions : il nous déposéda des parcelles de terres que nous cultivions pour notre propre compte, à titre de torpares, et nous obligea de travailler tous en commun aux mêmes conditions. Avec le salaire qui me fut alors alloué, j'avais ;i j)eine de quoi doiuiier un chétif morceau de j)aiiii à ma famille, et rien de plus. Je me plaignis. Le capitaine me répondit qu'il payait une somme considérable pour le fermage de lJoeda, qu'il voulait en retirer quelques bénéfices, et que ce n'était pas sa faute si j'avais une lésion d'enfants.

Il lue fallut courber la tête en entendant cette réponse, et rester dans cette cruelle maison, no pouvant trouver un autre gîte. Mais je ne puis dire tous mes soucis, toutes les misères que j'en-

durais. Ce qui pour moi était surtout affreux, c'était l'idée de voir ma fcnvue et mes enfants souliir la faim. l'our éloigner de moi

274 A I.A VILLE KT A LA CAMI'ACNE

celte souHraiicc, j'épuisai graJucllonicnt loulos mes res-sources, d'abord les ccoiiomics que j'avais laites en des temps meilleurs, puis j'en vins à vendre nos ustensiles de ménage, nos meubles, et jusqu'à notre lit. Et je travaillais dès les trois lieures du matin jusqu'à neuf heures du soir, avec mes compagnons de servitude, toujours surveillés par le capitaine ou par ses agents, qui souvent, pour activer nos mouvements, employaient le bâton. Trois années s'écoulèrent ainsi, trois années pendant lesquelles je vis dépérir mes enfants et ma pauvre Eline se dessécher. Moi-même, je n'étais pas vaillant, condamné sans relâche à un rude labeur, et n'ayant pas d'autre nourriture (jue des harengs. Plus d'une fois je tombai dans le désespoir. Je voulais mourir. Un jour même je combinai très nettement mon suicide. Puis j'éloignais de moi cette indigne pensée, j'invoquai la miséricorde de Dieu. Je me dis qu'il ne pouvait ju'abandonner. Mais je n'avais pas encore épuisé le calice d'amertume.

he lecteur se souvient j)cut-être que parmi les condanuK-s avec lesquels je fus juis en prison, il y en avait un (|iii se vantait d'avoir commencé sa carrière en frapjiant son maître. On l'appelait Necker, et j)ai' ses déj)rédalions cl pai' S(3S actes violents, il s'était fait un affreux renom d;ms le district de Boeda.

Vmt nuit, j'entends frapper à la porte de ma cabane. Je me lève cl demande (|ui est h\? Une voix me réj)und :

I..V vu; hi.N I'.uvhk inDnii; k.n si i:iiE ^iib

«Un |i;iii\r(' Ikuiiiiio (jui ticiii.iiulc un asile pitiir la niil.w

Si j'avais |)Osst'nlô(MiC(iri' (jiiel(|uc cli()S(.,'j'au'iais pciil-
(Hic; hésité à recovoir à cette heure indue, dans ma demeure so-
litaire, un inconnu. Mais je n'avais plus rien; les voleurs ne pou-
vaient plus rien me prendre. Eline alluma la lampe, j'ouvris la
porte, et me trouvai face à lace avec Necker. A cet aspect, je recu-
lai épouvanté, hors d'état de prononcer un mot.

((Rassure-loi, me dit-il. Je ne suis pas si mauvais (|u'on le
prétend. Ta l'enuiie et tes cnlants n'auront |)oint à se plaindre de
moi. Ce n'est pas dans la maison des pauvres gens que je vais
prendre mon hutin. »

Ma femme pourtantn'osait le rcirarder. Elle titîiid)lait de tous
ses memhres. Le fait est qu'il était assez effrayant : une taille gi-
gantesque, de larges épaules, le visage à moitié couvert par une
harhe épaisse et deux yeux paleils à des charhons ardents. Tel
était le terrihle Xecker sorti depuis quelque temps de prison. Il
portait sur sa tête un honneten peau d'ours, et à sa ceinture une
paire de pistolets.

« Au nom du ciel, lui demandai-je, que veux-tu?

— Te saluer comme une ancienne connaissance.

• — Mais comment as-tu su que je demeurais ici?

J'ai ma police secrète. Je sais tout ce qui se passe ici et dans
les environs. Je sais tout ce que soutirent ceux qui sontau service
du capitaine Pryl, et je voudrais le battre, ce capitaine, je vou-
drais l'aplatir comme une feuille de pai)ier. (juelle sottise d'être

honnête. Te voilà liavaillaiit tout le jour comme un bœuf, recevant des coups comme un chien, et soulTcant le fioid, la faim, et

270 A l.A Ml, Mi i;i A l,A CAMl'AL.Nt

voyiiiiil soulTrir ctdf^jcrirta femme et les cillants; tandis (|jie nous, en prison, nous n'avons rien à i'iaie et sommes bien nourris.

— Pourquoi en es-tu sorti?

— Le plaisir du changement. Quand on est resté (|uel(|ue temps eid'ermc, on a besoin de j)rendre l'air. J'ai joué un bon tour à mes gardiens. Vu de nos camarades est iiarveiiu à me faire remettre un babil d'officier. Je l'ai pris, je me suis noirci les cheveux, la barbe, et à l'aide de ce déguisement, j'ai passé en J)lein jour devant la sentinelle, qui m'a présenté les armes. Ab! comme j'ai ri. Depuis cinq jours on Jiï'a innlilemenl cbercbé de tous côtés, et moi, je n'ai pas J)erdu mon temps. La nuit dernière, j'ai fait une assez bonne récolte dans la maison de mon ancien maître. Ensuite, j'ai été au presbytère, où j'ai pris le cheval qui est à la porte, et ce vêtement, qui me paraît agréal)le.

— Au nom du ciel, va-t'en, va-t'en, si tu ne veux |t;is l'aire mon iiiialheur.

— Je veux au contraire te faire du bien. Car j'ai de bons sentiments pour des liommes comme toi. Je ne suis pas un voleur ordinaire. Je dépouille les riches et je donne aux pauvres, afin d'établir un peu d'égalilé en ce monde. Je sais que tu es pauvre, et je suis venu te trouver pour te remettre ce que j'ai pris chez mon ancien maître (;t au presbytère. »

A ces mots il me tendit une grosse liasse de papiersmonnaie
«pie je repoussai avec borretir, en le conj niant encore de
s'éloigner.

« Ne sois donc pas si altsurde, s'écri;i-l-il.

i.A vu; ii'iN ivMviu; homme (•;> s[Eit[-: '277

(Jii(>i(|m' cet argoiit soit volé, il n'en est pas moins do. vi'ii-
laltK' aigoit, et lu pourras reinjiloyor à adoucir la misère de ta
renniie et tie tes enl'ants.

— N(tii. non. nrrciiai-jc. c'est iinpossihhī, va-t'en. »

Il jeta les hillets sur la table, en répliquant cpie bon livi', mal
gré, je les aurais.

Alors ma iemnie, lond)ant à genoux devant lui, le |)ria d'avoir
autrement |)ltié de nous, de i-eprendie son argent et de
s'éloigner.

Il obéit oX se retira en disant : « Je ne croyais pas (pi'il V avait
tant de vertu en ce monde. Je m'en vais, mais si vous voulez voir
un beau tapage, vous n'avez qu'à éveiller le capitaine et lui an-
noncer que je suis dans le voisinage. »

Après son départ, je délibérai avec Eline sur ce que nous de-
vions faire, et il me sembla que pour écarter Ai) nous tout soup-
çon do complicité, nous devons en elTet prévenir le capitaine de
cette visite.

J'allai aussitôt l'éveiller. Il ouvrit une fenêtre et tira deux
coups de fusil en l'air, puis il lit appeler tous les gens de la ferme,
leur ordonna de s'armeī' et de courir à la recherche du bandit.

Quant à lui, il resta dans sa cliambre, tenant un pistolet à chaque main.

Le matin les gens revinrent n'ayant pas découvert les traces de Necker. Le capitaine adressa un rapport sur les événements de cette nuit au laensman. qui se rendit aussitôt à Hoeda et me fit comparaître devant lui. Après un sévère interrogatoire, il m'accusa de mimitir à la justice et de participer aux méfaits de Necker. l'ar son ordre ma cabane fut fouillée jns[ue dans ses plus

'27S \ 1 \ VII.LK KT A I,\ C AMI-ACNK

petits recoins. Ma femino et mes enfants lurent soumis à une rigoureuse enquète, et enfin je fus arrêté et conduit en prison.

« Bien! dit j(î capilainc; à présent, je puis mettre sa femme et ses (mfanls à la cliarj^e de la paroisse.»

Celte femme et ces enfants se pressaient en pleurant autour du chariot qui allait m'cmmener, et la douce Eline essayait sur mon visage les gouttes de sang qucle laensman avait fait couler en me donnant dans sa colère un coup de canne. En même temps, elle me priait de ne pas me décourager et d'avoir confiance en Dieu. Les petits enfants me criaient : « Père, père, pourquoi t'en vas-tu? » Et cela me fendait le cnnir.

Ainsi de nouveau, innocemment, je retournai en prison. Mais je ne devais pas y être si mal que la première fois. Mon oncle en était devenu le concierge. Il fut convaincu par mon récit que je n'étais pas coupable. Cependant, il craignit que je ne restasse en-fermé longtemps. Pour me justifier complètement, il eut fallu le témoignage de Necker, et le vrai Necker n'était pas facile à saisir. A tout instant on apprenait qu'il avait étéçà et là, rançonnant

quelque riche paysan, et à tout instant il échappait à ceux qui tentaient de s'emparer de lui.

Quelle fut notre surprise lorsque la veille du jour où je devais paraître devant le tribunal, Necker se présenta lui-même à la porte de la prison et dit au gardien :

« Arrêtez-moi. J'avais envie de me promener encore quelque temps, mais je ne puis souffrir que Thord reste incarcéré à cause de moi. »

La Vil': itine l'Aiivi'.i; iioMMi; f.n sukdi. -im

Le lendemain, il revint pleinement aux juges tout et (prii; invit offert, son entrée dans ma demeure pendant la nuit, ses propositions, et mon (effroi et mi's reriei>.

Après cela, je fus immédiatement remis en liberté.

Dans la salle du tribunal se trouvait mon père. Je remarquai qu'il me regardait avec attention, et que sa figure s'éclairait quant mon acquittement fut prononcé. Au sortir de la séance, il s'approcha de moi et m'invita à l'acquiescer avec ma femme à l'auberge où il logeait. Là, il me dit : « Je me suis indignement conduit envers toi, Tliord. Dieu m'a puni. Peux-tu me pardonner? Désormais je tâcherai de réparer le mal que j'ai fait, et soit que je vive, soit que je meure, dès ce jour, tu seras à l'abri de la misère. »

En parlant ainsi, il me tendit la main. Je la serrai avec une vive émotion. Elinor se jeta dans ses bras en disant : « Que Dieu soit loué! » Et moi, en ce moment, il me semblait voir rayonner la figure de ma mère.

Ici se termine le récit de Thoi'd. Nous n'avons que quelques lignes à y ajouter. Le père de Thord, le riche Josse, après avoir, pendant de longues années, travaillé avec une npre avarice à augmenter sa fortune avait fini, étant devenu veuf et vieux, par abandonner ses biens à son fils, se réservant seulement un domaine

280 A l,\ VIM.K HT A I.A C \Ml'A(i.M';

qu'il voulait adiiiiinislrer lui-même. Il ne larda pas à se lrouill(3r avec ce fils, qui ne lui témoignait plus aucun respect et ne songeait qu'à s'amuser et à banqueter. Tous deux en vinrent peu à peu à un Ici degré d'animosite l'un envers l'autre que, lorsr-ju'ils se rencontraient, ils ne se saluaient môme plus.

Dans son triste isolement, Josse songeait souvent au passé, et son esprit se reporta vers le malheureux enfant qu'il avait si cruellement repoussé cl abandonné. En le voyant dans la salie du tribunal où une injuste accusation l'obligeait à comparaître, il résolut de le secourir, et dès le lendemain il parlait pour Beoda.

Ainsi qu'un grand nombre de riches, il n'avait jamais pénétré dans la demeure de l'indigent. Il éprouva une douloureuse surprise en entrant dans celle de ihord, en voyant cette cabane dénu-dée, ces enfants pâles et maigres gisant sur la paille, et leur mère qui cherchait à les soulager, et (jui avait ellemême si grand Ixî-soin d'un soulageuKMit efficace.

« yVh! nan'un-a Josse, je savais bien que ces infortunés pouvaient se plaindre de leur situation, mais je n'avais pas l'idée d'une telle misère. Grâce au ciel! je puis encore leur faire un autre sort. »

1! les emmena dans son domaine, fit ses arrangements poui' (pie ce domaine leur apjiarlint sans aucuni; conleslalion, et moui-ut l'hiver suivant en bénissant riionnêlc Thord qu'il avait si longlenq)s abaiulonné.

Tliord Ta assisté pieusement, avec la fidèle Eline, jusqu'à sa dernière heure, et a eu le bonheur de, conserver son héritage. Il n'est pas li"ès considérable.

I \ vu: hi A l'Ai \ui.; iKiMMi; r.\ si kdi; 'jsi

j)oiirtant, col lioritaye, cl, l(>rs(|iril laiindra cii l'ain; sept parts, cliaipie J)art sera bien pclile. Mais les enfants de Tliord sont élevés dans l'amonr du devoir et riiahitiide du Iravail. L'un d'cnx (pii a intéressé, par sa douceur et son intelligence, le pasieur d(^ la paroisse, étudie pour ohtenir un emploi de niaitre d'école; un aulre apj)rend l'étal de nienuisicîr. Deux autres, deux rolmsles garçons, séduits par ce (pi'ils entendaient i-aconter des contrées lointaines, sont partis pour Huenos-Ayrcs. Do là, ils ont écrit «pTils avaieni lrouv(" u\i IVucUumix emploi (lans une liacii;nda et (pi'ils reviendraient un jour avec une fortune. Lainée des lilles, (pii a les yeux bleus, la physionomie de sa mère, a touché le eceur d'un hrave fermier, qui va l'épouser. Eline est persuadée que les deux plus jeunes feront aussi un bon mariage; et chaque soir Eline et Thord, en se souvenant des jours de misère (pi ils ont subis, remercient la Providence des grâces (prelle leur a faites.

L'HEUIÎEUR .JOURNIÎR DU LOUP

i/iiiiiiiEusi' j()yi;M':E nu loup

CONTE l'orui.Aini; ni. i.\ i.i sack

In iiLilin, ('(UiiiiK! le loi]) s'rveillail dans son i^ilc solilaire, \m renaril, passant])ar là, lui dil : ((lu auras du bonlieur aujouid'luii.

— Pourquoi?

— Parce que le soleil a répandu ses rayons sur (iM, au moment où tu ouvrais les paupières.

— Aliî je n'avais pas besoin de soiiir, mais puisçjiie In iiic donnes un si bon présage, je vais me mettre en oauq)agne.)>

Il se lève, il part.

Dans la l'orél, cheminaicnl deux vagabonds, portant une bande de lard (pi'ils venaient de voler. A laspect du redoutable animal, ils jettent])ar tei're leur butin et s'enfuient elTrayés.

I. In iiiilii--lri('ii\ (llsli-i(t, (icci|i(" ;m ciikiiiiMiir sli'cio |);ir une lieii[il;iiile slave, envahi pins tard parles Allemands, partagé anjonr- (flini entre la Saxe et la Fiusso. Sons le gonvernienient germanique, parmi les lialnlantsdc ces deux anciens margraviats, on en compte, environ T.A) 000 qui ont conservé les traditions, les usages, la lan;;ue slaves. Le dialecte de la Haute-Alsace ressemble à celui de la Roliôuie, Le dialecte de la tl.i>sc-[usacc est plus [iiè? du iiolDUais.

28r. A LA VILLE ET A LA CAMI'AGNE

« Ail! fliL le loup, mon voisin avait raison. Voilà un bon coun-nement. Mais je ne veux pas manger ce lard dès ce matin. J'aurais soif tout le jour. »

Il continue sa route et arrive dans une prairie où paissait une jument avec son petit poulain. Il s'avance vers la bonne grosse

bcte et lui dit : « Je dois être beureux aujourd'hui, j'ai envie de manger ton poulain.

— Uli ! répond la jument, un tel désir de la part d'un personnage comme vous, c'est pour nous un grand honneur. Mais avant d'apaiser votre appétit, ne voudriez-vous pas m'accorder une grâce? On vous cite comme un très habile médecin. Je me suis par malheur, enfoncé une épine dans un talon. Si vous vouliez bien voir où elle est, et me l'enlever, vous me délivreriez d'une cruelle souffrance, et personne ne l'aurait fait faire cette opération si bien que vous.

— Habile médecin, murmura le loup. Je ne savais pas que j'eusse cette qualité. Mais cette brave hèle en est sûre. »

Il s'approche en lui disant :

« Montre-moi ce talon malade. »

La jument alors lui allonge sur la tête un tel coup de pied ([u'il tombe à la renverse évanoui, et elle se sauve avec son poulain.

Quelques instants après, le loup se relève, fuyant d'avoir été ainsi trompé et maltraité. Cependant il se dit : « C'est ma faute. Pourquoi ai-je voulu faire l'office (d'un médecin? Allons, grâce au ciel, je n'ai aucun mal brisé, et le renard m'a dit (que j'aurais une heureuse journée. Allons. »

I. II E U n i : U S E J O U R N É E D U L O U P

Il arrive près d'un iiiiiiiliii où aperçoit une truie avec un petit collier de lait très appétissant.

« Ah! dit-il, voilà un morceau délicat pour iikhi déjeuner, et il annonça aussi son intention à la truie.

— Je suis très honorée, lui répond-elle, qu'un noble seigneur comme vous veuille l'hien prendre mon petit. Mais Tomez : il n'est pas pro[]re. Donnez-moi le temps de le laver, pour qu'il soit convenablement présenté à Votre Seigneurie. »

Seigneurie! noble seigneur! se dit le loup. On ne m'avait pas encore parlé de la sorte. Mais sans doute je mérite ces qualifications, puisque cette honnête créature me les donne si franchement; puis, se tournant vers la truie :

« ' Va, lui dit-il, faire comme tu le veux la toilette de ton nourrisson, et ramène-le ici. Je t'attends. »

Elle se jette aussitôt à l'eau avec son petit, nage jusqu'au moulin et disparaît.

« Quelle honte, murmura le loup, de ni'élre ainsi laissé duper par cette lourde bote! C'est la vanité (jui m'a fait l'aire cette folie. Le renard m'a pourtant promis une heureuse journée, et j'ai faim. »

En s'éloignant du moulin, où il n'a plus rien à espérer, il aperçoit dans un champ deux boucs luttant l'un contre l'autre.

La chair de bouc est bien coriace. Mais il n'a encore rien mangé dans son heureux jour. Il prendra pour son déjeuner un de ces combattants, et leur dit netle^ ment ce beau projet.

a (iiaand Iioimeur [lour nous, répli(jue l'un deuX;

t!S.S A LA MLLE El A I.A C.AMI'ACM;

Sciilt'iiciil. Vdiilez-vous nous pcniicllie de vous tlt;juander avant voire déjeuner une petite satisfaction? rSous en sommes venus à nous disputer violemment la possession de ce champ, après avoir en vnin sollicite dans notre dissentiment la sentence des hommes de loi. Tout le monde sait que vous clés un profond jiuiconsulle. \oMlez-vous bien trancher la question? \oule/,- vous bien vous asseoi- là un instant? Mon advei'saire ira à une exlrcmilé du champ, moi à l'autre. Nous nous élancerons vers vous de droite et de gauche. Vous jugerez lequel court le plus vile, et à celui-là appartiendra le champ.

— Profond jurisconsulte, murnuua le loup, je ne me connaissais point cette qualité, mais je la possède .sans doute, j)uisque cet inb.'lligent animal l'affirme.

Allons, s'écria-t-il , c'est convenu. Partez, je vous jugerai. »

Les deux boucs alors vont se placer à une certaine distance, puis se précipitent ensemble sur lui, le happent de leurs cornes avec une telle force (pi'il en perd la respiration, et tous les deux s'enfuient. « Triple sot que je suis, dit le loup en repreau

peu à peu ses forces, comment ai-je pu me laisser encore si indignement tronquer? Le renard m'a jjour.

l.uil présagé un heureux jour, et j'ai terriblement laim. Il faut me remettre en roule. »

jiienlùt il découvre un troupeau de moutons parrjiK';

dans luic prairiii, sans chien cl sans berger, (jnelle

bonne aubaine!

(' Mes amis, leur dit-il, j,,' dQi> a\oir une liciicuse

I, iiKiiiKisi; .101 uM-;r, im i.oi p 'jso

ji'tll lier, cl (li; l'un ilo vous jo Vois r.liic un siicillrlil i('|i;is.

— (ii'aiid lioiuiciii')(uii' lions, l'épond une des hielns. Mais
avail de lixer volie choix. iia<nianiinu

si'i^iuMir, voudriez-vois l)ion nous accorder une grâce? Cha-
cun sait (jue vous èles un musicien de pi'cuier ordre. Nous avons
penhi notic hélér, (\m était notre inaître cliauteur, \ oudrie/-
vous hien nous donner vousniènie une h'c'on de chant et nous ré-
jouir par la niéhdie de voire voix?

— Musicien de premier orthe, nnuiuura le lou|), je ne me
connaissais pas ce talent. Mais puis(|ue la lionne])rebis le dé-
clare, c'est sans doute vrai. Allons, je cède au v(ru de ce troupeau,
je vais lui l'aire entendre ma voix. »

Pour qu'on l'entende mieux il monte sur le toit de la cabane du
j)àl'e, et de toutes ses forces se met il hurler. Aussitôt les juou-
tons hèlent, les chiens de la ferme voisine aboient, |)uis
s'élancent vers la prairie, le maître du manoir et ses domestiques
les suivent avec des fourches, des pieux, des gourdins. Le mal-
heureux loup, assailli de tout côté, mordu, battu, roulé par terre,
parvient avec une peine extrême à échapper aux fureurs de ses
ennemis, et se retire meurtri, ensanglanté, dans les profondeurs
de la forêt.

<(Ah! se dit-il en gémissant. Ma vanité m'a-t-elle assez troublé la cervelle? Trompe par une brebis, la plus stupide bête ! Quelle honte! Et voilà l'heureuse journée que mon conqu'-re m'avait pi'oiuisi'! Je suis

200 A LA VILLE ET A LA CAMI'AGNE

criblé (le coups, épuisé cl alTauié. Par honhcu', je jtuis le-liouvcr luoiï butin de ce matin. »

En pronon(;ant ces mots, il l'ait un dernier eiTort cl s'achemine vers l'endroit où il avait laissé la bande de lard abandonnée par les voleurs; mais le renard l'avait prise.

LES MÉTAMOLI'I IOSliS LECALES

MÉTABKIIII'HOSIÎS LÉGALES

SJUVK.MR I) UîN OFllCIKI! DE l'OI.IC.E A^(;1.A1S

Un ngent icspeclahlc d'une grande maison de comnierce appaieiiant à un Franrais entra un malin tout elTaré dans le cabinet de notre surintendant, et lui annonça qu'il venait d'èlrc victime d'un vol qui le jetait dans les plus grands embarras et pouvait le ruiner. 11 avait fait un voyage à Paris, et à son retour il avait trouvé sa caisse complètement dévalisée. Po\u' commettre ce rapt on avait employé de fausses clefs. La caisse était soigneusement fermée, et on n'y remarquait aucune trace d'effraction.

L'agent, nommé Le Iketon, après avoir fait celte révélation à mon chef, lui remit la note des billets de banque et des effets de commerce qui lui avaient été enlevés. Le surintendant commença par s'informer si ces diverses valeurs n'avaient point été rem-loursées par la Banque. Pas une n'y avait été encore présentée, il

en fit ensuite interdire le paiement en les signalant dans les journaux du matin et du soir avec leur's nu-

•l'Ji A l.\ VIIJ.K ET A l,A CAMI'ACNE

méros, Puis ime récompense lui offerte à quiconque pourrait conduire la justice sur les traces des voleurs.

Pas la moindre icvélation ne fut faite, et toutes les investigations de la police furent infructueuses. Quelques jours après, un associé de la maison, M. Bellebon, arriva en Angleterre pour activer les poursuites. L'affaire restait enveloppée d'un voile impénétrable.

Enfin, l'agent qui avait porté sa plainte à notre surintendant reçut une lettre portant le timbre de la poste de Saint-Martin le Grand, dans laquelle on lui offiaitde lui rendre pour mille livres sterling (25 000 fr.) tout ce qui avait été dérobé, à l'exception pourtant des rouleaux d'or qui se trouvaient dans la caisse avec les billets de banque. Les valeurs dont on proposait la restitution s'élevaient à plus de deux cent cinquante mille francs, destinés par la maison de commerce française à solder à Londres des traites qui devaient échoir prochainement. Le lîrcton avait reçu l'ordre de déposer, à mesure qu'il les recevait, ces valeurs à la Banque, et avait été très vivement blâmé de ne l'avoir pas fait. En quittant Paris, il avait promis de réparer au plus vite sa négligence, et à son arrivée dans son bureau, il avait, comme nous l'avons dit, trouvé la caisse vide.

Dans la lettre mystérieuse qui lui fut adressée, on lui prescrivait une sorte de signe cabalistique par leipiel il devait annoncer dans le Times son acceptaticm, et les précautions que les coupables voulaient garder jjour qu'on ne pût les découvrir.

M. Bellebon, très inquiet du paiement qu'il devait faire dans une (|iiin/.;iine de jours, était assez disposé

I,KS MKTAMdlM'IlUSKS I.KliALES 2!)r)

.•1 ncccepipr rotte proposition ; mais le snrinlnndiint lui (!
("cliin ipic s'il ;iv;iil une toile faiblesse, il le ferait poursuivre
pour avoir transitée avec des voleurs.

Le signe prescrit par la lettre fut insiéé dans le Times, et le
jour même M. Le Breton reçut un billet (pii l'invitait à se présen-
ter seul, le lendemain, à quatre lieures de l'après-midi, à Old-Ma-
nor-Ilose, et à y apporter la souune de vingt cinq mille francs en
or. On ajoutait que, pour prévenir toute trahison, il trouverait à la
taverne l'indication d'un endroit solitaire où il devrait se rendre à
pied et seul pour conclure le marché.

Ce plan était bien habilement combiné, et il paraissait difficile
de surprendre de si rusés coquins. Cependant nous voulûmes es-
sayer. M. Le Breton se rendit à l'heure fixée à Old-Manor-IIouse,
et n'y trouva ni nele ni message. Le lendemain, nouvelle lettre
dans laquelle on lui disait qu'on connaissait le piège tendu par la
police; que la maison Bellebon s'exposait par ces inutiles artifices
à un grave danger ; que si elle ne voulait pas accepter franche-
ment la transaction qui lui était proposée, toutes les bank-notes
tous les effets de commerce seraient brûlés, et qu'elle serait par là
hors d'état de faire honneur à ses engagements.

Sur ces entrefaites j'arrivai de Plymnuth, Le surintendant me
parla aussitôt de l'affaire de rxillebon et me dit qu'il se réjouissait
de mon retour pour pouvoir me la conner.

— D'autant, ajouta-t-il, que vous pailez le fi-ançais et que ce mnlbeur(Mi\ iK'goeiant conqend à p(iine l'an- "lais.

'i9() A I.A VILLE ET A LA CAMPAGNE

Après un long entretien dans lequel il me raconln tout ce qui avait été tenté pour découvrir les coupables, je résolus de voir M. Bellebon en particulier. Je le fis prier de vouloir bien venir me rejoindre dans une taverne voisine de sa demeure. Ouelques instants après, je le vis entrer. Dans le cours de notre conversation, il ne me fut pas difficile de reconnaître en lui un de ces caractères ouverts, expansifs, auxquels on ne peut sans imprudence confier quelque grave soupçon, et je lui demandai d'un ton d'indifférence si M. Le Breton se trouvait en ce moment dans le bureau où le vol avait été commis.

« Non, me répondit-il; une affaire l'a appelé à Greenwich. Mais, si vous voulez examiner ce bureau, je puis vous y conduire.

— Très volontiers. Seulement permettez-moi de vous donner le bras dans la rue, pour qu'on ne soupçonne pas mon caractère officiel. »

Il sourit, et nous arrivâmes bras dessus bras dessous à son comptoir. Une vieille femme nous ouvrit la porte. Un jeune commis était assis devant son pupitre. Il jeta de mon côté un regard oblique, mais je ne lui donnai pas le temps d'observer ma figure. Je fis signe à M. I5ellel)on de le renvoyer ainsi que la vieille femme, ce (jui l'ut l'ail presque aussitôt sous des prétextes assez j)lausibles.

Je me mis alors à fouiller partout; je ramassai et regardai attentivement cbaque lambeau de papier et ne trouvai rien (jui put

me dotmer un indice.

« Vous êtes bien sur, dis-je enfin à M. l'èlleboii, (jue

I.i;s MI'TAMOIU'HOSI'S I.I-liAl.ts

votre agent, ainsi que vous l'avez affiné à mon directeur, n'a ni
iiiiitres.se ni quelque relation secrète?

— l'aiTaileinent. J'en ai acquis la conviction jiar les renseignements que j'ai pris de cette femme que vous venez de voir et de Dubarle, mon jeune commis. »

En ce moment même ce commis rentra très précipitamment, à ce qu'il me sembla, en cherchant de nouveau à voir mon visage.

« Pas de maîtresse! me disais-je en rentrant dans un cabinet de la taverne. D'où viennent donc ces débris de papier parfumé que j'ai trouvés dans son secrétaire? »

Je m'assis, j'essayai de rejoindre ces lambeaux, mais, après plusieurs tentatives, je m'aperçus qu'ils provenaient de différentes lettres, et qu'en les rapprochant l'un de l'autre je ne parviendrais pas à reconstituer une phrase complète; seulement, ce dont je ne pouvais douter, c'est que c'était là une écriture de femme.

Deux heures après, en me dirigeant vers Stoke Newington, où j'avais une autre mission à remplir, j'aperçus à la vitre d'un quincaillier un placard de couleur qui attira mon attention. Sur ce placard étaient inscrits ces mots : « Deux guinées de récompense.

Chien italien perdu. Il a le bout de la queue coupé et répond au nom de Fidèle. »

« Fidèle! me dis-je; j'ai vu ce nom dans les fragments de lettres adressées à M. Le Breton, »

Je m'approchai d'un réverbère, je repris entre mes mains quelques-uns de ces fragments, et dans l'un d'eux je lus : « Mou pauvre Fidèle est per »

Le placard que je venais de découvrir datait de trois

•J'JS A I.A VILLE ET A LA CAMI'ACNK

semaines. J'entrni clioz le quincaillier et â\^ (\\c j(i connaissais un cliieii qui pourrait bien être celui qu'on réclaïuait.

Une femme assise au comptoir me dit qu'elle appréciait avec joie cette nouvelle; que la personne à qui appartenait ce chien était une de ces clientes.

« Et comment s'appelle-t-elle?

— Je ne puis pas prononcer aisément son nom, qui est français, je crois; mais elle l'a elle-même écrit dans ce livre avec son adresse. »

Je lus : « Madame Levasseur, Bak-Cottage, environ un mille de la route d'Edmonton à Southgate. » Cette écriture ressemblait à celle des lambeaux de papier que j'avais découverts dans le bureau de Le Breton. H y avait là un indice précieux dont je n'avais garde de ne pas profiter.

Après avoir encore échangé quelques mots avec la femme du quincaillier, et lui avoir promis d'envoyer Fidèle à sa cliente, je

vais chez un marchand d'animaux ; je me procure à un prix raisonnable un vilain chien italien. En un instant on lui tranche le bout de la queue; en un instant la plaie est cicatrisée.

Le lendemain matin, j'étais équipé comme un de ces vagabonds qui font métier de vendre les chiens volés; j'étais si parfaitement déguisé (jue ma femme même ne me reconnut pas et poussa un cri d'alarme en me voyant (mtrer. A midi, j'arrivai à r.ak-Cotlage. Je fus un instant déconcerté par l'aspect des lieux où je me trouvais. Au lieu d'une villa bourgeoise que je m'attendais à lenconli'er, j'avais sons les yeux une véritable ferme.

I.KS ,\II;TA.\1(OHI'II(QSES I.KCAIJ'iS -if!)

Vue ^{irvanti! ("tnit occupée à traire les vnelios; inic aiiho, j) Oilail lin l)a((iet sur la tèle, Itiiiail ù la main un petit oilanl. Je lus sur le point de retouiiier à Londres. Cependant l'habitude de ne pas me fier aux apparences l'emportant, je demandai Mme Levasseur. Mme Levasseur était indisposée.

« Demeure-t-elle à la ferme?

— Oui, vraiment, » murumra la servante en souriant.

Je jetai les yeux sur la maison et je vis, à quelques indices, qu'elle était une chaumière par le dehors, mais une maison confortable au dedans. J'exposai le sujet de ma venue; mais on ne paraissait pas disposé à me conduire jusqu'à Mme Levasseur. La domestique demandait à lui porter le chien pour qu'elle vît si c'était bien Fidèle. Je répondis que je ne le confiais h personne, que je voulais le montrer moimême. Un instant après, la domestique, qui avait été prendre les ordres de sa maîtresse, revint me dire que je pouvais monter, et commença par fermer les portes,

car mon aspect n'était nullement rassurant, puis m'engagea à essuyer avec soin mes pieds sur le paillason.

Mme Levasseur était couchée sur un canapé, impatiente d'embrasser son cher Fidèle. C'était une femme d'une physionomie assez séduisante, mais qui, par son langage et ses manières, trahissait sa vulgarité. Le vêtement que je m'étais composé, la figure que je m'étais faite, l'effrayèrent. Elle appela à haute voix son mari, et M. Levasseur, qui à ce moment faisait sa barbe, accourut avec le rasoir à la main. C'était un homme d'une

taille moyenne, portant une ample paire de moustaches et de favoris.

« Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

— Mais, voyez cet homme-là, » dit la gracieuse femme en me désignant du doigt.

Le mari se mit à rire, et Mme Levasseur, rassurée par sa présence, regarda le chien.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, ce n'est pas Fidèle.

— Comment? m'écriai-je avec une innocente surprise; mais, madame, voyez donc sa queue. »

Comme cette queue mutilée ne suffisait pas pour convaincre Mme Levasseur, et comme son mari, impatienté de ma persistance, menaçait de me jeter en bas de l'escalier, je remis le chien dans son panier et me retirai.

« Ah! ah! me disais-je avec un sentiment de triomphe en cheminant sur la grand'route, ah ! vraiment, M. Le tirelon n'a aucune relation particulière avec une femme. Eh bien, si ce n'est pas son portrait (pie je viens de voir entre ceux de Mme et de M. Levasseur, je ne suis qu'un aveugle ou un sol. »

Cette découverte m'avait ravi, et j'étais j)lus que jamais désireux de poursuivre cette affaire, d'autant que M. Bellebon, avec la franchise de son âge et l'expansion de son caractère, m'avait révélé les secrets de son cœur. Il aimait, il voulait se marier, et s'il ne réussissait i)as à sauver le crédit d(^ sa maison, c'en était fait de ses plus chères espérances.

La nuit de ce même jour, à neuf heures, M. Levasseur, hal)ill(" avec une recherche prétentieuse, sortit de

i.i'is Mi':rAJi(iiu'ii(isi;s lec;ai,I:s :oi

!!;ik-C(>(liii;(', se promena du côté d'Ewenloii, ;i|)l)ela iihi cal) et se ilirif^ca lapideinenl. vers la ville. Derrière lui arrivait, non moins rapidement, un personnage velu avec la même affectation d'élégance, portant d'énormiis favoris, d'énormes moustaches et une Ijelle perruque. Ce personnage, c'était moi. Je venais de faire de nouveau une complète métamor[]liose.

M. Levasseur descend de voiture à l'extrémité de Regent-street, traverse à pied une longue rue, et enire dans une espèce de tabagie. J'y entre un instant après lui. C'était là que se réunissaient les domestiques étrangers sans place; valets de chambre, commis, cuisiniers, gens de toute sorte et de toute nation, fumant, buvant, et jouant à des jeux primitifs de hasard, et poussant des clameurs étourdissantes.

Ces joueurs étaient trop occupés pour faire attention il nous. M. Levasseur s'assit et demanda un grog. C'était un des habitués de la maison. Il connaissait la plupart des gens qui se trouvaient là, et je découvris (|u'il était d'origine suisse, quoiqu'il)arlât très bien le français. Ce soir-là, je ne (is pas d'autre découverte. Seulement j'acquis la conviction que Levasseur n'était venu dans ce cabaret que pour y rencontrer quel- (ju'un qui ne vint pas, car il ne voulut s'associer à aucun jeu, et se retira à onze heures et demie d'un air de dépit.

Le lendemain au soir, même séance dans ce même lieu. Le surlendemain, à dix heures, un homme entra à la dérobée, regardant autour de lui d'un air craintif. C'était M. Le Breton. Aussitôt Levasseur se leva, le re-

3U'J A i,.\ vii.i.r; i;r a i,v cami'acne

joigiïil, cl tous deux sortirent. Je n'osais les suivre, de peur d'éveiller leurs soupçons, et je m'applaudis de ma prudence, car un instant après ils rentrèrent et s'assirent à côté de moi. Le Breton avait la physionomie inquiète, effarée, tandis que celle de Levasseur avait une expression de méchanceté et de triomphe cruel, tempéré par un certain air de désappointement pas-'^ sager. Le Breton ne resta qu'un instant dans la (avernc, et les seuls mots que je saisis dans l'entretien ' qu'il eut avec son affidé à voix Lasse furent ceux-ci : « Je crains qu'il n'ait (pielque soupçon. »

Cependant M. Bellehon était dans un état d'imj)atience et d'anxiété extrêmes. Je lui avais dit que, pour plus de sûreté, nous ne devons pas nous voir, et il m'adressait sans cesse quelque hillet dans lequel il me disait avec quelle angoisse il voyait approcher le jour où il devait satisfaire à ses engagements. J'éprouvais

pour lui une profonde commisération, et, après y avoir réfléchi, je résolus de tenter un coup décisif. En affectant de boire et de jouer follement, j'avais essayé de gagner la confiance de Levasseur, mais il était maintenant sur ses gardes. J'avais fait venir un soir dans la tabagie un des hommes de notre administration (pii prenait aussi raj)parence d'un mauvais sujet, et à un certain moment, je lui murmurai à l'oreille, assez haut cependant pour que Levasseur m'entendît, que je connaissais un moyen de vendre les bank-notes dont le paiement était interdit. A ces mots Levasseur ht un léger mouvement, puis r(;|)rit aussitôt sa réserve habituelle. Lvideiniuenl il se déliait de moi: il f.illail à tout

LES MÉTAMOIII'HOSES LÉCALKS ZOT,

[iix employer pour le subjuguier un procédé plus efficace, et voici ce que j'imaginai.

Un soir, un homme qui portait des vêtements en désordre et qui paraissait aux trois quarts ivre vint s'asseoir en l'ace de nous, s'écria qu'il s'appelait M. ĩrelawny de Conduit-street, se vanta de sa fortune, et, pour nous donner une imposante idée de sa situation, exhiba un portefeuille rempli de billets de Banque. A ce moment il n'y avait là que quelques buveurs réunis à l'extrémité de la chand)rc. Levasseur remarqua le regard de convoitise et do rapacité que je fixais sur le portefeuille.

Un instant après, le prétendu M. Trelawny sortit. Je me glissai derrière lui et je vis que Levasseur me suivait. A une vingtaine de pas de distance, j'enlevai à M. Trelawny le portefeuille qu'il avait remis devant nous dans une des poches de côté de sa redingote, et m'enfuis précipitamment, mais je savais que Levasseur courait derrière moi. J'entrai dans une autre taverne, je demandai une

chambre à part, et je tenais entre mes mains l'innocente capture (pie je venais de l'aire lorsque Levasseur apparut devant moi. 11 avait la physionomie radieuse, et me dit en me frappant sur l'épaule : « Ah! ah! William, j'ai été témoin de votre filouterie, et je puis vous faire condamner à la dépor* talion. »

Je pris aussitôt un air consterné. 11 éclata de rire en voyant ma frayeur.

« Soyez tranquille, ajouta-t-il en tirant le cordon de la sonnette, je ne vous tiahirai]]as. »

304 A l.,\ YIILK HT A LA CAMPAGNE

li (IciiiHla nue bouleillo de vin, puis, s'asscyail près moi :

« Demain, dit-il, le payement des bank-notes que vous venez de dérober si habilement sera interdit; mais il me semble vous avoir entendu dire que vous connaissiez unendroit où l'on pouvait vendre de telles valeurs. »

Je répondis que je n'osais le lui indiquer.

« Pas tant de laçons, reprit-il à voix basse et d'un Ion menaçant, je vous liens en mon pouvoir. Soyez iranc et vous êtes sauvé. Où est cet homme qui achète les valeurs que la Banque se refuse à rembourser?

— Il n'est pas en ville à présent, répondis-je d'une voix tremblante.

— Balivernes, mon cher! je n'y crois pas, et je vous l'avoue, j'ai moi-même quelques effets à placer. Quel est son prix, et couuuent parvient-il à disposer de ce qu'il a acheté?

— Il donne ordinairement un tiers de ces effets interdits et les envoie en pays étranger, où ils tondjnt entre les mains de gens de bonne foi, après (pioi la BMn(jue est oidigée de les payer.

— Est-ce que la loi est ainsi faite?

— Oui, assurément.

— Mettez-moi en rapport avec votre ami.

— Aon, c'est impossible. 11 ne peut []as avoir affaire aux élrangéi-s.

— Il le faut, je vous le déclare; obéissez, sinon j'aj'pelie un agent de police. »

Je parus Iciri (lé par cette menace, et je lui dis en balbutiant quecethoimète escouq)leur s'appelaitSamuel hévy.

I.KS MKTAMOIU'IKISI'.S LKCAI.tS r,Or

— • Va où deniciire-l-il? me demanda Levasseir.

— .le ne puis vous iidi(|uer sa demeure; mais, puisque vous le voulez, absolument, je vous mellrai en rapport avec lui. »

Finalement, il fut déeidé que je dînerais le lendemain à Bak-Cottage avec Levasseur, et que Samuel viendrait nous rejoindre dans la soirée. Je devais annoncer au juit'(jue le montant des effets qui lui seraient remis s'élevait à douze raille livres sterling, et Levasseur me graliliait d'un billet de cinq cents livres pour conclure ce marché.

« Cinq cents livres, me dit-il en me quittant; voilà ce que je vous promets, si vous tenez votre promesse, sinon la déportation. Pensez-y. »

Le lendemain j'eus une longue conférence avec mou surintendant. Comme la maison de Bak-Cottage était un édifice isolé sur un terrain découvert, il n'était pas possible d'y mettre une embuscade, il fallait que toute la besogne fût faite par le prétendu Samuel et par moi. Car les habiles scélérats que nous avions eu tant de peine à découvrir pouvaient, au moindre signe de danger, anéantir les bank-notes, et en arrêtant brusquement Levasseur on s'exposait à tout perdre.

« Mais, me dit mon chef, c'est pourtant une périlleuse entreprise. Levasseur ne sera pas seul, et quand il se verra trahi, il agira avec la fureur du désespoir.

— Je sais, répliquai-je, qu'il n'aura avec lui que Le Breton ; Jackson, qui va jouer le rôle du juif, et moi nous parviendrons bien à maîtriser ces deux misérables, soit par surprise, soit avec nos pistolets. »

r,nr, a i.a vili.k kt a i,\ cami'acm.

Le siiriiloïKliintme souhaita bonne chance, et appela Jackson poiii' lui donner ses instructions.

Je confesse cpie le lendemain, quand je vis approcher l'heure où je devais accomplir ma difficile mission, je ne me sentais pas trop rassuré. iS 'était-il pas possible que Levasseur eût découvert ma véritable profession et m'eût tendu un piège pour me perdre? Mais, quel que fût le danger, il fallait le braver. Je nettoyai et

chargeai avec soin mes pistolets, je dis adieu à ma femme d'un ton plus grave que de coutume, et je partis.

C'était un dimanche, et je traversai, chemin faisant, toute la population du village voisin, qui se rendait au sermon. Je prévis que la maison de mon hôte serait déserte, et que je m'y trouvais seul avec ceux que j'allais chercher. Ainsi nul espoir d'obtenir main-forte, si j'avais le dessous. Je pouvais être assassiné dans ce coiti du monde oublié. Je continuai poutant ma route eu sifflant; mais le paysage autour de moi me paraissait tout assombri.

En arrivant à Bak-Cottage, je trouvai mon hôte dans la plus joyeuse disposition d'esprit. Le dîner était J)rél, me dit-il, et il n'attendait plus pour se mettre à table que les deux amis qu'il avait invités.

« Diable! m'écriai-je, vous m'aviez dit hier que vous n'auriez que M. Le Breton.

— (^est vrai, répliqua-t-il nonchalamment, mais j'avais oublié un autre camarade aussi intéressé que nous à cette affaire, et je l'ai engagé à venir. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il en riant, nous aurons de quoi

(linor, (Vnufnnt rjuo Mme Levassciir n'est, pns do In J)nrtie. »

En ce moment un violent coup de marteau retentit à la porte.

« Les voici ! » s'écria-t-il.

Je regardai par la fenêtre, et vis avec effroi que Le Ureton était accompagné du commis Dubarle. Mon premier mouvement fut de saisir mes pistolets et de me précipiter hors de la maison. L'i-

dée qu'on m'avait tendu un piège me revenait plus vivement à l'esprit. Tependant je rne maîtrisai et je restai.

%* Mais si Dubarle allait me reconnaître? A quel péril je m'exposais!

Cependant une vive animation, qui prenait le caractère d'une querelle, venait de s'engager dans la chambre voisine entre Levasseur et ses deux complices. Je m'apj)rochai de la muraille (ît prêtai l'oreille. Le lîreton n'était coquin qu'à demi. Tl demandait qu'on ne disposât point des valeurs soustraites avant d'avoir fait une nouvelle tentative pour les remettre à leur légitime propriétaire. Ses deux compagnons, au contraire, voulaient les vendre au plus vite, puis quitter leur pays, et traitaient avec un profond mépris les prières que Le Breton leur adressait pour ne pas ruiner la maison qu'il avait trahie. A la lin il fut réduit au silence par leurs menaces.

Plus tard j'ai su (^ue Le Breton avait été entraîné par Levasseur au jeu, à la débauche, puis enfin au crime qu'il venait de commettre.

Quelques instants après, les trois voleurs entrèrent

r>OK A \.\ VILLE ET A LA CAMI'AGNL.

dans la cliaiiihre où j'étais resté. Lcvasseir me présenta cérémonieusement à Dubarle, qui, à ma vue, fit un léger mouvement de surprise, et je sentis mon Cd'ur se serrer. Ses vagues soupçons parurent pourtant se dissiper lorsque Levasseur lui raconta en riant de quelle façon j'avais dévalisé le malheureux Trelawny, et nous nous mîmes à taljle.

Mais de ma vie je n'ai l'ait un dîner moins récréatif. Dubarle, qui n'était qu'à demi rassuré, fixait à tout instant sur moi un regard pénétrant. Par bonheur, Levasseur était dans un état d'hilarité qui ne lui permettait pas de faire attention h l'inquiétude mystérieuse do son jeune convive, et Le Breton était très préoccupé. Moi, je buvais plus que de coutume; en partie pour surmonter mon agitation nerveuse, en ()artie pour détourner de moi quelque fâcheuse observation. Le moment approchait où Jackson devait apparaître, quand tout à coup Dubarle, après m'avoir de nouveau attentivement lixé, me dit :

« Je crois, monsieur William, que je vous ai déjà vu quelque part.

— C'est bien possible, l'épondis-je en affectant autant que possible un air indifférent. Beaucoup de gens m'ont déjà vu en ce monde, et quelques-uns une ou deux fois de lro|).

— C'est vrai, s'écria Levasse\ u% notamment le pauvre Trelawny.

— Je voudrais voir monsieur sans sa J]erru(|U(', reprit le commis d'un ton insolent.

— Allons, Dubarle. s'écria Levasseur, vous êtes fou,

LES ^IKTAMOlil'I IOSKS I.EliALES r.OU

(;t je Ile sniilTiii';ii j) iis qu'on iisulle mon ami \\\liam. »

Dubarli; se lui. Mais il était évident qu'il avait conservé de ma figure une vague réminiscence qui le troublait.

Enlin, à ma grande satisfaction, j'entendis frapper à la porte. C'était Jackson. Nous courûmes à la fenêtre : c'était lui, en effet,

transformé en juif d'une façon merveilleuse. Levasseur se hâta d'aller lui ouvrir, puis l'amena près de nous. Il ne put réprimer sa surprise en voyant le jeune commis avec ses longues moustaches et dit à notre hôte :

« Vous avez plus de monde que mon ami AVilliam ne m'en avait annoncé.

— Un ami, rien qu'un ami, répliqua Levasseur. Voyons, mon digne monsieur Samuel, asseyez-vous et prenez un verre de vin. Vous êtes un juif anglais à ce qu'il me semble?

— Oui.

— Et disposé à conclure une affaire avec nous?

— Oui, si vous êtes raisonnables.

— Les gens les plus raisonnables du monde. Mais, dites-moi, où est l'or avec lequel vous comptez nous payer?

— Si nous sommes d'accord, je puis l'avoir dans une demi-heure. Je ne porte pas, ajouta-t-il bravement, mes rouleaux de guinées avec moi dans de telles réunions.

^ - Très bien. Et combien voulez-vous nous donner?

— Je vous le dirai (piand j'aurai vu les valeurs.

ÔIO A I.A VII, I,i; ET A I.A CAJII'AluNK

Levasseur sortit, et revint dix minutes après avec une liasse de billets de banque qu'il posa sur la table. Jackson se leva pour les examiner de plus près et en noter le montant dans son carnet. Moi, je me levai aussi, sous le prétexte d'observer un tableau suspendu au-dessus de la cheminée. J'étais convenu avec Jackson du

signal de l'action, et nous touchions au moment décisif. Le défiant Dubarle s'était levé comme nous, et attachait sur Jackson un regard flamboyant.

Après avoir examiné les effets de commerce. Jackson se mit à compter à haute voix les bank-notes :

« Une, deux, trois, quatre, cinq. »

A ce chiffre, qui était notre signal, il se précipita sur Le Breton, qui se trouvait assis à côté de lui. An même instant je fis rouler Dubarle sur le parquet par un violent croc-en-jambe, et, saisissant Levasseur à la gorge, je lui mis mon pistolet sur l'oreille.

« Hourrah! s'écria Jackson.

— Hourrah! » répondis-je.

Avant que les scélérats fussent revenus de leur surprise, Levasseur et Le Breton étaient solidement liés et garrottés. Mais Dubarle nous donna plus de peine.

Levasseur tempêtait, écumait, et menaçait de se briser la tête contre la muraille. Les deux autres étaient plus calmes. Après avoir dûment resserré leurs liens et recueilli le produit de leur vol, nous quittâmes Bak- Cotlage en triomphe. La servante de la maison était sortie [probablement pour aller prévenir sa maîtresse de cette catastrophe.

Une heure ajirès, mes trois liommes étaient en prison.

LES JIETAMOU'liOSES l,E(iALtS .III

et, je courus clioz M. Jtcllcion pour lui ;uuioncei' Tlkiûleux rcsullat de notre eiUrepiise, Je n'essayerai pas de décrire sa joie.

Son honneur de négociant était sauvé, et il allait se marier.

Les trois complices furent condamnés à dix années de déportation. Le Breton, qui était le plus cou|Kd)le, devait encourir une peine j)lus forte. Le témoignage (pie je donnai de son repentir lit adoucir sa sentence.

En montant sur le navire qui devait le conduire en Australie, Levasseur me cria en français avec un accent de rage :

((Je te retrouverai à mon retour, et je me vengerai j)

Je suis trop accoutumé à ces menaces pour m'en émouvoir, et je lui ré)oudis en souriant :

« Eh bien, au revoir. »

A m i;iiiiiuTA(;

XOUELLK AXGLAISE

Après diverses péripéties, je m'étais adjoint à un office de procureur dont la clientèle était peu aristocratique. Elle se composait presque en entier de gens d'affaires et de négociants. Aussi fus-je bien surpris de voir un jour s'arrêter à noire porte un riche équipage aux panneaux armoriés. Un valet do pied descendit de son siège, ouvrit la portière, et je vis apparaître une iennne voilée, revêtue d'habits de deuil, mais très élégante. Je rentrai aussitôt dans mon cabinet, et ordonnai de faire entrer cette dame immédiatement. Quel fut mon étonnement, lorsqu'elle eut écarté son voile, de reconnaître en elle la belle comtesse Seyton, dont j'avais souvent admiré le portrait peint par Lawrence et reproduit par la gravure. Un nuage de tristesse assombrissait à présent cette

charmante physionomie, et une pensée d'inquiétude, je pourrais même dire de terreur, éclatait dans ses grands yeux noirs.

« La comtesse de Seyton! m'écriai-je involontairement, on m'inclinant devant elle et en lui olfrant une chaise.

51(3 A I.V VILLE ET A l\ CA^U'AGNE

— Oui, et vous êtes, je pense, monsieur, un des chefs de cette célèbre agence? »

Je m'inclitjni de nouveau et répondis modestement que j'étais M. Sliarps, associé, en effet à cette agence à latpielle elle voulait bien domicr le nom de célèbre.

» Kli bien! reprit-elle, je viens vous consulter sur une affaire qui est pour moi de la J)lus grave, de la plus i vitale importance. »

A ces mots, elle tira de son portefeuille un billet de banque, avec un certain embarras, comme si elle craignait de manquer aux usages, et le plaça sur ma table. Je le lui rendis, en lui disant que notre coutume n'était pas de recevoir de l'argent d'avance.

(c Nous serons très heureux, ajoutai-je, s'il est en notre pouvoir de rendre quelque service à Votre Seigneurie, mais il me semble que ce sont M.M. Jackson qui traitent les affaires de la maison Seylon.

— C'est vrai. Ils sont de|)uis longtemps les procureurs de plusieurs raemljres de ma famille, et j'ai pour eux une grande estime. Mais dans l'état de perplexité dû je me trouve, je ne sais s'ils pourraient me donner le conseil dont j'ai besoin. Pour résister à l'homme (jui me persécute, il faut des agents plus habiles

que ces messieurs, plus actifs, plus résolus — J'espère que vous me comprenez.

— Parfaitement, madame, et comme je suppose que notre entretien doit avoir quelque durée, permettez-moi d'abord de vous prier de renvoyer cette voiture, (pii, (Ml stationnant à notre; porte, |)ourrait éveiller (piebjuc; soupçon. Le bureau de MM. Jackson n'est

A on i;iii;iuTAGfc;? ;,17

jias loin d'ici, ol si nous ne devons pas. leur coniranniqucr les motifs qui ont j)orté A^)tre Scij^nieuric à s'adresser à nous, il est inutile de lein' laisser deviner cette démarche. »

La voiture fut aussitôt renvoyée. En même temps mon associé, M. Flint, entra dans son cabinet, et lui et moi nous écoutâmes attentivement le récit un peu prolixe de la comtesse. Voici en résumé ce que nous apprîmes.

La comtesse Clara de Seytou était la seconde lille du révérend John Ilarley, recteur d'une paroisse dans le Devonshire. Elle épousa, à l'âge de dix-neuf ans, un capitaine nommé Gosford, qui avait dix ans de plus qu'elle, et qui, peu de temps après son mariage, la désola par son mauvais et grossier caractère.

Avant de contracter cette union, elle avait été presque fiancée à un gentilhomme, Arthur Kingston, qui alors n'avait pas de fortune, mais appartenait à la pairie et devait entrer quelque jour en possession d'un riche héritage. A l'instant où son père, le fier baronnet Kingston, apprit ses relations avec la fille du recteur, il lui enjoignit de les cesser immédiatement, et le fit partir pour le continent.

Le révérend Ilarley et la belle Clara, non moins fiers que le baronnet, s'indignèrent à l'idée qu'on pourrait les soupçonner d'avoir cherché à enlacer dans un piège matrimonial le jeune amoureux. Le ressentiment qu'ils en éprouvèrent tous deux aida au succès de M. Gosford, et dans l'impétuosité de son émotion, Clara se soumit à une fatale union pour faire voir au

7AX A I.A Y1I,LR ET A LA CAMPACNK

monde, et surtout à l'orgueilleux baronnet, l'énorgio de sa résolution.

Doux années après, sur les instances mêmes du recteur, elle se sépara d'un époux qui la rendait trop malheureuse, et rentra dans la maison paternelle.

M. Gosford, qui avait vendu sa commission de capitaine, voyagea d'abord pour son plaisir, puis pour sa santé. Il n'était pas d'une constitution robuste, et ses pernicieuses habitudes devaient le conduire à une fin prématurée. Au déclin de sa vie, il voyageait avec un jeune médecin nommé Chilton.

Mme Gosford était séparée de lui depuis trois ans, lorsqu'il mourut en Irlande, dans le petit village de Swards, à quelque distance de Dublin. Clara apprit d'abord cette nouvelle par un paragraphe d'un des journaux de Dublin, puis le lendemain elle reçut une lettre de M. Chilton qui lui envoyait l'anneau de son mari et une note que le capitaine repentant avait dictée quelques instants avant sa mort, et dans laquelle il reconnaissait pleinement les torts qu'il avait eus envers sa femme. A cette lettre était jointe aussi la copie de son testament, par lequel il léguait à un parent éloigné, demeurant à la Nouvelle-Hollande, sa propriété, qui rapportait environ huit mille francs de rente. Par un codicille d'une

date plus récente, il donnait toutes ses valeurs immobilières à M. Chilton, à charge par celui-ci de faire les frais de ses funérailles. M. Chilton disait dans sa lettre que le capitaine avait eu l'intention de modifier ses dernières dispositions, mais (pie la soudaineté de sa mort l'en avait empêché.

A oi;i i.'iiKHiTAr.i;-.' r.m

11 est jM'ohaMi! que la jeune veuv(î ne l'ut jias très alligée d'un événement qui la délivrait entièrement d'un lien dont elle avait tant souffert. Mais comme elle ne nous dit rien de ses inquiressions, nous aurons la même diserétion.

Une année auparavant, K^ baronnet Kingston avait aussi cessé de vivre, et presque en même temps son (ils héritait, par la mort d'un de ses cousins, des domaines et du titre de comte de Seyton. H voyageait encore sur le continent ; il apprit par les journaux la mort de Gosford. Aussitôt il se mit en route pour l'Angleterre, se dirigea en toute hâte vers le Devonshire, (^t enfin épousa celle qu'il n'avait cessé d'aimer.

Elle eut alors une brillante et heureuse vie, la belle ('•pouse du jeune comte. Elle devint mère de deux filles et d'un garçon. Rien ne manquait à sa félicité. Un soir, en revenant de la chasse, son mari fut surpris par un orage, rentra dans son château, trempé par la pluie. La fièvre le saisit, et trois jours après il expirait. Son fils avait alors cinq ans.

Nous n'essayerons pas de dire la mortelle douleur que la comtesse ressentit de cette catastrophe. Elle pleurait encore en nous la racontant. Cependant il lui restait trois enfants, un beau nom et un domaine considérable que son mari avait pris soin de lui

assurer, en même temps (|u'il lui abandonnait à elle seule la tutelle de son fils.

Un coup terrible devait encore la frapper dans les consolations de son veuvage. Un jour, elle était avec son père et sa sœur Jeanne, lorsqu'on lui apporta un

r.'iO A].\ VII.I.K ET A LA (JA.Ml'Ali.M:

billet tic M. Cliilton qui réclamait à l'instant mènn' une entrevue avec elle pour une affaire de la dernîôn importance. Lady Seylon, su rappelant le nom de cet homme, le fit entrer. D'un ton brusque qui allait jusqu'à l'insolence il lui annonça quo M. Gosford n'était point mort à l'époque qu'il lui avait lui-même annoncé, qu'il était seulement alors tombé en léthargie, et qu'il avait vécu encore six mois. En ouvrant par hasard, ajouta-t-il, le livre du peerncje]^ ai vu pour la première fois la date de votre mariage avec le comte Seyton. Je dois vous dire qu'il a eu lieu huit jours avant la mort du capitaine, que par conséquent il est nul, et' (pio votre fils n'est pas plus comte de Seytôn que moi.

A cette affreuse nouvelle, la comtesse s'évanouit. Cliilton sonna les domestiques et disparut.

En reprenant connaissance, lady Seytou souffrait une angoisse dont elle parvint difficilement à dissimuler la cause à son père et à sa sceur. Dans une autre entrevue, Chilien lui prouva ce qu'il avait avancé, en lui montrant un certificat du fossoyeur de Swards, noninu" Pierre Cunningham, qui altesait que Charles GosfonI avait été enseveli le '26 juin 1852, et que sur sa tombe était inscrite la vraie date de sa mort, 25 juin de la même année, puis un autre certificat de Patrick Mullins, tailleur de pierre de

Dublin, qui avait gravé l'inscription mortuaire, et qui attestait le même fait.

« Avez-vous, demanda M. Flint, une copie de ces notes?

— Oui, répondit la comtesse en les présentant à

M. Fliiit, les voilà. Dans ma teneur, ajouta-t-elle, dépourvue, comme je l'étais, de tout conseil, n'osant dire à personne mon affreuse situation, j'ai acheté le silence de Chilton par des sommes considérables; mais il est

insatiable.... et hier Ah! je ne puis vous dire son

horrible proposition; elle se trouve dans cette note.

« Le mariage ! s'écria avec un accent de révolte M. Flint. Le misérable!

— J'aimerais mieux mourir mille fois, dit lady Seyton d'une voix tremblante. Mais que faire? Pouvez-vous me sauver?

— Sans doute, répondit M. Flint, si toute cette histoire de M. Chilton est une fourberie organisée pour vous extorquer de l'argent, et je suis très tenté de le croire.

— Serait-il possible ! » s'écria la comtesse avec une joie subite.

L'idée que cet homme abusait de ses craintes et de sa crédulité ne lui était pas encore venue.

« Ou'en pensez-vous M. Sharps?» me demanda mon associé.

J'hésitais à donner mon opinion, car je ne partageais pas l'espoir que M. Flint venait de manifester. Une fraude comme celle qu'il soupçonnait était si aisée à découvrir et pouvait exposer ce-

lui qui s'en serait rendu coupable à un si sévère châtement, que je n'osais supposer qu'un homme habile se fût hasardé à la commettre.

Dans mon doute, au lieu de répondre à la question de M. Flint, je lui dis :

« Par cette note Chilton demande une entrevue

'il

aujourd'hui, à trois heures, à l'hôtel Seyton. Ne pourrions-nous remplacer dans cette entrevue Sa Seigneurie? Un petit entretien avec cet homme ne serait peut-être pas inutile. »

Lady Seyton accueillit avec empressement cette proposition, et il fut convenu que nous nous rendrions chez elle une demi-heure avant l'arrivée de son persécuteur. Elle nous quitta, très satisfaite de nous avoir confié son secret, ravivée par une pensée d'espoir, et monta dans une voiture de place pour retourner chez elle.

M. Flintet moi nous examinâmes minutieusement les détails de cette étrange affaire, et nous décidâmes entre nous que si le langage de Chilton confirmait nos soupçons, M. Flint partirait pour s'en aller faire une enquête en Irlande.

« Voici M. Chilton, s'écria lady Clara en entrant précipitamment dans la salle où je l'attendais avec M. Flint. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, d'assister à votre conférence?

— Non, assurément, » lui répondis-je.

Elle se retira.

M. Flint se leva et se tint debout près de la porte. En

ce moment un pas sonore retentit dans le corridor, et nous vîmes entrer un homme d'environ trente-cinq ans, d'une taille élevée, d'un air résolu. Il tressaillit pourtant à mon aspect. Probablement il devinait ma profession.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit-il. J'attendais...

— Lady Seyton; très bien. Mais Sa Seigneurie m'n

A QUI LIÉNTAGE? Ô23

charo-é de traiter avec vous l'affaire mentionnée dans* cette lettre.

— Je n'ai rien à vous dire, répliqua-t-il d'un ton brusque et en faisant un mouvement pour sortir. »

M. Flint lui barra le passage.

« Vous n'irez pas plus loin, lui dit-il, la police est prévenue.

— La police! s'écria Chilton. A quoi donc pensez-vous? »

Mais, en dépit de son assurance, il était visiblement ému par le regard inquisiteur et sardonique de M. Flint.

« Nous avons h remplir un des devoirs de notre profession, reprit mon associé; nous sommes des hommes de loi, vous êtes un homme d'affaires, asseyons-nous. J'espère que nous nous entendrons. » "

M. Chilton s'assit en silence.

« Vous savez, dit M. Flint, que vous vous êtes rendu passible d'une sentence de déportation.

— Comment! s'écria M. Chilton, en rougissant et en se levant tout à coup.

— De déportation, reprit avec un flegme imperturbable M. Flint, pour sept, dix, quinze ans, ou pour toute la vie; mais il est probable que c'est ce dernier arrêt qui vous serait appliqué.

— Quelle diable d'idée avez-vous donc? s'écria d'un ton de colère M. Chilton; je puis prouver tout ce que j'ai avancé, M. Gosford....

— Bien, bien, répliqua M. Flint, arrangez les choses comme il vous plaira. C'est toujours l'histoire de la clef de Barbe-Bleue, on y efface la tache de sang d'un côté,

.elle reparaît de l'autre. Le fait est que vous avez obtenu de l'argent par des menaces ; c'est un crime que la loi condamne comme le vol sur les grands chemins. Vous vous êtes fait donner de l'argent pour un acte de bigamie, et par là, vous vous êtes mis dans une fatale situation. Jugez-en vous-même.

L'audacieux Chilton parut atterré par cet argument. Cependant il reprit bientôt sa hardiesse.

a Soit! dit-il, que je sois puni si je dois l'être. Mais l'orgueilleuse comtesse sera terrassée, et je vous le déclare, ajouta-t-il en se levant, je vous défie de rien tenter contre moi. Je serai payé de mon silence, ou je vais à l'instant même annoncer à l'honorable Jacques Kingston que c'est à lui qu'appartient l'héritage des Seyton.

— Et moi je vous déclare, répliqua Flint, que si vous sortez, je vous livre à la police, et vous fais condamner à la déportation. Voyons, causons tranquillement. Nous avons de fortes raisons de

croire que tout ce que vous avez raconté n'est qu'un conte arrangé par vous pour extorquer des billets de banque. S'il en est ainsi, prenez-y garde, nous saurons bien découvrir la vérité. Le mieux est que vous vous arrangiez avec nous, pendant qu'il en est encore temps. Qu'en dites-vous? Si l'on vous donnait une centaine de livres sterling pour une franche confession, après quoi vous vous en iriez en liberté. Prenez-en votre parti. Je vous le conseille. »

Chilton hésita. Ses lèvres tremblaient. Evidemment il avait un aveu à faire.

« Non, murmura-t-il après un moment de silence. Je n'ai rien à avouer.

— Vous ne voulez pas? Eli bien! je vous abandonne à votre sort. »

Je crus devoir alors prendre la parole.

« Ecoutez, lui dis-je, nous désirons en finir. 11 ne peut-être question de l'insolente proposition formulée dans cette note. Ne parlons que de la question d'argent. Combien voulez-vous pour garder le secret de cette malheureuse affaire?

— Mille livres sterling (25 000 francs) par an, répondit-il, et les premières années payées tout de suite.

— Vos conditions sont modestes, il faut l'avouer. Mais je suppose que nous les acceptons; voulez-vous signer ce contrat?

« Oui, répondit-il après l'avoir parcouru; lady Seyton est elle-même intéressée à ce qu'il reste enseveli dans l'ombre. »

Je sortis et revins quelques minutes après avec une traite :

« Sa Seigneurie, dis-je, n'a point en ce moment la somme que vous exigez, elle vous offre cette traite à douze jours de date. »

Le coquin murmura quelques instants, puis finit par signer l'acte que j'avais rédigé, prit la traite et sortit.

« Un vrai gibier d'enfer, me dit M. Flint. J'espère que nous lui réglerons son compte comme il le mérite. La traite n'est pas payable au porteur?

— Non, et elle ne l'est que dans douze jours. D'ici là, vous avez le temps d'aller en Irlande et d'en revenir. Il faut tâcher de découvrir Cunningham ou Mullins. Si ce sont là ses complices, il sera aisé de les ramener de

notre côté, en leur faisant voir comme il s'est servi d'eux pour avoir la part du lion.

— C'est très juste. En tous cas, j'espère que nous arriverons à la découverte de la vérité. »

Le soir même M. Flint partait pour Dublin.

Quelques jours après je recevais une lettre de lui qui n'était pas rassurante. La date inscrite sur la tombe était bien telle que Cliilton l'avait dit, et Mullins, qui l'avait gravée, jouissait d'une bonne réputation. Flint avait vu aussi le fossoyeur sans pouvoir en tirer aucun renseignement satisfaisant. Il n'existait à Swards aucun ancre registre des décès que celui qui était tenu par Cunningham lui-même, et le ministre qui avait présidé aux funérailles de Gosford était mort depuis quelque temps.

Cette première tentative était peu encourageante, et pour surcroît d'embarras, au moment où j'achevais de lire la lettre de mon

associé, je vis entrer dans mon cabinet M. Jackson, qui venait me demander l'explication d'un billet par lequel M. Chilton lui annonçait que les domaines de Seyton devaient être reraisés à M. Jacques Kingston.

Le misérable Chilton après notre conférence, avait été vendre à un plus haut prix son secret à celui qui, en effet, devait entrer en possession de ces domaines, si le mariage de lady Clara était déclaré nul.

Je n'avais pas cependant encore perdu tout espoir de réussir dans notre entreprise. Je répondis tranquillement à M. Jackson que je soupçonnais Chilton d'avoir commis une abominable fourberie, et comme M. Jack-

A OUI L'IIÈUITAGE:' 527

son paraissait désireux d'éviter en cette affaire un éclat lacheux, je rengageai à se rendre avec moi, dans quatre jours, chez lady Seyton, promettant de lui donner alors (nus les éclaircissements qu'il pouvait souhaiter. Jusquelà nous devions garder l'un et l'autre, à ce sujet, le plus profond secret.

Trois jours s'écoulèrent sans qu'il m'arrivât la moindre nouvelle de M. Flint. Je craignais qu'il n'eût complètement échoué dans ses perquisitions. Mais, la veille du jour assigné pour notre conférence avec M. Jackson, voilà qu'une voiture s'arrête à notre porte: •non associé en descend suivi de deux: étrangers qu'il fait entrer avec soin dans la maison.

« M. Patrick Mullins et M. Pierre Cunningham, me dit-il d'un ton joyeux, en me serrant vivement la main. M. Cunningham couchera ici cette nuit. »

Cunningham, qui était un gros liomme d'une assez mauvaise apparence, répliqua qu'il aimerait mieux coucher dans une taverne.

« Non, mon gaillard, repartit M. Flint. Je suis convaincu que vous avez de bonnes intentions, mais je n'ai pas envie de vous perdre de vue. Vous dormirez ici, s'il vous plaît, ou au corps de garde. »

Cunningham le regarda avec une expression de crainte. Mais toute tentative de résistance était inutile, il se retira sans mot dire dans la chambre qui lui était assignée, M. Mullins fut conduit dans une taverne

voisine

M. Flint revenait enchanté de son voyage. Dans son premier entretien avec Cunningham, l'embarras de cet

5'28 A i;A VILLE ET A LA CAMPAGNE

homme l'avait frappe. Convaincu que ce fossoyeur avait pris part à quelque mauvaise action, il s'était de nouveau rendu près de Mullins le tailleur de pierre.

Qui vous a donné, lui demanda-t-il, l'ordre de graver l'inscription mortuaire?

« Il m'a été adressé par une lettre, répondit Mullins.

— Avez-vous encore cette lettre?

— Probablement, car j'ai l'habitude de garder tous mes papiers. »

Mullins se mit à chercher dans ses tiroirs, et en tira la lettre précieuse qu'il remit à M. Flint. Elle portait le timbre de la poste de Londres du 23 juin 1832, et était ainsi conçue :

« Ayez la bonté d'ériger une tombe de forme ordinaire sur la fosse de Charles Gosford, mort il y a quelques mois à Swords, à l'âge de trente-deux ans, M. Guinnus, de Dublin, a l'ordre de vous le payer. « Votre serviteur,

Edouard CiultoïN. »

« Notre coquin, me dit M. Flint, avait, comme vous le voyez, omis de donner la date précise de la mort de Gosford, et Mulhns ne se souvenait plus que de celle de la lettre de Chilton. Avec ce nouveau document je retournai près de Cunningham, je l'intimidai par mes menaces, et je le décidai enfin à faire sa confession. Voici ce qui s'était passé : Chilton, à son retour d'un voyage au cap de Bonne-Espérance, il

y a environ deux mois, fut obligé de se rendre pour une affaire à Dublin, et, passant à Swords il lut l'inscription gravée sur la tombe de Gosford, envoya aussitôt chercher le fossoyeur, et lui demanda s'il se souvenait du jour où il avait enseveli le capitaine.

— Sans doute, répondit Cunningham, et d'ailleurs ce jour est inscrit sur mon registre, et il montra son registre, où l'enterrement de Gosford est marqué à la date du 24 décembre 1851 .

— Cela ne peut être, répliqua Chilton, en lui faisant voir l'inscription ciselée par Mullins.

« Cunningham répliqua qu'il avait bien remarqué l'erreur commise par Mullins, mais que, comme la chose était faite, et qu'il n'y attachait aucune importance, il n'avait pas cru devoir en

parler. Mais Chilton, à qui la vue de cette fausse date avait tout à coup suggéré l'idée de son exécration, obtint de Cunningham la complicité qu'il désirait en lui donnant d'abord une somme de deux cents francs et en lui faisant pour l'avenir de larges promesses. »

Après ce récit, Flint emplît gaiement son verre, et nous bûmes tous deux avec joie à la santé de la comtesse de Seyton et au triomphe que nous devions avoir le lendemain.

En entrant le lendemain dans le salon de l'hôtel Seyton, nous y trouvâmes M. Jacques Kingston avec son procureur, et lady Clara avec son père et sa sœur, à qui elle avait enfin révélé la cause de ses anxiétés. Ses enfants en ce moment allaient se retirer dans une autre pièce, et la pauvre mère attachait un regard

douloureux sur son fils, menacé de perdre son nom et sa fortune. Ce regard prit tout à coup une autre expression quand elle vit la joyeuse physionomie de M. Flint. J'étais plus calme que mon associé, quoique j'éprouvasse autant de plaisir que lui, non seulement à délivrer la belle veuve de son angoisse, mais à renverser les arrogantes espérances et les froids calculs de M. Jacques Kingston, qui déjà semblait supputer en lui-même la valeur de ce riche appartement.

M. Chilton fut introduit. Il répéta avec une étonnante assurance l'histoire qu'il avait faite à lady Clara, puis remit entre les mains de M. Jackson les certificats de Cunningham et de Mullins,

Lady Seyton se tourna de notre côté avec une expression de désespoir.

« Quelle réponse avez-vous à faire au récit que vous venez d'entendre? demanda M. Jackson.

— Une assez nette réponse, » répliqua M. Flint, en tirant le cordon de la sonnette.

Un domestique se rendit à cet appel .

« Faites entrer, dit M. Flint, les deux hommes qui sont dans la bibliothèque, »

Quelques minutes après, Cunningham et Mullins s'avancèrent, suivis de deux agents de police. Un cri de terreur s'échappa des lèvres de Chilton.

« Voilà le coupable, dit M. Flint en le désignant aux deux agents. Emparez-vous de lui. »

Aussitôt ce fut dans le salon un mélange confus d'exclamations, de questions et de reproches. Enfin le silence se rétablit, et M. Flint raconta comment il

A Olil l/IIKRITAGE? 531

claiL parvenu ;i découvrir les fourberies de Chilton.

Lady Clara était tellement transportée de joie qu'elle semblait prête à s'évanouir dans l'excès de son émotion. M. Hayley rendait grâce au ciel avec une touchante effusion de cœur, miss Hayley courut chercher les enfants et les ramena près de leur mère, qui les embrassa avec une sorte de ravissement. M. Flint m'a toujours assuré que, dans cette heure de béatitude, la noble veuve lui avait jeté ses bras autour du col et lui avait donné un baiser sur son front chauve. Je ne puis affirmer le fait, car en ce moment mon attention était absorbée par le comique de M. Jacques King-

ston. Après avoir cherché à prendre une digne contenance, le pauvre homme, si subitement déçu dans son espoir, sortit précipitamment, suivi de son procureur.

Chilton fut conduit en prison et condamné à sept ans de déportation.

TABLE DES MATIERES

Marie Brown 1

Mistress Macferlane 19

Un heureux dîner 57

Madame Barbebleue 57

Le miroir 89

L'agent d'affaires 111

Trop vieux Qm)

Jalouse après la mort 159

Le destin d'une hirondelle 189

Le paradis sur terre 199

La vie d'un pauvre homme en Suède 225

L'heureuse journée du loup 285

Les métamorphoses légales ■ 291

A qui l'héritage? 515

Il 8'28. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE A. LAIURE n, Ruo (le
Klounis, à Paris.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/lavilleetlacamoomarm>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : [li-regratuitement.com](https://regratuitement.com). Tout ce que nous ajoutons reste libre.